[Le Noble, Eustache]

MOLIERE

LE

CRITIQUE,

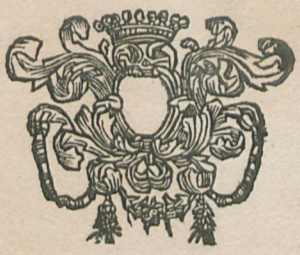
ET

MERCURE,

AUX

PRISES AVEC LES

PHILOSOPHES.



En HOLLANDE, en 1709.

Universitäts- und Landesbibliothek Halle Zweigbibliothek Europäische Aufklärung

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44733/fragment/page=0003

Universitäts- u. Landesbibliothek Halle (Saale)

Z 121,

PERSONNAGES

Qui font le Sujet de cette Piéce.

1. APOLLON.
2. LES MUSES.
3. URANIE, *une des Muſes.*
4. MERCURE, *Ami de Moliere le Critique.*
5. MOLIERE LE CRITIQUE.
6. LE PHILOSOPHE à BIB. C.
7. THE'OPHILE, *Confident de Mercure & Ami du Philoſophe.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44733/fragment/page=0005

PRE'FACE.

MOnsieur Bayle, & les Personnes qui ont donné lieu à cette Critique, se sont si fort distinguez dans la Republique des Lettres, que leurs Ecrits ont excité la curiosité de tous les Savans.

Plusieurs autres, sans être savans, portez seulement par le bruit de leur savoir & de leur érudition, ont aussi été entraînez de curiosité par ce motif à consulter leurs Ouvrages. Parmi les uns & les autres, il est certain que le plus grand nombre n'a peut-être pas bien compris le Systéme, les Principes, ni le but de la plûpart des Productions de ces Philosophes. Quelques autres frapez en aparence, & peut-être même

en effet, à quelque égard, de leur grande érudition, ont suivi le torrent, sans être capables de faire un judicieux discernement par eux-mêmes, & sans voir le but, où nos Philosophes avoient eu vûë de les conduire.

On ne doute pas que cette petite Critique ne frape, & que l'on ne regarde d'abord ce projet, comme on feroit un nouveau Paradoxe; & même que l'on ne se persuade qu'il y a de la témérité à oser avancer des Argumens contre des Personnes, qui ont si fort brillé, & qui se sont faits distinguer parmi les Savans du premier Ordre.

Peut-être que les remarques & les observations que l'on a faites dans cette Critique, pourront dissuader quelques personnes, prévenuës un peu trop en faveur de ces Illustres, ou du moins donner occasion aux personnes éclairées, de faire quelque attention, & de réfléchir sur ce que l'on avance dans cette Piéce.

PRE'FACE.

On ne parcourt ici qu'un abregé des matiéres, qui ont exercé, & qui exercent encore la plume de quelques-uns de nos Philoſophes. On pourra peut-être donner dans la ſuite un denouëment, plus étendu & plus diſtinct, ſur ces ſortes de matiéres.

Jamais on ne vit de Siécle plus heureux que le nôtre, en découvertes, & en connoiſſances, & qui d'ailleurs demandât, à bien des égards, une plus grande reforme. Plus nous voyons d'ordinaire les hommes un peu vains, aquerir de lumiére & de connoiſſance, plus nous les voyons ſe remplir l'eſprit de préſomption & d'amour propre. Dans cet état rien de plus facile à s'égarer. Les exemples, que nous voyons tous les jours, ne nous le font que trop connoître. Et ſur ce fondement il n'eſt pas mal-aiſé de juger de la néceſſité de tâcher à aporter quelque reméde à un ſi grand mal. Et c'eſt auſſi ce qui a excité

té l'Auteur à feindre Apollon, comme le Pere des Muſes, & des Sciences, lequel, voyant l'égarement de nos Savans, pour s'opoſer à ce déſordre, prend à tâche d'exciter les Muſes & Mercure à une Critique, pour cenſurer leurs Ouvrages, & porter par là nos Auteurs à aller plus bride en main, & à ne rien avancer trop à la hâte, & ſans réfléxion, ſur des matiéres qui paſſent, des genies auſſi bornés, que le ſont les nôtres. Mais il ſera toûjours, à cet égard, plus facile de donner des conſeils, qu'il ne ſera facile de les rendre d'uſage.

Il ſeroit à ſouhaiter, & rien n'eſt plus à déſirer, que tous ceux qui parlent en Public, & plus encore ceux qui y expoſent leurs Ouvrages, & ſur tout des Ouvrages de la nature de ceux, dont il eſt ici queſtion, euſſent aſſez de lumiére, de pénétration & de connoiſſance, pour n'avancer que des véritez palpables, & dont on ſentît bien l'évidence,

dence, & la force, afin de rencontrer dans leurs Productions, selon la pensée d'un Savant Moderne, sur une matiére à peu près de la nature de celle, dont il est ici question, *Cette juste harmonie, cette étroite liaison, cette mutuelle correspondance de matiéres, qui fait d'un Livre, comme d'un corps organisé, dont toutes les parties aboutissent à un même chef, dont les Doctrines, quoi que diverses dans leur objet, sont si étroitement unies, qu'elles se répondent mutuellement; en sorte que l'on n'en pourroit séparer la moindre, sans que tout n'en souffre.* Quand, dit ce Savant, *je trouve dans mon Auteur, ces caractéres, ce m'est un fort préjugé que ce qu'il écrit est vrai. Au contraire, quand je ne vois que des vûës égarées, que des parties sans liaison, que des Principes opposez, j'en infére d'abord, que ce qu'il écrit est faux, puis que la vérité, étant simple, il ne faut que l'apercevoir pour écrire juste.*

PRE'FACE.

Ce ſeroit ſans doute un grand bonheur, que l'on pût voir ce Principe & cette vérité bien établie dans la plûpart des Productions, dont on accable le Public, & ſur tout dans les Auteurs, qui ont donné occaſion à cette Critique, & voir clairement la vérité, au lieu des lueurs, & des ombres, qui n'en ont que la ſimple aparence.

Il eſt certain que nous ne la trouverons jamais cette vérité, j'entens celle qui nous doit conduire au but, où nous devons tendre, quelque peine que nous nous donnions, pendant que nous nous apuyerons ſur nos foibles lumiéres, & tous nos raiſonnemens, & nos connoiſſances ne ſeront jamais capables de nous y conduire. Car il eſt conſtant, que pour peu que l'on s'éloigne du véritable Principe, & du centre de la verité, il eſt difficile de faire un pas ſans broncher. C'eſt cependant le malheur du Siécle, que le peu de juſteſſe de la plûpart des Auteurs

teurs, qui écrivent sur la matiére de cette Critique, & sur plusieurs autres, à peu près de cette nature, sans beaucoup de réfléxion. On voit assez d'Argumens & de raisonnemens, mais bien peu de solide, quand on y fait quelque attention.

On ne se propose pas ici de faire connoître cette vérité, puis qu'il faut qu'elle se fasse sentir elle-même à nous, pour dissiper nos ténébres. *O térque quatérque beati!* Heureux, & plus d'une fois heureux, ceux à qui elle fait sentir sa vertu & sa force! Et nous croirions avoir fait assez de tâcher de porter les hommes à faire quelques efforts, pour les exciter à y tendre & à la désirer. Mais de la maniére que les hommes sont faits, il sera toûjours difficile de les dépouiller de préjugez, de passions, & d'amour propre, & ainsi d'éviter les malheurs, qui ont toûjours affligé l'Eglise.

Quand l'Auteur a commencé à met-

tre la main à la plume, il n'a penſé d'abord à rien moins qu'à compoſer cette Critique, & il eut dès lors un tout autre deſſein. Mais une réfléxion ayant ſuccedé à l'autre, cela l'a porté inſenſiblement plus loin qu'il ne s'étoit propoſé. D'ailleurs, ayant reconnu en partie le Syſtéme de nos Philoſophes, & ſur tout par raport à des matiéres, ſur leſquelles on argumente tous les jours, & où ceux, qui ſont dans les meilleurs Principes, faute d'aſſez d'étenduë de lumiére & de connoiſſance, donnent ſans y penſer à gauche, comme les autres. Tous ces motifs, & ſur tout celui de défendre la vérité, a été le principal point de vûë, qui a déterminé l'Auteur à donner cette Piéce. Il n'a aucun motif perſonnel de déplaiſir contre aucun des Illuſtres, dont il eſt ici queſtion, qu'il n'a même connus que de réputation, & par conſéquent n'a aucune raiſon ſolide, pour donner atteinte

teinte à leur érudition par cette Critique. Mais il a uniquement en vûë l'amour de la vérité, du moins comme il la connoît par raport à ſes Principes.

Ce petit projet étoit fait en partie il y a déja quelques mois. Il a été retardé depuis ce temps à voir le jour, par de certaines circonſtances, qui ont empêché d'y mettre la derniére main, & on a même balancé plus d'une fois à le rendre public.

Il ne ſera pas mal-aiſé aux perſonnes éclairées, de remarquer ce qui a donné lieu au ſtile Comique, dont on s'eſt en partie ſervi dans cette Critique. Aujourd'hui les Diſputes, ſur les matiéres de Morale, ou qui ont pour but de nous y conduire, ou de nous aprendre des véritez, que nous ne devons pas ignorer, & qui y ont quelque raport, quelque bonnes qu'elles ſoient en elles-mêmes, ſont devenuës ſi incommodes, ou le goût des hommes ſi peu porté pour

les meilleures choſes, qu'il ſemble qu'il ſeroit néceſſaire d'accommoder les matiéres les plus ſérieuſes, comme les autres, au goût du Siécle, (du moins ſi cela peut être permis,) pour porter les hommes à y prendre quelque plaiſir.

Comme les opinions ſont différentes, le tour que nous avons donné à cette Critique pourra, à divers égards, ne pas être bien reçû de pluſieurs, & avoir ſes dévots contrediſans, qui pourront ſe perſuader, que nous voudrions accommoder la Religion, dans nôtre Europe, comme on la veut accommoder dans quelques Etats de l'Orient. Mais il ne ſera pas mal-aiſé de remarquer que l'Auteur eſt fort éloigné de ces Principes. On ſe perſuade au contraire, que les perſonnes judicieuſes & éclairées pourront mieux comprendre le Syſtéme de l'Auteur, & ſes vûës. Et l'on prie le Lecteur, avant que de porter ſon jugement, d'examiner d'un bout à l'autre

tre cette Piéce. Et enſuite l'on ſe perſuade qu'il pourra remarquer qu'il étoit aſſez difficile, de la maniére que ce projet a été conçû, de lui donner un autre tour.

Nôtre Siécle, plus qu'aucun des précédens, a beſoin de leçons ſur les matiéres que renferme nôtre Critique. Mais de les donner en Théologien, ce n'eſt pas, comme on vient de le dire, ce qui eſt le plus du goût du Siécle. Et très-ſouvent même, il y a de la prudence, à jouër, pour ainſi dire, ou à faire le Comique avec les hommes, comme avec les enfans, pour parvenir aux fins que l'on ſe propoſe. Et il eſt certain qu'avec pluſieurs, on fera plus de progrès par cette voye, qu'en faiſant le ſérieux & le grave, du moins dans diverſes matiéres, ou circonſtances, à peu près de cette nature. On eſpére que les uns & les autres trouveront à y profiter, s'ils en veulent faire uſage.

Les

PRE'FACE.

Les matiéres, dont il eſt ici queſtion, pour les rendre de la portée de tous les hommes, demandent de la neteté, & un tour aiſé, & naturel. C'eſt auſſi ce que l'on a tâché de faire, & le Lecteur jugera par lui-même, ſi on y a réüſſi.

Comme l'amour propre trompe tous les hommes, par le trop de prévention qu'ils ont pour leurs ſentimens, ou par faute d'aſſez d'étenduë de lumiére, & de connoiſſance, pour diſtinguer la vérité de ce qui n'en a que l'aparence. Si, à quelque égard, l'Auteur avoit donné à gauche, dans la liaiſon de ſon Syſtéme, il n'eſt pas ſi prévenu qu'il ne ſoit toûjours prêt à donner les mains à entrer, & même ſans entêtement, dans le ſentiment de ceux qui nous en voudront tracer un autre, mieux apuyé & plus ſolide, & qui s'accorde avec plus de juſteſſe avec les Préceptes, qui doivent ſervir à la régle de nos mœurs, & à apuyer nôtre foi. Mais je crains fort

que

que toute la Philoſophie, & toute l'érudition des Savans, auſquels nous avons à faire, avec tout leur art & leur ſcavoir, n'ayent aſſez de peine à nous en former un plus ſolide.

On trouvera encore ici quelque choſes de ſingulier, ou à redire, de donner cette Critique, comme une Piéce fugitive, ſans nom d'Auteur, ni de Libraire, & nos Philoſophes croiront peut-être par là en tirer quelque conſéquence fort à leur avantage. L'Auteur & le Libraire ont crû, à cet égard, avoir leurs raiſons, ſans prétendre en faire un myſtére, & même ſans ſe faire une fort grande difficulté de le dévéloper. La Piéce n'ayant rien dans le fond, en elle-même, que d'Orthodoxe, & que conforme au Syſtemé le plus univerſellement ſuivi dans ces Provinces, & parmi les véritable Chretiens.

On ſe croit encore dans l'obligation d'avertir ici le Lecteur, que l'on doit

bien distinguer ici le Parti des Savans, contre lesquels nous avons formé des Argumens dans cette Critique, d'avec celui des véritables Savans, dont on honore infiniment le mérite, le savoir, l'érudition, & la véritable Orthodoxie.

On pourra trouver encore à redire sur ce que l'on rapelle quelquefois les mêmes choses, comme par exemple, en parlant des voyes incomprehensibles de ce sage Moteur de la Nature, qui conduit tout avec tant de sagesse; ou d'ailleurs en parlant de l'humilité, où doit être la Créature dans les choses qui surpassent sa portée. Mais on a crû avoir des raisons, à ces deux égards, comme à plusieurs autres, pour retourner à la charge, sur des sujets qui sembloient le demander, afin de porter le Lecteur à faire une attention plus sérieuse, sur des véritez, & sur des matiéres, sur lesquelles on ne peut trop insister.

PREFACE.

Il eſt de certaines circonſtances dans la vie, où l'on ſe trouve combattu entre diverſes extrémitez embaraſſantes, ſur le parti que l'on a quelquefois à prendre. A peu près comme un Voyageur, lequel voyant divers chemins, qui ſemblent conduire au but où il a deſſein de tendre, eſt dans l'irréſolution pour ſe déterminer au plus juſte. L'Auteur peut déclarer fort ſincérement qu'il s'eſt trouvé à peu près dans le même embaras, pour ſe déterminer, ou à rendre public cet Ouvrage, ou à le ſuprimer. La charité que l'on doit avoir pour ſes Prochains, pour ſes Amis, & pour ſes Compatriotes, dont on n'a pas lieu de ſe plaindre, ſembloit être un motif très-puiſſant, pour nous porter à prendre ce dernier parti, & le penchant de l'Auteur y étoit aſſez naturellement porté, & comme il l'auroit fait ſans doute, ſi c'étoit un fait de Literature, ou de quelque autre diſpute. Mais comme

l'in

l'intérêt de la vérité le doit emporter, quand ce seroit même aux dépens de nos plus proches, & quand on se fait une espéce de scrupule de conscience, & de devoir, de ne pas retenir cette vérité en injustice. Tous ces motifs nous ont forcez, pour ainsi dire, à le rendre public, pour tâcher de la défendre.

Il est toûjours certain & très constant que cette Critique doit être aujourd'hui de saison plus que jamais, & aussi elle renferme des vérités fondamentales, qui doivent intéresser tous les Chrétiens, & les porter à y faire attention. Et on ose bien se persuader que le Lecteur, ayant repassé cet Ouvrage une premiere & une seconde fois, il en pourra peut-être mieux connoître le solide. Si le fruit que l'on se propose répond à l'attente de l'Auteur, qui a eu plus pour objet l'instruction publique, que la Critique de nos Philosophes, il aura lieu d'être content de son pro-

projet. Mais c'eſt plus des effets de la Grace que nous le devons attendre que de nos foibles efforts & de nos lumiéres.

Amicus Plato, amicus Ariſtotcles, ſed magis amica Veritas.

BN. Pag. 68. Salomon, liſez Salmon.

MOLIERE

LE CRITIQUE, ET MERCURE AUX PRISES AVEC LES PHILOSOPHES.

ACTE I.

SCENE I.

Apollon, les Muſes, Mercure, & Moliere.

APOLLON AUX MUSES.

SI nos ſavans n'avoient pour objet, dans leurs diſputes, que des queſtions de Literature, où Jupiter & ſes Loix ne fuſſent point intéreſſez, on pourroit

les laiſſer s'entrebattre. Mais d'avoir la vanité de vouloir philoſopher & raiſonner ſur ce qui n'eſt en aucune façon de leur reſſort, & qui paſſe la portée de leur petit génie, cela n'eſt point pardonnable. Et c'eſt ce qui m'oblige à vous recommander d'y aporter du reméde, & à employer les moyens que vous jugerez à propos pour les obliger à ſe renfermer dans leur petite circonférence.

LES MUSES.

Nous tâcherons, Apollon, de nous conformer à vos ordres autant qu'il nous ſera poſſible. *Les Muſes s'adreſſant à Mercure.* Quel reméde, Mercure, pour répondre au déſir d'Apollon? car je t'avouë, qu'ayant déja fait ce qui a été poſſible pour y aporter du reméde ſans ſuccès, je crains que tous nos ſoins ne ſoient aſſez inutiles, & qu'on ne puiſſe pas bien redreſſer leurs Syſtémes, & nous avons déja été ſur le point de les abandonner. Les ordres d'Apollon nous obligent cependant encore à retourner à la charge, & de voir quel reméde nous pour-

pourrons opoſer à ce dérangement; & franchement je crains fort, encore un coup, que tous nos ſoins ne ſoient aſſez inutiles.

MERCURE.

Je n'en ſuis pas moins en peine que vous. Ce qui me vient en penſée pourroit peut-être nous tirer d'affaire, & nous fournir un moyen pour y réüſſir. Et voici comment. Vous ſavez que Moliere, un des Enfans d'Apollon, a ſû ſi bien trouver le moyen de dépeindre les vices de la Cour, de la Robe, des Gens de qualité, comme ceux du plus bas étage, que ſa Critique a peut-être produit plus de fruit, pour aprendre le Caractére des hommes, que la Morale de beaucoup de nos Prédicateurs.

URANIE.

Quoi? faire revenir un ſujet ſemblable à ce Bouffon d'autrefois, & le mêler ici dans des leçons de Morale? Cela n'y vient pas à point.

MERCURE.

Il ſemble que vous n'avez examiné que la ſuperficie des leçons de Moliere, ſans entrer dans le ſolide. Contez pour ſûr que jamais il n'y a eu d'Ouvrage plus propre à faire connoître le foible des Mortels, que les leçons qu'il nous a données, ni perſonne qui ait mieux connu leurs paſſions, & qui ait mieux pénétré le fort & le foible, & mieux dépeint le génie des hommes de nôtre Siécle, de telle ſorte que chacun s'y peut très-facilement reconnoître. Il eſt vrai, & j'en conviens avec vous, qu'il ne faut employer que des ſujets qui conviennent au but que l'on ſe propoſe. Mais ſavez-vous bien, Uranie, que ſur le pié où en ſont aujourd'hui la plûpart des hommes ſur la Religion, ce n'eſt point débuter ſelon leur goût que de leur donner des leçons de Morale? Pour moi franchement je croi que, s'accommodant un peu aux Maximes du Siécle, on pourra peut-être faire autant de fruit, qu'à faire des exhortations dévotes, & ce n'eſt pas le moyen de

de réüſſir plus heureuſement. Et le deſſein que j'ai formé de donner à ce projet, pour aller au but que je me propoſe, me fait croire que les gens éclairez, & de jugement, en pourront auſſi-bien comprendre le ſolide que les dévots qui y trouveront à redire.

Je croi que c'eſt le ſeul reméde, & le plus utile, dont nous nous pouvons ſervir pour parvenir au déſir d'Apollon. Ayant employé, tant de moyens inutiles, voyons encore ſi celui-ci ne ſera pas plus efficace.

URANIE.

J'entre aſſez dans vos idées, & je ſuis aſſez d'humeur à employer encore ce reméde. Mais je crains que les Auteurs, ou les Philoſophes, que nous aurons peut-être le moins en vûë, ne ſoient les premiers à ſe cabrer. Vous connoiſſez le Caractére des Auteurs, gens à prendre la mouche, & à vous dauber comme plâtre. Et vous n'ignorez pas, qu'à bien des égards, la plûpart des

hommes ſont aſſez d'humeur à dire fort ingenûment les veritez aux autres, & peu endurans quand on leur dit les leurs.

MERCURE.

Hé bien, il faudra tâcher à leur rendre le change.

URANIE.

Mais de la maniere que les hommes ſons bâtis, ils ne s'accommodent pas trop facilement de cette franchiſe. Et nos Philoſophes ſur tout ne ſont pas ſouvent les plus traitables & les plus propres à ſoufrir avec patience, & avec conſtance, ſur tout quand on a pour objet de les redreſſer, & rien qu'ils ſoufrent avec moins d'indulgence. Et tout Philoſophes qu'ils ſont, ces Meſſieurs les Savans, ils auront pour la plûpart aſſez de peine à s'accommoder de nôtre Philoſophie, ſans gronder & ſans murmurer.

MERCURE.

N'importe, eſſayons: au pis aller c'eſt d'y

d'y perdre son Latin. Mais voici Moliere le Critique. *Mercure s'adressant à Moliere.* Moliere nous avons ici besoin de ton secours, pour donner un peu la ramasse à Messieurs les Pédans de la Republique des Lettres.

MOLIERE LE CRITIQUE.

J'ai déja été informé des ordres d'Apollon à cet égard, & j'ai même déja en partie donné les mains à la resolution que vous avez prise. Mais franchement il me semble que c'est nous embarquer dans une Galére, d'où nous aurons assez d'affaire à nous tirer. Car jamais il n'y eut de gens plus dangereux & plus à craindre que les Auteurs, & contez que vous ne leur donnerez jamais le dernier. Mais, Mercure, afin d'aller au fait, quelle est la question dont il s'agit?

MERCURE.

C'est une dispute la plus téméraire, & une des plus abstraites qui ait encore été agitée, & où la présomption & la vanité a pour le moins autant de part que le motif de défendre la bonne cause.

MOLIEEE LE CRITIQUE.

Quand nous nous romprons bien la tête, nous n'y gagnerons rien, vous dije, ce ſont des Auteurs auſquels nous avons à faire, c'eſt tout vous dire.

MERCURE.

Mais ſais-tu bien que le deſſein que nous avons formé, du moins ſi tu y veux bien répondre, de les tourner en ridicules, les rendra ſi honteux, que je croi qu'ils profiteront des leçons que nous leur pourrons adreſſer, ou du moins que cela les obligera à être plus retenus ſur des matiéres, qui ne ſont nullement de leur competence? On pardonneroit peut-être à ceux qui ne veulent rien croire. Mais que des Savans, qui ont, ſi nous nous en voulons bien raporter à eux, des Principes ſi orthodoxes, & ſi opoſez à ces eſprits forts, forment cependant, comme eux, des Argumens ſi inſoûtenables, c'eſt un renverſement qui n'eſt pas compréhenſible.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Mais croyez-moi, quelle bonne raiſon que vous ayez, n'eſpérez rien de bon de gens entêtez & infatuez de leur érudition. Ils vous diront d'abord, ces Meſſieurs les Savans, que vous n'entendez pas les matiéres, & que vous n'avez point de Principe. Et vous aurez beau leur donner mille & mille bonnes raiſons, pour leur montrer le travers du leur, vous n'y gagnerez rien.

MERCURE.

Meſſieurs les Philoſophes avec leurs Principes, & leurs idées philoſophiques, nous ont été chercher mille & mille diſtinctions, qui nous menent dans un Labyrinthe long & pénible, & fort embaraſſé, & tout à fait inconnu aux premiers Ambaſſadeurs de Jupiter, & fort opoſé à la ſimplicité de ces bonnes gens.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Ho, mais ne ſavez-vous pas que l'on a fait, à bien des égards, quantité de découvertes, & ces bonnes gens d'au-

trefois n'avoient pas étudié, comme nos Philoſophes, dans la nouvelle Philoſophie. Et nos Savans d'aujourd'hui ſont des Savans d'un tout autre Ordre, au moins auſſi propres à nous embaraſſer qu'à nous inſtruire, ſi du moins nous les en voulons croire. Car aſſûrément, ſelon eux, on va réduire toute la Morale Evangelique en Théologie Scholaſtique, & même nous mettre dans une ſituation aſſez chancellante, ſi tant eſt que nous voulions nous propoſer pour Principes les Maximes de leur Philoſophie. Mais il faut tâcher d'y donner ordre, du moins ſi la choſe eſt poſſible. Mais rentrons dans la queſtion.

MERCURE.

Pour y rentrer, tu ſauras que nos Savans, à l'imitation de certains Héréſiques d'autrefois, ont voulu s'émanciper à former quelques Argumens ſur quelques Propoſitions aſſez hardies, qui intéreſſoient la Providence. Quelques-uns de nos Philoſophes Modernes ſe ſont imaginez, qu'avec leur vaſte érudition, leur Savoir & leurs lumiéres naturelles

les, ils alloient former des objections très-solides pour les combattre, mais sans y réüssir fort heureusement, ayant fait pour cela une infinité de distinctions de mal Physique, & de mal Moral, & ayant crû par là trouver un denouement tout nouveau à toutes les difficultez. Ce qui les a jettez dans un Labyrinthe d'où ils auront assez de peine à se tirer avec honneur.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Mais il me semble que dans les Loix de Jupiter, il ne s'agit pas de ces distinctions Scholastiques, & selon moi, c'est assez mal entendre cette Théologie, qui est simple, naturelle, sans fard & sans ajustement.

MERCURE.

C'est là cependant sur quoi sont fondées les Maximes & la Théologie de quelques-uns de nos Nouveaux Théologiens, & de nos Philosophes.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Mais, peut-être auſſi que pour faire connoître ſon Savoir dans la Morale, comme dans le reſte de la Philoſophie, il faut ſe diſtinguer, & faire un peu valoir ſon érudition, & de ſuivre toûjours la route battuë, on vous prendroit pour des Savans, qui ne ſont plus à la mode.

MERCURE.

Tu as raiſon, car ſans cela on ne pourroit pas ſe diſtinguer, ni aquerir plus de reputation que les autres. Mais par de nouvelles queſtions, ou découvertes, on ne manque pas de ſe diſtinguer de la foule & du commun des Savans.

SCENE II.

Moliere le Critique & Mercure.

MOLIERE.

PUis qu'il faut répondre au déſir d'Apollon, pour la Critique de nos Philoſophes, il faut par conſéquent obéïr. J'ai à la verité quelque peine à me

me rompre la tête avec nos Philoſophes, gens ſcabreux, s'il en fut jamais. Mais on ne peut réſiſter à un ordre ſupréme. Et d'ailleurs la défenſe des Loix de Jupiter nous y doit obliger, auſſi bien que l'intérêt de la vérité, & l'honneur de la Republique des Lettres. Tous motifs très-puiſſans, & qui nous forcent, pour ainſi dire, à ce juſte devoir.

MERCURE.

Aſſûrément la matiére de la diſpute de nos Philoſophes eſt curieuſe. Et je m'étonne que tant de Savans de la Batavie & de la Belgique, qui avoient aſſez de capacité pour s'en bien aquiter, & qui ſembloient être engagez à défendre les loix de Jupiter, ayent été, pour ainſi dire, les bras croiſez, dans un fait, où il ſemble qu'ils devoient prendre parti.

MOLIERE LE C.

J'en conviens. Mais ſavez-vous bien qu'on eſt las de ces ſortes de diſputes; & d'ailleurs que les Héros de la Republique des Lettres, ſont des gens, contre leſquels on n'aime pas à jouter. Car, hé-

helas! tous les coups que l'on leur pourroit porter ne feroient que blanchir. Et vous savez qu'il n'en a pas bien pris au Mathématicien de Berlin, & que le bon homme n'y a pas tout à fait bien trouvé son compte.

MERCURE.

Il a cependant été contr'eux par démonstrations Mathématiques. Son style à la vérité est un peu diffus, & la matiere étant un peu abstraite, sur le ton que le prennent nos Philosophes, il faut de la neteté pour la bien faire comprendre, & la faire goûter avec quelque plaisir. Mais à cela près, & à un peu trop de feu, animé néanmoins par un bon Principe, à cela près, dis-je, nôtre Mathématicien renverse un peu nos Philosophes, & dérange fortement leur batterie. *

MOLIERE LE C.

Je serois curieux de connoître l'état de la question, & ce qui a donné lieu à la dispute de nos Philosophes, & d'aprendre à fond les Systémes de ces Messieurs,

* Traité de la Souveraine Perfection de Dieu, imprimée à Amsterdam, chez Etienne Roger.

fieurs, afin de juger par là de la diſpute, & voir ſi je ſuis entré dans le fait dont il s'agit.

MERCURE.

Je veux bien te ſatisfaire, du moins autant que je pourrai. Le Philoſophe de Rotterdam, pour t'aprendre ſon Caractére, étoit un homme d'une grande Literature, agréable dans la converſation, plein de feu, & vif, & d'un ſtyle auſſi agréable que ſon entretien. Le Nouveau Philoſophe avoit auſſi du brillant, les penſées belles, écrivoit aſſez bien, & ne reſſembloit pas mal à ſon Antagoniſte. Pour celui à Bibliotheque Choiſie, il ne vaut pas aſſûrément les deux autres, ni pour le ſtyle, ni pour le brillant. On le veut néanmoins faire paſſer pour avoir plus de poids, plus Savant dans les Langues, grand homme en Literature. Pour ſes autres qualitez on aura lieu de les faire remarquer par la ſuite.

MOLIERE LE C.

Mais encore une fois, quel étoit le ſujet de la diſpute, qui a donné lieu à ce fameux procès?

MER-

MERCURE.

Pour t'aprendre le fait de la queſtion, la voici.

Le Philoſophe de Rotterdam, toûjours d'humeur à former des doutes ſur le mal que Dieu permet, & qu'il auroit pû empêcher, & dont il eſt comme l'Auteur, à ce qu'il vouloit inſinuer, a été une occaſion à nôtre Philoſophe, à donner carriere à ſon imagination, & à ſa plume. Nos deux autres Philoſophes, pour repouſſer un outrage fait à Jupiter, & pour répondre au devoir de leur Caractére, (ſi du moins l'amour propre n'a pas été un peu de la partie,) ont crû d'avoir des argumens très-ſolides pour lui impoſer ſilence, par leurs raiſons Philoſophiques. Le Philoſophe de Rotterdam leur a fait voir très-fortement le travers de leurs raiſons, de ſorte que bien leur en a pris qu'il ſoit parti pour l'autre monde. Voilà, Moliere, ce qui a donné lieu à cette célébre diſpute.

MOLIERE LE C.

Je trouve le Philoſophe de Rotterdam bien téméraire d'avancer de telles ob-

objections, que Dieu soit l'Auteur du mal. Comme il l'est en effet, du moins à quelque égard, & à un certain sens, comme on le va faire remarquer, & non pas au sens de quelques-uns de nos Savans. Et si nôtre Philosophe avoit bien compris, que si les hommes sont bien capables de composer des Antidotes très-salutaires des vipéres & des serpens, Jupiter, dont le pouvoir est infini, n'auroit-il pas aussi la vertu de faire tourner les choses à des fins, qui nous sont inconnuës, lesquelles néanmoins tendent à sa gloire, quoi que contre les apparences, & qu'elles soient comme imperceptibles aux bornes de nos lumiéres, & même qu'elles nous paroissent contradictoires? Et je trouve qu'il y a bien de la témérité dans la conduite de ce Philosophe.

MERCURE.

Ce que ce Philosophe avance, que Jupiter est Auteur du peché, n'est en quelque maniere que conforme à ses Loix, qui nous disent *qu'il n'y a point de mal en la Cité*, que par sa permission. *Que les maux & les biens viennent de lui.*

Que

Que c'eſt lui qui met un eſprit menſonger dans les Prophetes*, & une infinité d'autres paſſages, qui nous aprenent que tout cela vient de lui.

MOLIERE LE C.

Mais cette penſée, Jupiter Auteur du mal, ſoûleve en quelque ſorte la Raiſon, & il y là quelque choſe qui n'eſt pas comprehenſible, & même qui ne convient pas à la bonté de ſa nature.

MERCURE.

Point du tout. Si tu pouvois bien entrer dans les voyes de Jupiter, & que tu fuſſes capable de comprendre qu'il y a bien des choſes, qui ſont de ſes Droits, & qui ne ſont pas des nôtres, tu trouverois qu'il y a auſſi une fort grande témérité de blâmer, dans la conduite de Jupiter, ce que nous trouvons à blâmer dans la conduite des Mortels. Que je t'en donne une idée par un exemple, pour te faire voir la différence, que l'on doit mettre, entre ſa conduite & la conduite des hommes. Figure-toi un Aſſaſſin, ou un Scélerat, qui force ma maiſon

* I. Rois Chap. 22. ℣. 23.

ſon, & qui cherche à me ravir les biens & la vie, & que faiſant mes efforts pour arrêter ſa fureur, je me ſaiſiſſe de ſa perſonne, & que pour le punir, ſelon qu'il le mérite, & ſelon la rigueur des Loix, je lui ôte la vie, comme il ma voulu ôter la mienne. Cette action, par raport à ce Scélerat eſt juſte, mais cependant pour m'aproprier un droit, & une autorité, qui n'apartient qu'au Magiſtrat, je m'expoſe à peu près à un châtiment pareil à celui que j'ai fait ſubir à mon Aſſaſſin. Servons-nous de cette même comparaiſon, & diſons que Jupiter a de même ſes Droits, & des Droits infiniment au deſſus de ceux de nos Magiſtrats. Et il y a dans la conduite de Jupiter, à bien des égards, des voyes qui ne ſont pas de nôtre reſſort, & qui nous paſſent, & il y a de l'abſurdité de les comparer aux nôtres, comme dans cette occaſion, & dans pluſieurs autres à peu près de cette nature, de le vouloir conſidérer comme Auteur du mal. Et voulant, en quelque ſorte, porter Jupiter à une action mauvaiſe en elle-même, c'eſt concevoir des idées de ſa Sageſſe, auſſi rampantes, que nous ſommes nous-mêmes rampans.

Vous

Vous ne voulez pas donner à Jupiter des yeux, des mains, & des piés, & la plûpart des organes, qui conviennent aux Mortels, quoi que les Oracles Sacrez lui en donnent. Et auſſi c'eſt prendre la choſe dans le ſens le plus naturel, puis que ce n'eſt que pour s'accommoder à la portée des Mortels. Et ici on veut prendre les choſes dans un ſens encore plus abſurde. Et quand il eſt dit qu'il n'y a point de mal en la Cité, que ſuivant ſa permiſſion, ou que les maux & les biens viennent de ſa main, ou enfin parce qu'il les permet, nous voulons par cette raiſon le regarder comme Auteur du mal. C'eſt un ſens faux & abſurde, & cette idée eſt en quelque ſorte blaſphématoire, & ne doit jamais entrer dans nos eſprits, de faire Jupiter Auteur du peché. Mais dans le ſens naturel, que nous le devons prendre, c'eſt de conſidérer Jupiter, comme Diſpenſateur & du bien & du mal. L'un & l'autre de ces deux moïens ſont à ſa diſpoſition, & l'un & l'autre ſont diſpenſez ſelon les Décrets de ſa Sageſſe. Ainſi s'il met un eſprit menſonger parmi les Prophetes, ce n'eſt que pour accomplir

ſes

ſes Décrets. Et Jupiter, en diſpenſant le mal, comme il fait, n'eſt pas moins admirable, que dans la diſpenſation du bien. Et en regardant les choſes dans l'idée, que je te répréſente, il n'y a rien en cela, qui ne ſoit digne de la Sageſſe de Jupiter, & même rien que ne s'accorde avec nôtre Raiſon & nos lumiéres.

MOLIERE LE C.

Je comprens ton Syſtéme, & je le trouve au moins auſſi bien fondé, que celui de nos Philoſophes, & ſans y chercher tant de Philoſophie. Mais revenons un peu à nos Savans.

MERCURE

Les deux autres Philoſophes, pour reprendre la ſuite de la diſpute de nos Savans, ont répondu fortement à celui de Rotterdam, & ont tâché, par leurs raiſons, de renverſer leur Averſaire. Mais ſans beaucoup de ſuccès. Le Philoſophe de Rotterdam, par une autre réponſe, leur a fait connoître l'égarement de leur Raiſon, dans ce qui regarde la Réligion. Et aſſurément nos

bons

bons Messieurs auroient peut-être mieux fait de réfléchir un peu davantage sur la matiere, & de profiter de la leçon, qu'un célébre Savant * du Siécle passé donnoit à son fils, *que dans les matieres de la Réligion, ce qui est l'objet de la Foi ne le peut être de nôtre Raison*, du moins à divers égards. Et ce qu'il y a eu encore de pis à tout cela pour nos deux Philosophes, c'est que le Nouveau Mathématicien, tout bon homme qu'il est, avec ses Démonstrations Mathématiques, leur a fait connoître que leurs Argumens ne valoient absolument rien, dans le fait en question, & qu'ils donnoient au contraire des Armes au Philosophe de Rotterdam, pour les combattre. Et il a fait connoître à ces deux Illustres, & aux autres, qui se sont voulus mêler dans la dispute, l'égarement de leur Raison, & qu'ils s'embarassoient, à peu près, comme les fondateurs de cette merveilleuse Tour, qui a confondu le langage.

MOLIERE LE C.

Je suis à présent informé de ce qui a don-

* Mr. Pascal.

donné lieu à la dispute. Mais afin de connoître un peu plus à fond ces Messieurs les Philosophes, & mieux juger de leur Caractére, quels étoient leurs Systemes?

MERCURE.

Pour cela, c'est ce qui est assez difficile à faire. Néanmoins pour t'aprendre ce que j'en ai pû découvrir, je te dirai au sujet de celui de Rotterdam, qu'il y a apparence que dans le fond il trouvoit des difficultez qui ne le mettoit pas moins dans l'embaras que l'Empereur Adrien. Et ses écrits ont fait remarquer son Caractére, & à peu près son Systéme, & qu'il étoit plus capable, comme on l'a déja dit, à former des doutes & des scrupules sur la Réligion, & sur l'Histoire, que porté à les résoudre. Il étoit l'homme le plus reglé, & le moins relâché, & cependant le plus propre par ses écrits à inspirer la licence, & à tourner en ridicule la Réligion. Le Systéme du Nouveau Philosophe, donne le plus beau dénouëment au Systéme à liberté, qui ait encore paru. A la verité on a assez de peine

ne à le bien tenir, car il échape très-ſouvent, & le Philoſophe de Rotterdam, tout habile homme qu'il étoit, n'a pû l'atraper, car aſſûrément s'il l'avoit pû découvrir, il lui auroit donné beau jeu. On peut remarquer de là que les plus habiles ne voyent pas toûjours le plus clair, & peut-être auſſi, que le Nouveau Philoſophe voyoit lui-même aſſez de difficulté à bien établir ſon Syſtéme, & peut-être encore plus à le rendre public. Pour le Syſtéme du Philoſophe à Bibliotheque Choiſie, nous aurons lieu de le faire connoître par la ſuite. Mais on peut dire par avance que ſon Syſtéme n'eſt rien qui vaille, par raport à celui du Nouveau Philoſophe, au ſujet de la Liberté de l'homme, & de ſa droite Raiſon.

MOLIERE LE C.

Mais afin d'opoſer Syſtéme à Syſtéme, voyons un peu celui des Reformez, qui ſont aujourd'hui aux priſes avec nos gens à Liberté.

MERCURE.

Je veux bien te ſatisfaire, & contenter

ter ta curiosité. Et d'ailleurs, comme je ne suis pas fort éloigné de leurs sentimens, je me ferai d'autant plus de plaisir de te l'aprendre brievement. Ils croyent donc que Jupiter a créé l'homme, pour magnifier sa gloire, & qu'il lui a donné des Loix pour l'attirer au bien par des promesses, & lui a fait des menaces pour le porter à se détourner du mal par la crainte de la peine. Il a cependant permis que l'homme tombât dans le peché, mais par un effet de sa grande misericorde, il en a retiré un grand nombre de la mort éternelle par la mort de son Fils, où ils étoient tombez, & il a abandonné les autres à la perdition, que méritoient leurs rebellions. Et par là Jupiter a fait voir d'un côté une Bonté, & une Misericorde infinie, en sauvant des pecheurs, indignes de sa grace. Et de l'autre la sévérité de sa Justice, & de ses jugemens, dans la punition des autres, & rien en tout cela qui déroge à sa souveraine Sagesse. Car si Jupiter a permis le peché volontairement, il doit s'ensuivre de là que sa Sagesse l'a trouvé à propos, puis qu'étant souverainement sage il doit s'ensui-

vre de là que ſes Décrets ſont dignes d'une ſouveraine Sageſſe.

MOLIERE LE C.

Ce Syſtéme me paroît aſſez naturel, & aſſez bien fondé, reſervé qu'il eſt un peu Huguenot.

MERCURE.

Tu verras ici que je dis la vérité aux Huguenots, auſſi franchement qu'aux autres. Il eſt vrai que les Principes des véritables Reformez ſont à mon avis les plus ſolides. J'ai conſulté le ſentiment, & les opinions de la plûpart des Sectes Chrétiennes, avec un eſprit auſſi modéré qu'il m'a été poſſible, & je ſuis naturellement aſſez porté à cet eſprit de douceur, & de tolérance, qui doit regner parmi tous les hommes, & ſur tout parmi des Chrétiens. Si cependant j'oſe dire mon ſentiment, quelles bonnes choſes que j'aye rencontrées dans la plûpart des autres, il s'enſuit néanmoins de la plus grande partie des autres des conſéquences dangereuſes, par raport à Jupiter, & à ſes Loix, & qui ne répondent pas préciſément, ſelon les idées

que

que nous en devons concevoir, & d'ailleurs qui ne sont pas tout à fait conformes à la droite Raison, à nos lumiéres, ni qui s'accordent bien avec nôtre foiblesse naturelle.

MOLIERE LE C.

Crois-moi, Mercure, comme il sera toûjours fort difficile d'accorder les hommes dans une uniformité de sentimens, dans le commerce du Monde, on ne trouvera pas de moindres difficultez à les accorder sur le sujet de la Réligion.

MERCURE.

Je le sai bien, Moliere, & tous les Siécles de l'Eglise nous ont apris cette vérité, & le Siécle passé, & le présent nous le font encore assez connoître. Mais le plus assûré est de nous en tenir aux Loix de Jupiter. Car pour peu que l'on s'en écarte, on fait très-souvent de faux pas, & le plus sûr est de faire tout dépendre de la Grace, & rien de nous-mêmes. C'est là, à mon sens, le Systéme le plus certain, & le moins dangereux.

MOLIERE LE C.

Je voi bien, Mercure, que selon tes Principes, tu n'es pas du sentiment de quelques-uns de nos Philosophes, qui donnent beaucoup plus aux prérogatives, que les Mortels ont reçûës de Jupiter, & qui sont d'opinion que Jupiter, ayant créé tout le grand Ouvrage de l'Univers, dans le dernier dégré de perfection, chaque Créature tend uniquement à son Principe. Et l'homme, étant un de ses Ouvrages le plus accompli, & un Etre libre & ressemblant, en quelque sorte, assez à Jupiter, les facultez qu'il a reçûës de ce premier Etre, le mettent en état d'accomplir par lui-même, & avec ses propres forces, sa Vocation. En sorte que, selon cétte idée, Jupiter seroit à présent seulement spectateur de ce bel Ouvrage, & uniquement occupé à sa contemplation. Et que tout roule & va son même train, chaque corps ayant en lui-même sa libre détermination sans que Jupiter s'en mêle.

MERCURE.

Non, Moliere, ce Principe est absurde,

ſurde, & ceux qui oſent l'avancer, ou qui tâchent à nous l'inſinuer, ont les organes de leur Raiſon bien remplis de ténébres, & ſe connoiſſent bien mal eux-mêmes. Et je mets en fait qu'il n'y a point d'homme, tant ſoit peu éclairé, ſeulement des lumiéres naturelles, qui ne ſente par lui-même ſa foibleſſe, & l'abſurdité d'une telle opinion. Et ſelon moi, le véritable Syſtéme eſt tout opoſé à celui que tu avances de nos Philoſophes, puis qu'il tend au contraire à donner tout à Jupiter, & rien aux forces humaines.

MOLIERE LE C.

Mais auſſi c'eſt aller dans l'excès, & s'il y en a quelqu'un, qui donne trop aux forces humaines, il me ſemble auſſi que c'eſt lui donner trop peu.

MERCURE.

Croi-moi, Moliere, c'eſt bien là le plus ſûr, & le plus certain. La préſomption, & la bonne opinion de nous-mêmes, eſt un grand défaut. Je ne peux pas bien juger des forces du Franc Arbitre de la plûpart des hommes.

Mais à en juger, comme ils ſont faits naturellement les uns & les autres, & comme je ſuis fait moi-même, il n'eſt pas mal-aiſé de reconnoître que l'homme eſt la foibleſſe même. Ainſi, ſelon moi, le plus ſûr, & le plus certain, comme je te l'ai déja dit, eſt de donner tout à la Grace, & je trouve là beaucoup plus de ſûreté, & infiniment moins de riſque & de danger.

MOLIERE LE C.

Tout ce que tu me fais connoître, Mercure, du Syſtéme des Reformez, me paroît aſſez naturel. Mais cependant cela ne leve pas toutes mes difficultez, à bien des égards. Car, ſelon eux, Dieu permet le mal qu'il pourroit empêcher.

MERCURE.

Il le permet ſans doute, & en eſt même l'Auteur, au ſens que je t'ai propoſé. Mais comme Créateur n'eſt-il pas le Maître abſolu de ſon Ouvrage? Un Peintre, par exemple, n'a-t-il pas la liberté, comme Maître abſolu de ſon Tableau, d'y tracer un Païſage agréable, & de le diverſifier de différentes ſortes d'ani-

d'animaux ? Si le Peintre avoit encore la vertu d'animer ſon Tableau, & de donner la vie, & la Raiſon, & en même temps des loix aux animaux, qu'il y auroit parſemez. Et ſupoſons un tas de fourmis ou de vers, ces viles créatures, ayant enfraint les loix de celui qui les avoit animées, le Peintre en les puniſſant du rigoureux ſuplice qu'auroit mérité leur déſobéïſſance, trouverois-tu que ces fourmis auroient lieu de ſe plaindre, contre celui qui leur avoit donné la vie, puis que la faute ne vient que d'elles-mêmes & d'avoir manqué à obſerver les ordres du Peintre, qui les avoit formées? Et y ayant une différence infinie d'une créature, auſſi bornée que l'homme, par raport au Créateur, trouves-tu que nos Philoſophes ayent raiſon de critiquer, à cet égard, la conduite de Jupiter?

MOLIERE LE C.

Non aſſûrément. Mais cependant Jupiter permet le mal qu'il pourroit empêcher.

MERCURE.

Cela eſt vrai. Mais il n'y a rien en cela qui déroge à ſa Souveraine Sageſſe, comme je te l'ai déja dit. Que je t'en donne un exemple. Le Soleil, qui réjouït ſi agréablement la Nature, qui reverdit nos Champs, nos Vallées, & nos Plaines, éléve auſſi quelquefois des vapeurs malignes, qui engendrent des inſectes venimeux & dangereux, qui font éclore un Serpent, ou un Baſilic. Y auroit-il quelque juſtice, & quelque fondement, d'attribuer à ce bel Aſtre ce qui ne vient que de la corruption de la Nature? Encore une autre comparaiſon à peu près de la nature de la précédente.

Figurons-nous encore un Prince, qui a également de l'amour & de la tendreſſe pour tous les Peuples de ſes Etats. Mais comme ordinairement les yeux des Princes percent bien plus avant, & ont beaucoup plus de pénétration que ceux du commun des hommes, figurons-nous que le Prince, que nous ſupoſons, pénétre dans les mauvaiſes diſpoſitions des Peuples de quelqu'une des Pro-

Provinces de ſes Etats, qui forment de ſourdes pratiques contre ſon Gouvernement, & la diviſion ſe mettant de la partie parmi ces eſprits inquiets & turbulents, qui les portent à des excès, & à des violences, les uns contre les autres. Le Prince que nous ſupoſons pourroit ſans doute arrêter les déſordres, & les excès, auſquels ces mutins ſe portent, mais dans la vûë qu'il a de punir leur rebellion, il permet les violences, dont ils ſont eux-mêmes les Auteurs. Si la Politique dans un Prince l'oblige à prendre cette conduite pour punir des Sujets rebelles, & qui ont abuſé de ſes bontez. Jupiter a-t'il moins de Droit de punir ceux qui déſobéïſſent à ſes Loix? Et trouves-tu que les autres Sujets de ce Prince, qui lui ſont plus fidéles, & auſquels il fait experimenter ſes bontez, ayent quelque raiſon de contrôler ſa conduite, & de demander pourquoi ceci, ou pourquoi cela?

MOLIERE LE C.

Mais Jupiter, dans les Décrets de ſa Sageſſe, ne pouvoit-il pas diſpoſer les choſes d'une toute autre maniére, pour

ne voir regner dans le Monde, que des choſes qui répondent uniquement à ſes Divines Perfections?

MERCURE.

Mais, dis-moi, toute la Nature ne répond-elle pas auſſi à l'excellence de ſa Divine Sageſſe? Tu voudrois apparemment, comme le préſomptueux Alphonſe, que Jupiter t'eût conſulté, pour donner, ſelon tes idées, un tout autre ordre aux Loix de la Nature, & à la diſpoſition de cet Univers, ou aux Décrets de ſa Sageſſe. Fole vanité, s'il en fut jamais. Mais, dis-moi, Moliere, n'eſt-ce pas dans cette diſpoſition admirable de la Nature, du bien & du mal même qui y regne, où l'on voit réluire la Sageſſe de Jupiter? Que je t'en donne encore un exemple. Un Peintre, qui ne nous traceroit dans un Païſage, que des Prairies, & des Canaux, à perte de vûë; ou ſi tu veux de vaſtes Plaines, ſans aucune autre décoration, je ſuis ſûr que le Païſage de nôtre Peintre n'auroit rien de fort engageant, pour y arrêter long-temps nôtre curioſité. Mais que le même Peintre nous en tra-

ce

ce un autre, où, selon les Regles de l'Art, il sache placer à propos, des Vallées, des Colines, des Ruisseaux, des Fontaines, & des Vergers, & même encore des Déserts, pour relever, ou pour servir à la décoration de son Païsage, ne trouveras-tu pas plus d'agrément dans celui-ci, que dans l'autre, qui n'a que des objets, dont on se lasse bien-tôt? De même Jupiter, qui a diversifié la Nature, soit du bien, ou du mal qu'il permet, qui sont comme des objets différens, a trop de Sagesse pour ne pas avoir le même but, dans son Ouvrage, que nôtre Peintre. Quoi donc, parce qu'il y aura des choses, qui ne se raporteront pas à tes idées, & qui surpassent la portée de tes lumiéres, tu y trouves à redire? Mais si tu ne te peux rendre à ce que je te répréſente, ou plûtôt nos Téméraires, qui se mêlent de trouver à redire à la conduite de Jupiter. Peut-on rien de plus solide, pour leur imposer silence, que la comparaison d'un des Ambassadeurs de Jupiter, au sujet d'un Potier de terre, qui fait des Vaisseaux à honneur, & qui en fait d'autres à déshonneur? Et trouves-tu que ces der-

niers Vaisseaux ayent quelque raison de se plaindre, de ce que le Potier ne les a pas faits comme ceux à honneur? Le Potier, étant le Maître de son Ouvrage, n'est-il pas le Maître de faire ce qu'il lui plaît? Et est-ce à un fragile Vaisseau à critiquer la conduite de celui qui l'a formé? Si après cela nos Téméraires ne veulent pas encore se rendre, & imposer silence à leur téméraire curiosité, qu'ils aillent donc enfin consulter Jupiter sur cela, & qu'ils s'adressent à lui-même, pour savoir pourquoi il n'a pas donné plus d'étenduë à leurs lumiéres, pour comprendre sa conduite, ou pourquoi il a fait les choses ainsi. Quoi? un Domestique seroit regardé comme un téméraire, qui oseroit critiquer la conduite de son Maître, & des Présomptueux osent trouver à redire à la conduite de l'Auteur de la Nature? Y-a-t'il là quelque ombre de bon sens?

MOLIERE LE C.

Nonobstant tout ce que tu me peux répréſenter, j'ai peine à comprendre, comment un Etre, bon & bienfaisant, comme Jupiter, & qui ne veut point la

mort

mort des pecheurs, mais leur conversion; qui veut que tous les hommes soient sauvez, & viennent à la repentance; & qui a tant aimé le Monde, qu'il a donné son Fils, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle: j'ai peine, dis-je, à bien comprendre qu'il ait prédestiné des hommes pour être éternellement malheureux, & à accorder des choses, qui me paroissent si contradictoires, puis que c'est lui qui fait tout en nous.

MERCURE.

Je ne m'étonne pas de tes difficultez, puis que ce sont les mêmes, qui embarassent la plûpart de nos Philosophes. Et dans la vûë de lever ces difficultez, qui font, selon leurs idées, Jupiter Auteur du peché, ils tâchent, par leur Raison, & par leur Philosophie, de trouver le moyen de les résoudre. Leur dessein est sans doute louable, à quelque égard. Mais d'ailleurs ce chemin les jette dans un embaras, qu'ils n'aperçoivent pas, de vouloir chercher dans les Forces, dans la Raison, & dans la Li-

Liberté de la Créature, ce qu'ils n'y trouveront jamais. Et en voulant, d'un côté lever une difficulté, de l'autre ils en font naître mille, & tout cela faute de distinction, & pour vouloir accommoder les idées de cet Etre Supréme avec les nôtres.

MOLIERE LE C.

Mais, diront encore nos Philosophes, au sujet de nôtre Election. Puis que c'est Jupiter, qui produit en nous avec efficace, & le vouloir & le parfaire, selon son bon-plaisir, il semble qu'il est assez inutile d'y travailler nous-mêmes, puis que nous ne pouvons rien changer dans les Décrets de Jupiter, ni dans nôtre destin.

MERCURE.

Ce ne sont pas là les conséquences que nous devons tirer de ces véritez, & elles sont tout opposées. Car nous sommes tous dans une obligation indispensable de répondre à nôtre Vocation, comme il nous l'ordonne, & conformément au dessein que Jupiter a formé, ou pour nôtre Election, ou pour nôtre Re-

Reprobation. Et nous ne pouvons même réſiſter au ſecret penchant, par lequel il nous détermine, pour ainſi dire, au but, où il a deſſein de nous conduire, pour accomplir ſa volonté, & les Décrets de ſa Sageſſe. A la vérité dans le deſtin des Reprouvez, on y remarque tout d'abord, par raport à nos Préjugez, des conſéquences, qui ſemblent repugner à la ſouveraine Bonté de Jupiter, du moins par raport à nos idées. Mais ſi nos idées avoient aſſez d'étenduë, & de pénétration, pour entrer, comme on l'a déja inſinué, avec un eſprit humble & ſoûmis, dans les voyes de Jupiter, pour nous ſouvenir que tel a été ſon bon-plaiſir, & que nous ne pouvons comprendre toute ſa conduite, cela impoſeroit tout incontinent ſilence à nôtre témérité. Les voyes de Jupiter, à bien des égards, ſont incompreheníibles, & impoſſibles à trouver, & cependant nous les voulons ſonder. Le plan des Loix qu'il nous a tracé, & qu'il propoſe aux Mortels pour la Regle de leur conduite, a mille & mille beaux endroits, pour nous faire admirer ſa Sageſſe, ſa Puiſſance & ſa Bonté.

Et

Et il ſemble que nous avons la témérité de vouloir pénétrer les profondeurs & les abîmes que Jupiter s'eſt reſervez. Laiſſons à Jupiter le ſoin de faire ce qu'il jugera à propos pour ſa gloire. Pour nous, répondons, ſelon nôtre devoir, à nôtre Election, faiſant ce que nous devons pour remplir nôtre Vocation. Quoi? le ſévére Tribunal d'une fameuſe Republique a bien le Droit de punir, avec la derniére ſévérité, ſes Citoyens, & ſemble même, en quelque ſorte, n'avoir que ſon bon-plaiſir? Et ce Tribunal, quelque injuſte qu'il nous paroiſſe, eſt néanmoins jugé néceſſaire, pour tenir toute la Republique dans le reſpect, & dans le devoir. Hé donc Jupiter a-t'il moins de Droit ſur les Mortels, que le Conſeil des Dix de la Republique de Veniſe ſur ſes Citoyens? Et a-t'il moins de Droit d'exécuter ſon bon-plaiſir, & les Décrets de ſa Divine Sageſſe? Et n'y a-t'il pas bien plus de ſûreté à nous renfermer dans nôtre devoir, que d'aprofondir des abîmes, qui ne nous ſont pas comprehenſibles? Les Loix de Jupiter, à bien d'autres égards, ſemblent nous propoſer

ſer encore aſſez d'autres difficultez, où nôtre Raiſon eſt aveugle. Nôtre devoir cependant, & la ſoûmiſſion que nous devons avoir pour les Oracles de Jupiter, ne nous permettent pas d'en pénétrer les cauſes, & nous doivent au contraire tenir dans un reſpectueux ſilence.

MOLIERE LE C.

Mais, ne conviendras-tu pas avec moi, comme on l'a déja dit, qu'il auroit été plus de la Sageſſe de Jupiter, comme il a prévû le mal, de l'empêcher, & par là n'auroit-il pas remédié à la plûpart des déſordres, qui regnent dans la Nature?

MERCURE.

Non ſans doute. Et à cet égard, je ſuis fort éloigné de ton opinion. Et je ſuis perſuadé, tout au contraire, que les choſes ſont dans l'état où Jupiter a trouvé à propos de les diſpoſer. Et dis-moi, Moliere, n'eſt-ce pas dans l'Ordre admirable, dans le Gouvernement, & dans le ſoin qu'il prend de cet Univers, & même du bien & du mal, qui

qui y regnent, que nous trouvons ce qui nous doit porter à en admirer la beauté & la ſage conduite ? Cette ſubordination, par exemple, que l'on voit parmi les hommes, pour s'entr'aider, & pour concourir les uns & les autres à une mutuelle harmonie, n'eſt-elle pas un ſujet, qui nous doit porter à en admirer la ſage Direction, en ce que Jupiter qui gouverne tout, & qui conduit tout par des voyes, ſi dignes de ſa Sageſſe, fait améner les choſes aux fins qu'il ſe propoſe ? Et ſi nous y penſons, avec un peu de réfléxion, cette ſubordination ne nous donne-t'elle pas matiére, à nous faire connoître, qu'il étoit de la Sageſſe de Jupiter de diſpoſer les choſes dans l'ordre & dans la ſituation où il les a miſes, pour l'ordre & le maintien de la Societé Civile ? Et ne trouveras-tu pas que les pauvres auroient, pour le moins, autant de raiſon que nos Philoſophes, de former des difficultez, & de ſe plaindre de leur triſte ſort, à en juger, ſelon l'idée de nos Savans ? Et il n'eſt pas mal-aiſé de remarquer, de la maniére que les hommes ſont faits, & par ce que nous en

voyons

voyons tous les jours, que la Societé Civile ne seroit qu'un brigandage, si Jupiter nous avoit rendus tous riches, tous pauvres, ou tous dans une condition médiocre. Et jugez de là en quel état seroient les choses, si Jupiter n'avoit pas disposé la Societé Civile dans l'ordre où nous la voyons, & remarquez dans cette harmonie la main sage de Jupiter. Cette subordination, par les différens dégrez, où il nous a placez les uns & les autres, fait comme une enchaînement, qui en forme l'union & le soûtien. Tirons encore de là une comparaison, & disons que si Jupiter des pauvres & des riches en fait faire des instrumens, pour leur soûtien & leur union reciproque, ne peut-il pas aussi de même faire de ce qui nous paroît mal, & qui l'est en effet, ne peut-il pas, dis-je, de même s'en servir aussi utilement pour sa gloire, qu'il fait des pauvres & des riches pour le soûtien de la Societé? Et parmi les différens états, par où il fait passer les uns & les autres, il nous apprend comme il éleve les uns, & comme il abaisse les autres, & tout cela pour donner aux uns des

Le-

Leçons, pour leur apprendre à connoître le prix des richeſſes, & des vaines grandeurs mondaines, & aux autres qu'il les ſait auſſi retirer de leurs miſéres, quand il lui plaît, pour les mettre dans un état plus heureux, & plus tranquille. Et s'il permet que la plûpart des pauvres reſte dans leur indigence, il ſait toûjours le moïen de donner à ſes enfans la patience, pour ſuporter leur état avec tranquilité, perſuadez que Jupiter les en ſaura bien délivrer un jour, pour les rendre participans d'un bonheur & d'une félicité plus durable, qui les dédommagera de leurs miſéres, & de leurs peines. Et en regardant ainſi l'œconomie des Loix de Jupiter, dans la vûë d'en tirer des uſages ſalutaires, nous y remarquerons encore que le mal même, qui regne ici bas, nous doit donner lieu de nous faire concevoir des idées de la Bonté de Jupiter, de ſuporter des Rebelles, avec tant de patience. Les châtimens, qu'il envoye très-ſouvent aux hommes, nous doivent porter à admirer ſa Juſtice, par la ſévérité qu'il déploye ſouvent ſur les méchans, & même quelquefois ſur ſes enfans, par

les

les guerres, la famine & la mortalité, pour les faire recourir à lui avec plus d'ardeur & de zéle. Son Amour, dans l'envoi de son Fils, nous doit porter encore à reconnoître sa souveraine Miséricorde. Et tout cela est dirigé par la Sageſſe infinie de ce Souverain Moteur de la Nature. Et en considérant les choſes, selon l'idée que je te propoſe, y trouves-tu quelque choſe, qui ne réponde pas à la Grandeur de Jupiter, & à sa Divine Sageſſe?

MOLIERE LE C.

Je me rends, Mercure, à tes raiſons, qui me frappent. Mais encore d'autres difficultez. C'eſt qu'aujourd'hui on raiſonne, & ſur nôtre Raiſon & ſur nôtre Liberté. On y croit trouver des argumens très-forts pour nôtre indépendance. Et je ne ſai ſi des Mortels on n'en fera pas bien-tôt de petits Jupiters. Et même ſi on ne trouvera pas moïen de bâtir ſur cela un Syſtéme, pour le moins auſſi ſolide, que celui qui eſt fondé ſur les Loix de Jupiter. En effet, il ſemble auſſi que quelques-uns de nos Philoſophes nous démontrent, par des preu-

preuves aussi évidentes que des Démonstrations Mathématiques, & aussi clair qu'un & un font deux, que la Raison, nous ayant été donnée pour nous guider, on la doit aussi écouter, & que dans la Réligion, comme dans le Commerce de Monde, elle nous doit en quelque maniére servir de regle & de conduite.

MERCURE.

Cette Raison, dont Jupiter a favorisé les Mortels, par préférence à une infinité d'autres Créatures, est sans doute un présent qui nous doit faire admirer ses excellentes prérogatives. Mais comme la présomption s'en mêle d'ordinaire, & que l'orgueil humain ne nous fait que trop souvent broncher, il est bon de ne se pas trop fier à nous-mêmes. Il est vrai que l'on raisonne aujourd'hui, & sur nôtre Raison & sur nôtre Liberté. Mais la plûpart de nos Raisonneurs raisonnent peu juste, & je ne sai s'ils ne feroient pas beaucoup mieux de se taire, & d'imposer silence à leur Raison. L'homme veut raisonner sur tout, & même sur ce qu'il ne comprend pas,

par

par une vanité, & une préſomption, qui lui eſt aſſez naturelle. Mais nous ne reconnoiſſons que trop, pour peu que nous y prenions garde, que nôtre Raiſon n'eſt pas toûjours un guide, qui nous méne bien ſûrement. Car pour peu que l'on s'écarte du droit chemin, on bronche, & on fait très-ſouvent de faux pas. Et bâtir, & entaſſer ſur cette Raiſon, c'eſt reſſembler à ceux qui bâtiſſent ſur un fonds peu ſolide, de ſorte que l'édifice ne peut s'élever bien haut, ſans courir riſque de tomber en ruine.

MOLIERE LE C.

Comment donc, à ton compte, je crain que, ſelon le nouveau Paradoxe, que l'on a avancé depuis quelque-temps, que l'homme, comme la bête, ne ſoit bien-tôt dégradé en machine?

MERCURE.

Non, Moliere, & à cet égard j'ai une tout autre idée de la Raiſon de l'homme, & des excellentes prérogatives qu'il a reçûës de Jupiter.

MOLIERE LE C.

Nonobſtant tout ce que tu me peux répréſenter, je ne peux changer de ſentiment.

MERCURE.

Tu ne peux changer de ſentiment? Mais encore, où trouveras-tu cette Raiſon? J'entens une Raiſon ſur laquelle on puiſſe conter ſûrement. Nous en avons tous autant que ſe peuvent étendre les bornes de nos lumiéres naturelles, & qu'il a plû à Jupiter de nous départir. Mais étant auſſi ſujets à nous tromper que nous ſommes, quand il nous laiſſe à la conduite de nous-mêmes, quel fond faire ſur cette Raiſon? Voyez-moi, par exemple les Génies ſuperieurs, les plus habiles, & les plus pénétrans, s'ils ne ſont pas ſujets à ſe tromper, & à donner à gauche, comme les autres? Et ſi tu en veux des preuves ſenſibles, où étoit par exemple nôtre Raiſon l'année paſſée, de laiſſer à découvert, & ſans Garniſon, deux Villes, qui nous étoient aſſez de conſéquence, & de laiſſer ſi tranquillement paſſer les François,

çois, près de Bruxelles, pour favoriser la surprise de ces deux Places, sans les attaquer, & les prendre en flanc, dans leur marche, ce qui étoit assez facile, du moins, selon le raport de quelques Personnes du métier, & on se seroit épargné la peine de courir au plus vîte pour les aller rejoindre à Oudenarde? Et d'ailleurs, où étoit la Raison des François de nous laisser si tranquillement prendre l'Ille & repasser l'Escaut? N'avouërez-vous pas que dans ces occasions, & dans une infinité d'autres, à peu près de cette nature, il semble que nôtre Raison & nos Lumiéres nous manquent? Et jugez de là que si les plus éclairez, & les plus pénétrans dans la Politique, sont quelquefois sujets à se tromper, ce que l'on peut attendre des foibles lumiéres des autres, & du commun des hommes, dont les vûës sont si bornées. Et ne nous arrive-t'il pas tous les jours de faire mille & mille fausses démarches, & quand nous y réfléchissons un peu nous-mêmes avec quelque attention, nous ne pouvons comprendre, comment il a été possible que nous ayons donné à gauche dans des su-

jets, dont il ſembloit que nous aurions dû prévoir les ſuites? Les affaires de la Banque, & du Change, ne donnent aujourd'hui à pluſieurs que trop de ſujet de faire ces tardives & ſérieuſes réfléxions. Après cela où aller chercher cette Raiſon? C'eſt aparemment chez nos Philoſophes. Mais je me trompe fort, ſi on ne remarque qu'ils auroient beſoin très-ſouvent eux-mêmes de rectifier leur Philoſophie, & leurs Syſtémes, ſur un guide plus ſolide que celui de leur Raiſon, & que c'eſt le plus ſouvent un mauvais guide, ſur lequel il y a bien peu de fond à faire. Et cependant ſi nous les en voulons croire, avec cette Raiſon, comme nôtre Philoſophe a déja commencé, il va rectifier toutes les Loix de Jupiter. Peut-on croire, ou ſeulement le penſer, que les hommes ſoient capables de s'en laiſſer ainſi impoſer? Que l'on juge après cela du génie, & du ſolide de nos Savans à droite Raiſon.

MOLIERE LE C.

Hé bien, paſſons cet article auſſi bien j'aperçois que j'aurois de la peine à y trou-

trouver mon compte. Mais qu'aurastu à m'opoſer ſur nôtre Liberté, & ſur les facultez libres & indépendantes, que nous avons reçûës de Jupiter?

MERCURE.

Pour te répondre, permets-moi, Moliere, de me ſervir encore d'une comparaiſon, familiére à la vérité, mais qui te fera remarquer les bornes que l'on doit preſcrire à cette Liberté, & que la Créature ne peut rien ſans le ſecours du Créateur. Figure-toi une Horloge, qui ſorte des mains d'un Maître habile & expert, & auquel rien ne manque. Cet ouvrage, quelque parfait qu'il ſoit, il arrive néanmoins, & même très-ſouvent, ſoit que la diſpoſition de la matiére qui le compoſe ſe dérange, ou que les reſſorts, ou la temperature de l'air, cauſent de l'altération dans les diverſes parties qui le compoſent, que cette Machine ira bien-tôt en décadence & ſera ſans mouvement, ſi l'habile Maître, qui l'a compoſée, n'avoit ſoin de temps en temps de remédier à ſes défauts. Servons-nous de cette comparaiſon, & diſons que Jupiter de même a

créé l'homme, comme un Chef-d'œuvre de ſes mains à la vérité, mais d'une matiére terreſtre, ſujete à tomber, & incapable de Liberté le moins du monde par lui-même, ſans le ſecours de Jupiter, puis que ſans cela ſa Liberté eſt moins en état d'agir, & de remplir ſes fonctions, que les reſſorts de nôtre Horloge. Je dis plus ſujet à faire de plus grands écarts. Car ſa préſomption naturelle, & ſon ſavoir, au lieu de le mener juſte, quand il veut s'élever trop haut, le confondent. Et il ne fait jamais mieux remarquer, que dans ces occaſions, ſon ignorance, ſon égarement, & le foible de ſa Liberté, quand il préfére ſes lumiéres aux Loix de Jupiter, & c'eſt alors qu'il fait des écarts, & des chûtes, qui nous font bien connoître que ſa Raiſon eſt aveugle, & ſa Liberté ſans aucun mouvement direct, à moins que Jupiter n'en regle la conduite & les reſſorts.

MOLIERE LE C.

Il y a à la vérité quelque choſe de plauſible dans ce que tu me répréſentes. Mais allons à la ſource du peché, pour

te

te faire comprendre la Liberté du premier des Mortels, dans l'action qui le porta à étendre sa main sur le fruit défendu; & dis-moi, s'il n'y fut pas porté par un mouvement libre. Ce qui nous fait remarquer d'une maniére claire & évidente, que nous avons nôtre Franc Arbitre. Et tous les jours ne remarques-tu pas, Mercure, que nous n'avons qu'à vouloir pour agir, & pour nous porter à ceci ou à cela pour l'exécuter, & pour nous convaincre que nous sommes des Créatures libres & indépendantes?

MERCURE.

A l'égard de la chûte du premier des Mortels, aussi-bien qu'à divers autres égards, ils auront toûjours, ces Messieurs à Liberté, bien de la peine à y trouver leur compte, puis qu'allant d'une action à l'autre, dans les Principes qui le porterent à cette action, il faudra toûjours aller à Jupiter, qui est le premier Agent, qui dirige tous nos mouvemens, & toutes nos actions, comme en étant la premiere cause. Et allant ainsi de Principe en Principe, il

faudra toûjours aller à Jupiter, qui regle tous nos mouvemens, & reconnoître que non seulement il permet le mal, mais qu'il en est même la premiere cause, au sens que je t'ai proposé, dans les argumens que je t'ai déja avancez. Et si dans ces profondeurs il y a des choses qui nous embarassent, & qui nous passent, nous devons arrêter nôtre curiosité, & nôtre présomption, pour n'être pas assez téméraires pour vouloir pénétrer les causes de cette conduite. Et en nous apuyant fortement sur la vérité & la certitude des Divins Oracles, qui se raportent à ce Principe, & qui nous disent, *qui est celui qui dit que cela a été fait, & que Jupiter ne l'a pas commandé ? Les biens & les maux viennent du mandement du Très-haut.* Par où il nous fait remarquer que le bien & le mal sont dispensez par sa Sagesse.

MOLIERE LE C.

Nous sommes à la vérité dans le Siécle le plus éclairé que l'on vit jamais. Mais malheureusement sur cette question, & sur une infinité d'autres, à peu près de cette nature, il semble que le pen-

penchant de la plûpart des Mortels les porte plus que jamais à nous opoſer mille & mille queſtions, en apparence embaraſſantes, & qu'ils ne s'étudient qu'à nous former ſur tout des doutes, & des ſcrupules, & qu'ils n'examinent les Loix de Jupiter, que pour en contrôler les préceptes, & nullement dans la vûë de nous porter aux vertus qu'elles nous inſpirent. Voyons-nous quelques prétentendus eſprits forts, comme on les appelle, ſe former des doutes & des ſcrupules, ou ſe faire des difficultez, nous nous laiſſons entraîner à leurs argumens, ſans y penſer, faute de ne pas réfléchir juſte ſur ce que nous leur pouvons opoſer, & nous n'entrons que trop ſouvent dans leurs Principes, d'où on a aſſez de peine à revenir.

MERCURE.

C'eſt le malheur du Siécle. Et on s'étudie beaucoup plus aujourd'hui à devenir Savans, ou du moins à tâcher de le paroître, qu'à s'appliquer à devenir gens de bien. D'autres pour ne pas trouver d'obſtacle à de certains penchans, tâchent à ſe former des idées

d'une Morale, qui puisse être plus commode, & s'accorder mieux avec leur pente naturelle, & par cette conduite faire un composé moins embarassant, & tâcher de lever les difficultez de ceux qui n'aiment pas une Morale si rigide. D'autres par un esprit de vanité & de présomption, & pour faire parade de leur habileté, comme nos Philosophes, nous ménent dans des Espaces Imaginaires, & nous avancent mille & mille questions absurdes, qui renversent de fond en comble les Loix de Jupiter. Et assurément, si on les en vouloit croire, leurs questions, & leurs sentimens, ne vont pas à moins qu'à nous faire regarder la Réligion, & les Loix de Jupiter, comme une chimere; & on auroit assez de peine à se déterminer à quel parti s'en tenir.

MOLIERE LE C.

Encore gens à autre Caractére. Car aujourd'hui, comme autrefois, nous en avons de tous les Ordres. Et il ne s'en voit que trop, qui nous voudroient persuader que la Nature, & toutes les parties de ce grand Univers se sont rangées dans

dans l'ordre & dans la disposition, où nous les voyons, par une espece de cas fortuit, & que chaque chose tend à présent uniquement à son but & à son Principe, & à remplir ses fonctions, selon la nature de chaque chose, & que les choses vont, comme elles ont toûjours fait, leur même train.

MERCURE.

Quand on seroit assez égaré que d'adopter de tels Principes, ils sont bien peu capables de se bien soûtenir par eux-mêmes. Car, selon la comparaison, que nous avons déja raportée, si une Horloge, qui n'est composée que de simples ressorts, est sujette à se déranger, l'ordre de ce grand Univers, seroit bien moins capable de se soûtenir par lui-même, sans le secours de Jupiter, qui regle ses mouvemens, & qui conduit ses ressorts, par une Sagesse, qui nous doit faire adorer, avec un respectueux silence, ses Décrets que la portée de nos esprits n'est pas capable de comprendre.

MOLIERE LE C.

J'aperçois que quand nos Savans s'écartent de la véritable route, la tête leur tourne, & qu'ils ſont ſujets à faire de lourdes chûtes.

MERCURE.

Ce qui fait broncher les Savans, auſquels nous avons à faire, c'eſt que les uns veulent former des difficultez entéméraires, & les autres, qui ſe croyent plus habiles, les croyent réſoudre par leur Raiſon, & les uns & les autres, en s'écartant du but, ſe creuſent des abîmes, dont ils ont aſſez de peine à ſe tirer.

MOLIERE LE C.

Aſſûrément, ces Meſſieurs les Philoſophes mériteroient bien les étriviéres. Et on auroit peine à croire que de foibles Mortels ſoient capables d'un tel égarement.

MERCURE.

Et ce qu'il y a encore de particulier, &

& dans le dernier téméraire, c'eſt que nos Savans, comme tu as pû le comprendre par ce que je t'ai répréſenté, au lieu de s'atacher à conformer leur Raiſon aux Loix de Jupiter, veulent au contraire que Jupiter regle les choſes ſelon leur Raiſon, ou ſelon leurs idées Philoſophiques.

MOLIERE LE C.

Aſſûrément, ſi on les laiſſe faire, gare qu'ils n'aillent bien-tôt, comme les Géans d'autrefois, détrôner Jupiter, & renverſer ſes Loix & ſon Empire. Mais, malheureuſement pour eux, c'eſt qu'il n'y a point dans la Batavie, ni Rocher, ni Montagne, comme dans la Theſſalie, & leurs Dunes, n'ayant pas aſſez de ſolide pour que nos Philoſophes ſe puiſſent bien cramponner, gare que le pié ne vienne à leur manquer, ou qu'ils ne ſoient écraſez des foudres de Jupiter. Et comme quelques-uns de ces téméraires ſont déja terraſſez dans la ſombre demeure, c'eſt une leçon qui doit ſervir à corriger les autres.

SCENE III.

Théophile & Moliere le Critique.

THE'OPHILE.

APrès la Critique générale de nos Philoſophes, afin de continuer à répondre au déſir d'Apollon, & au deſſein que nous avons formé, il ſemble qu'il eſt à propos d'entrer dans un détail plus particulier du Syſtéme de nos Savans.

MOLIERE LE C.

Comme j'ai déja fait un bon Cours de Théologie ſous Mercure, & que j'ai encore l'idée remplie des Argumens qu'il a opoſez à nos Philoſophes, je ſuis aſſez d'humeur à nous arrêter encore un peu au fameux Antagoniſte du Philoſophe de Rotterdam. Et comme il ſemble tenir le haut bout dans la Republique des Lettres, je ſuis fort d'avis de commencer par ce Savant.

THE'O-

THE'OPHILE.

Mais, Moliere, il me ſemble que c'eſt débuter pour n'y pas trouver tout à fait bien ſon compte, que d'aller tout d'abord s'attaquer à ce Philoſophe. Cependant, puis que c'eſt par où tu veux commencer, voyons un peu ta Critique. Mais ſouvien-toi qu'il eſt de mes bons Amis.

MOLIERE LE C.

J'y aporterai toute la précaution poſſible. Pour commencer, je te dirai qu'il y auroit de l'injuſtice à ne pas convenir que c'eſt un grand Homme en Literature, qui a du ſavoir, le génie aſſez vaſte, & laborieux, autant qu'homme du Monde, & qui a ſû faire quelque uſage de ſes lectures. Il a, outre cela, lû la plûpart des Poëtes, & une partie des principaux Hiſtoriens. Mais ce qui lui manque, c'eſt qu'il n'a pas aſſez réfléchi, ni ſur ce qu'il a penſé, ni ſur ce qu'il a écrit.

THE'OPHILE.

Mais, il me ſemble que parmi les louan-

louanges que tu lui donnes, la chûte de ton Eloge n'eſt pas tout à fait auſſi avantageuſe que l'idée que j'ai conçûë de la haute reputation, que ce grand Homme s'eſt aquiſe, parmi ceux-là même qui tiennent le plus haut rang.

MOLIERE LE C.

C'eſt-là, à mon ſens, ſon Caractére. Il eſt vrai qu'un aſſez grand nombre n'ont pas jugé tout à fait juſte du poids de ſes productions. Mais il eſt conſtant que s'il n'en avoit compoſé que la moitié, & qu'il eût donné le temps, qu'il a employé à l'autre, à réfléchir ſur ce qu'il auroit à donner au Public, j'en eſtimerois infiniment davantage ſes Ouvrages. Et pour être convaincu qu'il a écrit ſans beaucoup réfléchir, il n'y a qu'à lire ſes productions, & on n'ira pas loin ſans remarquer ſon peu de ſolide & de réfléxion.

THE'OPHILE.

Tu vas bien vîte, Moliere. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avancer les choſes ſi légérement, on veut aujourd'hui des réalitez & des preuves.

Mo-

MOLIERE LE C.

Jette seulement les yeux sur le Tome XVI. de sa Bibliotheque Choisie, & voi l'Extrait qu'il nous donne de son Commentaire sur les Livres Historiques des Loix Anciennes de Jupiter.

THE'OPHILE.

Je l'ai veu. Hé y trouves-tu quelque choses à redire?

MOLIERE LE C.

La premiere ligne de cet Extrait fait voir, ce me semble, la bonne opinion de ce Héros de la Republique des Lettres, qui étale d'abord, comme dans son Pharasiana, si je ne me trompe, l'énumeration des Ouvrages qu'il a composez, depuis les premiers Volumes qu'il a donnez, depuis 1693. de crainte que le Public ne les ait oubliez. Et tout cela, sans les petites piéces, moins considérables, qui ne valent pas la peine de raporter. Et notez que sans tout cela, il y aura encore, au moins une ou deux douzaines de Préfaces, ou d'autres Livres, où l'on ne manque pas de mettre,

re-

Revû par Monſr. L. C. parce qu'il en aura corrigé les points & les virgules, car ſon nom ſeul a une reputation ſi bien établie, que pour ſi peu qu'ils vaillent, moyennant que le nom de ce Philoſophe y paroiſſe, c'en eſt aſſez pour faire la fortune d'un Libraire. Et comme ſi tout ce qui ſort de ſa plume devoit ſervir de Regle à tous les Auteurs, il ne manque pas, à tout bout de champ, de nous renvoyer à la Bibliotheque Choiſie, ou à la Bibliotheque Univerſelle, ou à ſes autres Ouvrages.

THE'OPHILE.

Mais il me ſemble que c'eſt là d'abord s'ataquer à la bagatelle. Car enfin, tous les hommes aiment leurs productions. Hé pourquoi nôtre Philoſophe n'auroit-il pas la même affection pour ſes Ouvrages?

MOLIERE LE C.

Tu as raiſon à quelque égard. Mais pour continuer à te dire mon avis, on ne va pas fort loin dans cet Extrait, ſans y remarquer un début, qui ne convient pas trop bien, à mon ſens, à un hom-

homme Grave & Illuſtre, tel qu'eſt nôtre Philoſophe. A la page 62. voici comme il s'exprime. *Je n'ai pû quelquefois m'empêcher de rire des Lettres & des reproches de quelques-uns de mes Amis, qui auroient ſouhaité de voir, de trois en trois ans, pour le moins, un Volume ſur la Bible, travaillé avec toute l'aplication & toute l'exactitude qu'un ſemblable travail demande; comme ſi j'étois quelque gros Bénéficier, qui n'eût rien à faire, que ce qu'il ſouhaiteroit, & qui eût tout d'un coup tous les ſecours qu'il faut avoir, pour un ſemblable deſſein.* Cette Période, à mon ſens, n'auroit pas moins valu de trouver moyen de lui donner un autre tour. On remarque, telle qu'elle eſt, que l'étenduë des lumiéres des Amis de nôtre Philoſophe n'alloit pas fort loin, de croire qu'une production, de la nature de ſon Commentaire ſur les livres Hiſtoriques, travaillé, & repaſſé, comme nôtre Philoſophe fait tous ſes Ouvrages, pût ſe faire en ſi peu de temps. Et ſi c'eſt là ſa penſée, il ſemble nous inſinuer qu'il n'a pas lui-même une fort haute idée de la capacité de ſes Illuſtres Amis.

THE'-

THE'OPHILE.

Mais il dit les choſes comme il les penſe. Et ſur ce pié là, Moliere, & en examinant les choſes de ſi près, on trouvera à redire à tout. Et le mérite de ce Philoſophe demande bien qu'on ait quelque égard pour ſa vaſte érudition.

MOLIERE LE C.

Dans la page 63. il étale ſon grand travail, & nous dit, *Qu'il n'y a perſonne, qui puiſſe bien ſavoir le temps, la peine & l'attention qu'ils m'ont coûté tels qu'ils ſont, que ceux qui eſſayeront d'en faire autant. Les autres ne ſauroient ſentir tout le travail, qu'il y a dans cette eſpece de Livres.* La plûpart des phraſes de ce petit diſcours auroient pû être tournées plus naturellement. Mais ſans nous arrêter à critiquer encore ici les phraſes, (car il y auroit beaucoup à faire,) ce diſcours eſt toûjours d'un homme qui encenſe à ſes grandes Recherches. La période ſuivante a encore moins de ſolide, & n'eſt qu'un verbiage, qui renferme bien des lignes pour nous dire en un mot que cela a coûté beaucoup de travail, &

n'a

n'a pas coulé de la plume de son Auteur sans beaucoup de peine. Et il recommence à nous dire, ce qu'il a dit dans le précédent Paragraphe, des difficultez, & de l'embaras, où on est à chaque mot, pour déliberer. Mais le pis qu'il trouve à tout cela, c'est le peu de reconnoissance qu'il craint d'en recevoir du Public, par l'envie & la jalousie de ces fâcheux Critiques, qui trouvent à redire à tout. Le reste de la période de la page 64. & 65. est à peu près sur le même sujet. Et il prévoit que ses décisions de Maître ne seront pas goûtées de tout le Monde.

THE'OPHILE.

Si nous n'avançons pas plus de chemin, nous en aurons pour long-temps. Et tu y prens garde de trop près, Moliere.

MOLIERE LE C.

Es-tu déja las de Critique? Hé c'est aujourd'hui l'étude à la mode, & nous n'avons encore été que sur le Préambule, qui ne vaut assûrément rien, & il y auroit bien à dire. Mais passons du Préam-

Préambule au corps de l'Extrait de ce grand Ouvrage. Car je m'imagine que ceux qui examineront le corps même de la Piéce, comme Monſr. Menard a fait le N. Teſtament *, y trouveront un bien plus vaſte champ à la Critique. Nôtre Auteur commence par former des difficultez ſur la Chronologie des Décendans de Salomon. A la vérité ce qu'il dit à cet égard ſemble avoir quelque choſe de plauſible, en regardant l'Hiſtoire Sacrée, par raport à l'Hiſtoire Profane, & il y auroit ſans doute matiére à former quelques difficultez. Mais ſi nôtre Philoſophe regardoit les Livres Sacrez, avec un reſpect auſſi réligieux, qu'il affecte de le faire paroître, il auroit, ce me ſemble, avec Uſſerius, tâché à ſe conformer à ſon ſentiment, pour accorder la Chronologie des Décendans de Salomon, puis que la choſe qui l'embaraſſe peut bien être poſſible, les Anciennes Loix de Jupiter, auſſi bien que les nouvelles, nous en fourniſſant des exemples, qu'il nous raporte lui-même. Mais nôtre Phi-

* Eſſai ſur le Socinianiſme, imprimé à la Haye 1709. par la Veuve Troyel.

Philosophe se veut distinguer par de nouvelles Découvertes, ou par des Recherches hors du commun. St. Matthieu & St. Luc n'étoient pas si éloignez, que nôtre Philosophe, du temps de David, mais c'étoient sans doute, à son jugement, de bonnes gens, qui n'étoient pas fort versez dans la Chronologie, avec laquelle ils auroient prévû les difficultez, qui n'ont pas échapé à nôtre pénétrant Philosophe. Les Livres d'Esdras & de Nehemie nous mettent aussi, à son compte, dans le même embaras. Mais tout cela, s'il vous plaît, est sur le compte des Copistes; car nôtre Philosophe n'a garde le moins du monde de douter de ces sublimes véritez.

THE'OPHILE.

Mais, Moliere, c'est le prendre un peu d'un ton railleur, & quelque chose que tu puisses dire, je ne peux abandonner ses intérêts. Mais voyons ce que tu as encore à dire.

MOLIERE LE C.

A la vérité nôtre Philosophe sait bien des

des choſes, mais aſſûrément il n'en ſait aucune à fond. Il en ſait très-bien faire parade, & même d'une maniére à faire connoître qu'il a tout étudié avec la derniere aplication. Et tel qui aura pour le moins autant, ou plus, étudié que lui, & qui ſait même beaucoup mieux les choſes, n'ayant pas le don d'en faire parade, & de ſe faire valoir, paſſera aux yeux du Monde, pour un pauvre Saint. Hé bien, Théophile, n'eſt-ce pas là le bien entendre pour ſe faire valoir?

THE'OPHILE.

Ho, mais cela n'en eſt point. Et tu continues toûjours ſur le même ton. Un peu plus d'égard, Moliere, ſans lequel nous pourrions nous brouiller enſemble. Mais enfin qu'as-tu encore à nous dire?

MOLIERE LE C.

A la page 78. & 79. il fait parade de ſa modeſtie, par un défi modeſte, où il invite en quelque maniere ſes Antagoniſtes, pour les porter à eſſayer à en faire autant que lui. Mais il n'oublie pas

à

à se faire honneur de ses grandes Recherches, & comme il sent bien que d'autres, avant lui, auront pû faire la plûpart des mêmes Découvertes, sans le savoir, & sans avoir vû leurs Ouvrages, il déclare fort ingenuëment que les siennes sont de son heureux génie, & *sont puisées de source*. Mais cependant par une modestie sans exemple, il consent *que ceux qui les ont déja faites avant lui s'en fassent honneur*. Et il abandonne ses Découvertes à ceux qui se les voudront adopter.

THE'OPHILE.

He bien, Moliere, peut-on voir rien de plus modeste? Je gage avec tes préjugez que tu vas croire, que sous cette apparence d'humilité, il y a beaucoup d'ostentation & d'amour propre.

MOLIERE LE C.

Ho, point du tout, au contraire nôtre Philosophe, est l'homme du monde le plus humble & le moins infatué de son savoir. Mais suivons sa Bibliotheque Choisie. A la page 82. en parlant du Soleil qui s'arrêta en Gabaon, & la Lu-

Lune dans la Valée d'Ajalon, selon le commandement de Josué, nôtre Philosophe, pour accorder ce Miracle avec sa Philosophie, est du sentiment avec Grotius, car il faut bien prendre garde que Grotius est le Héros de nôtre Philosophe. Il est donc d'avis avec ce savant homme, que la Lune prit la place du Soleil, pour éclairer Josué, car sans cela il faudroit supposer que toutes les Sphéres célestes auroient été dérangées. Et tu peux juger, Théophile, de la confusion & du désordre, que cela n'auroit pas manqué de causer dans la Nature. Et où en auroient été nos Astrologues, & nos Faiseurs d'Almanachs? Le sens de ce passage, selon nôtre Philosophe, est donc *que le Soleil parut être plus long-temps sur l'Horison qu'il n'auroit dû paroître naturellement; ce qui se pût faire par le moyen de la refraction, ou par quelque autre voye, dont les Anges pûrent se servir. Ensuite quand le Soleil fut couché, la Lune prit la place du Soleil.* Ce fait historique de Josué que l'on a regardé jusqu'à présent comme un Miracle, n'est rien moins que ce que l'on avoit pensé jusqu'aujourd'hui, & assûrement

rément cela auroit dérangé toute la Philoſophie. N'eſt-ce pas là trouver un denouëment tout nouveau ? Et dites après cela que nôtre Philoſophe n'eſt pas heureux en découvertes.

THE'OPHILE.

Tu voudrois peut-être qu'il nous eût embaraſſez avec la vieille Philoſophie, pour arrêter le Soleil au beau milieu de ſon chemin. Mais cet Aſtre ayant retardé d'un jour, ou ſeulement d'un demi, n'auroit-il pas été obligé de courir à toute bride, pour ratraper le temps perdu? Et jugez dans une telle circonſtance ce qui ſeroit arrivé, ſi par malheur Apollon avoit donné la conduite de ſon char à Phaeton, & ſi ce préſomtueux & téméraire n'auroit pas culbuté cent & cent fois. D'ailleurs encore, c'eſt que le nouveau Syſtéme de Copernic eſt bien plus naturel, & la Terre n'a pas beſoin de galoper ſi vîte. Ptolomée, qui nous a inventé le vieux Syſtéme, n'avoit pas compris, non plus que Joſué, qui étoit auſſi du vieux temps, que le Soleil eſt immobile au centre du Monde, ou du moins qu'il le paroit, non-

obstant le mouvement qu'il fait sur son Axe ; de sorte que ni l'un ni l'autre n'entendoit rien à la nouvelle Philosophie. Il est vrai cependant, que pendant quatorze ou quinze cens ans on a été dans ce Systéme, & dans cette commune opinion. Mais aujourd'hui que l'on a fait d'autres découvertes, il faut bien redresser ce qui n'est pas juste, & qui ne s'accorde pas avec la droite Raison.

MOLIERE LE C.

C'est donc à dire, Théophile, qu'à mesure que l'on fera quelque nouvelle découverte en Philosophie, il faudra aussi y conformer les Loix de Jupiter. Et si un nouveau Copernic, par exemple, ou un nouveau Descartes, nous vient encore faire de nouvelles découvertes, dans quatorze ou quinze cens ans, il faudra alors camper là Copernic, qui sera du vieux temps, pour se conformer au nouveau, & y conformer les Loix de Jupiter.

THE'O-

THE'OPHILE.

Sans doute, car il ſe faut bien conformer à la droite Raiſon.

MOLIERE LE C.

Bonne raiſon, & rare découverte! Et quel autre Savant que nôtre Philoſophe auroit été capable d'aller juſque-là? Aſſûrément j'admire l'étenduë de ſon heureux génie. Je veux pourtant bien donner quelque choſe à la nouvelle opinion, & te montrer que je ſuis même un peu Carteſien ou Copernicien, ſi tu veux, & donner ce qu'il ſemble que l'on doive donner à ce nouveau Syſtéme. Mais il me ſemble, que ſoit à l'égard de la vieille Philoſophie, comme de la nouvelle, il y auroit de la prudence, & même de la pieté, à les accorder avec les Loix de Jupiter, au lieu de vouloir accorder les Loix de Jupiter avec la Philoſophie. Et ſans tant faire le Philoſophe, & l'homme d'érudition, on pourroit, ce me ſemble, trouver quelque moïen de réſoudre, ou de donner quelque jour aux difficultez de nôtre Philoſophe. Et il ne me ſe-

roit pas difficile de t'en donner, comme on fera par la ſuite, pluſieurs bonnes raiſons, ſans tant faire le Phyſicien, ni l'Aſtronome. Et en attendant, Théophile, tire les conſéquences qui s'enſuivent des Principes de nôtre Philoſophe, & de ſa Philoſophie.

THE'OPHILE.

Tu as beau dire. Aſſûrément nôtre Siécle avoit beſoin d'un tel homme. Mais encore, voyons la ſuite de tes obſervations.

MOLIERE LE C.

A la page 87. Je ne ſai comment il n'eſt pas tout prêt à dire qu'il n'eſt pas poſſible qu'il entrât jamais 500000 hommes, propres à porter les Armes, dans le Païs de Canaan, où la plûpart des habitans du Païs étoient encore. Et s'il ne dit pas la choſe impoſſible, du moins la fait-il aſſez fortement preſſentir telle.

THE'OPHILE.

A la vérité il me ſemble que ce n'eſt pas une petite difficulté, car s'il y a eu cinq cens mille hommes, propres à por-

porter les Armes, qui ſoient entrez dans la Judée, il faut conclurre de là qu'il entra dans le Païs de Canaan près de quinze cens mille perſonnes. Et comment trouver moïen de ſubſiſter dans un ſi petit Païs, ſans l'affamer? Je trouve à la vérité aſſez de difficulté à ſe tirer de cet embaras, & qu'il a raiſon.

MOLIERE LE C.

Pour un grand Philoſophe, qui connoit ſans doute parfaitement la Géographie, & qui n'ignore rien, j'ai aſſez de peine à comprendre d'où procédent ſes difficultez. La Judée eſt un Païs qui a environ ſoixante ou ſoixante dix lieuës, du Midi au Septentrion, & environ vingt-cinq ou trente, tout au plus de large, c'eſt-à-dire, depuis la Mer, du côté d'Occident, juſqu'au Jourdain, qui ſont les bornes qui ſéparent en partie ce petit Etat de l'Arabie, du côté d'Orient. On peut juger de là que n'y ayant pas un fort grand éloignement juſqu'à la Mer, que c'étoit là un moïen pour y aporter l'abondance. Et eſt-ce bien ſavoir la Carte, pour un Géographe, pour trouver là tant de difficulté?

culté ? Assûrément nôtre Philosophe n'y pense pas. Quoi ? aujourd'hui de simples Particuliers, de petits-fils de ces Anciens Peuples pourvoient bien aujourd'hui des Armées de cent cinquante mille hommes. Et croit-il donc que Josué n'avoit pas aussi des Pourvoyeurs d'Armée? Et au lieu de deux ou trois, ne pouvoit-il pas en envoyer par douzaines, qu'il avoit sans doute envoyez prendre le devant, pour pourvoir aux besoins d'une si grande Multitude?

THE'OPHILE.

Fort bien, s'ils avoient eu une bonne Flotte, pour aborder par Mer dans le Païs des Philistins. Mais du côté des Déserts d'Arabie, par où aborderent les Israelites dans la Judée, il n'y avoit pas moïen de tirer de là des provisions pour tant de Peuple.

MOLIERE LE C.

C'est, ce me semble, être Commantateur à difficultez peu solides, que de chercher à nous embarasser dans des questions de cette nature. Si nôtre Philosophe est bien persuadé que Jupiter ait

ait pris un soin tout particulier de ce Peuple, il n'a pas sans doute fait cesser la Manne, qu'il n'y ait eu dans la Palestine dequoi le faire subsister sans Miracle. Et j'aporterois cinquante bonnes raisons pour une, pour résoudre les difficultez de nôtre Philosophe. Et je lui ferois voir que la Judée, qui ne renfermoit qu'une étenduë de Païs, à peu près comme les Etats des sept Provinces-Unies, avoit cependant plus d'une fois autant de Villes. Que ce Païs étoit trois ou quatre fois plus abondant, & d'ailleurs encore la situation de la Judée ne lui donnoit pas moins d'avantage, qu'en ont les Provinces-Unies, de tirer des provisions de l'Egypte, qui étoit comme le Magazin de plusieurs Etats. Mais d'ailleurs la Judée en pouvoit encore tirer de toutes les Côtes de la Mer Méditerranée, par le moyen du commerce qu'elle pouvoit avoir avec les Villes, situées aux deux Côtes de cette Mer, & tirer, non seulement tout ce dont elle pouvoit avoir besoin pour sa subsistance, mais même ce petit Païs, par sa situation, & son Commerce, pouvoit en-

core ſubvenir aux beſoins de ſes Voiſins. Et ſur tout cela quelles bonnes raiſons auroit eu nôtre Philoſophe à nous opoſer ? Il me ſemble après tout, que pour un Géographe, & pour un Philoſophe, ce n'eſt pas réfléchir fort juſte, & c'eſt encore une fois aſſez mal entendre la Carte. Mais ce ſeroit occuper ſon temps à des choſes peu utiles, & à la bagatelle, de faire voir davantage le foible des ſupoſitions de nôtre Philoſophe, ſur des faits de cette nature. Et pour moi, il me ſemble que ſans me donner la géne, j'aurois trouvé une infinité de meilleures choſes à dire pour inſtruire mes Lecteurs, & ſur ce ſujet, & ſur pluſieurs autres de cette ſorte.

THE'OPHILE.

Ce qui donne encore lieu à nôtre Philoſophe à former ces difficultez, c'eſt peut-être à cauſe que ces Peuples n'avoient pas de communication avec la plûpart des autres Peuples, pour pouvoir en tirer des proviſions.

MOLIERE LE C.

J'en doute fort, & je croi au contraire,

traire, que les Juifs du temps passé étoient à peu près du caractére de ceux d'aujourd'hui, qui n'ont pas à la verité, à différents égards, de relation avec les autres Sectes. Mais à l'égard du Commerce, on doit supoſer, & même avec assez de vraisemblance, par ce que l'expérience nous fait connoître, que ceux du temps passé étoient à peu près du même caractére, que ceux de nôtre temps, qui ne manquent ni d'intrigue, pour subvenir à leur subsistance, ni même pour subvenir à celle de leurs voisins.

THE'OPHILE.

Je ne sai que répondre à tout cela. Mais cependant il vise bien juste.

MOLIERE LE C.

Ho, sans doute. Mais comme nôtre Philoſophe ne croit pas si à la légére, j'aurois crû qu'il auroit plûtôt formé des difficultez, à trouver moïen de nourrir un si grand Peuple, dans les Déserts, où, selon les Historiens de nos jours, il ne tombe que quelque petite manne, qui n'auroit pas été capa-

ble de nourrir une si grande Multitude. Mais pour dans la Judée, si nôtre Philosophe avoit fait quelque réfléxion sur ce que l'on vient de répréſenter, cela étoit, ce me semble, assez pour lever ces grandes difficultez.

THE'OPHILE.

Tu es malicieux, & tu voudrois presque nous faire accroire qu'il ne donne point dans le Miracle.

MOLIERE LE C.

Ce seroit faire un trop mauvais jugement de son Orthodoxie.

THE'OPHILE.

De la difficulté qu'il se forme des cinq cens mille hommes, où passe nôtre Philosophe?

MOLIERE LE C.

Il continuë dans la page 92. & 93. à faire en apparence le Panegyrique de Monsr. Bochart. Mais notez bien que la reputation de Grotius, & de Bochart, étant des plus illustres, nôtre Philosophe, qui a pour objet de tenir

sa

sa place entre ces deux Savans, dans le Temple de Mémoire, fait connoître néanmoins combien il a profité des lumiéres de Bochart. Mais remarquez aussi, que comme il n'y a rien de si juste que de reprendre Bochart, quand il a bronché, il n'étoit pas juste de donner, tête baissée, pour ainsi dire, comme font plusieurs Auteurs, sans examiner ce qu'il a donné au Public. Et comme la reputation que nôtre Philosophe s'est aquise, l'a en quelque sorte autorisé à reprendre, avec son air de Maître, non seulement ceux qui s'en sont pris à lui, aussi bien que les autres, qui se sont abusez, n'étoit-il pas juste aussi de redresser Monsieur Bochart, où il peut avoir manqué, comme il en a relevé bien d'autres? Ces fautes de Monsieur Bochart donnent un grand relief au savoir de nôtre Philosophe. Ecoutez-le donc avec ses phrases un peu embrouïllées à mon sens. *Ce seroit une sottise que de ne pas profiter de ses lumiéres*, c'est de Monsr. Bochart qu'il parle, *dans un nouveau Commentaire sur l'Ecriture Sainte, en le citant; mais il n'y a que des gens, qui ne l'ont pas lû, & qui*

ne ſont pas même en état de l'entendre, qui ſoient capables de s'imaginer qu'on puiſſe faire un Commentaire complet ſur aucun Livre du Vieux Teſtament, par le moyen des Ecrits du ſeul Bochart; ou qu'il n'y ait pas encore une infinité de découvertes à faire après lui, & qu'il n'y ait rien à redreſſer dans ſes penſées. Ceux qui ont regardé Monſieur Bochart, comme un des premiers Savans du Siécle paſſé, n'ont pas connu l'heureux génie de nôtre Philoſophe, & que ce grand Homme nous alloit bien faire d'autres beaux éloges de Monſieur Bochart. Tous les Savans l'avoient regardé comme une des belles Lumiéres du Siécle paſſé, nôtre Philoſophe ne diminuë rien à la vérité aux éloges que l'on lui doit, mais de crainte que l'on oubliât à lui faire prendre le devant, il faloit nous faire ſentir qu'il étoit fautif, & qu'il faloit un Savant, comme nôtre Philoſophe, pour le redreſſer.

THE'OPHILE.

A ton compte, & ſuivant ton opinion, il y aura encore là quelque choſe d'un homme qui s'aplaudit, & qui ſe croit

croit du prémier Ordre, & heureux en découvertes.

MOLIERE LE C.

Jamais, Théophile, on ne vit homme plus capable de faire des Notes, & de commenter les Loix de Jupiter, que nôtre Philoſophe. Ce qu'il dit à la page 93. au ſujet de la fille de Jephthé, ſeroit tout nouveau, ſi d'autres avant lui n'avoient trouvé le même denouëment de cette Hiſtoire. Mais cependant, comme toutes ſes découvertes *ſont de ſource*, on lui en doit quelque reconnoiſſance, & comme ſi elle étoit toute nouvelle.

THE'OPHILE.

Continuë donc, Moliere, pendant que tu es en train, ta Critique ſatirique, puis qu'il eſt aſſez inutile de rien gagner ſur toi, & que tu as ſi peu d'égard pour nôtre Illuſtre. Je crain cependant, ſi tu continues, que nous ne nous quitions pas bons amis.

MOLIERE LE C.

J'en ſerois bien fâché. Mais n'impor-

porte, arrive ce qui pourra. A la page 94. il nous fait une Remarque, au ſujet du nid d'Abeilles, qui ſe forma dans la charogne du Lion que Samſon déchira. Et ce qu'il y a de remarquable dans cette periode, c'eſt ce qu'il dit au ſujet de Monſieur Bochart. Et ce grand Homme, tout Savant qu'il étoit, à bien des égards, n'étoit pas de ces heureux génies, auſquels rien n'échape, ni d'un diſcernement fort juſte, & ſelon lui, *il n'étoit pas ſi habile ſur les matiéres, où il faut plus faire uſage de ſon raiſonnement que de ſes lectures.* On lui rend néanmoins ce témoignage d'être incomparable dans les Langues Orientales. Heureux Monſieur Bochart d'avoir l'aprobation de nôtre Philoſophe, ce Savant, comme lui, dans les Langues! A la vérité Monſieur Bochart, qui n'étoit pas dans les Principes de nôtre Savant, n'a pas fait le même uſage de ſa Raiſon, que nôtre Philoſophe, pour aller au même but, ayant des Principes fort opoſez.

THE'OPHILE.

Pour moi je trouve que nôtre Philoſophe

sophe a raison, & si Monsieur Bochart avoit tout trouvé, il n'y auroit plus rien à dire pour nôtre Savant. Mais enfin, Moliére, serons-nous bien-tôt à la fin de ta Critique, car cela commence à me fatiguer?

MOLIERE LE C.

A la fin! Eh nous ne faisons que commencer. La découverte qu'il nous fait, au sujet des Renards, dont il est parlé dans l'Histoire de Samson, est toute nouvelle, à mon avis. Mais celle qu'il nous raporte d'un Auteur, qui vient de nous donner une Dissertation sur ce sujet, & qui les raporte aux Gerbes, ou Javelles, me paroît plus naturelle, & a plus de vraisemblance, à mon sens. Cependant le sentiment de nôtre Philosophe le doit emporter, étant aussi heureux qu'il est d'aller droit au but, & il n'y auroit pas de raison de ne pas donner les mains à son avis.

THE'OPHILE.

Où passe-t'il de l'Histoire des Renards?

MOLIERE LE C.

Il passe à l'Histoire de la Mâchoire d'Ane. Donnons-lui, si tu veux, Théophile, à cet égard, cause gagnée, sur cet Article. Car il faut bien lui ceder quelque chose, & sa découverte est d'une toute autre nature, que la découverte de Monsieur Bochart. Et convenons, si tu veux, avec lui, que le furieux coup que Samson a lancé dans la fosse avec la Mâchoire, a fait sans doute ouverture à quelque Conduit, ou Aqueduc soûterrain, ce qui aura donné lieu à cette fontaine. Et ce qui est aussi, à son avis plus naturel, que de la faire sortir de la dent de la Mâchoire, comme a fait Monsieur Bochart. Heureuse découverte! Et ici, comme dans bien d'autres occasions, le grand Monsieur Bochart *n'a pas fait usage de son jugement. Et on voit de là & par les réflexions de Monsieur Bochart, quel usage on doit faire des Ecrits des plus habiles gens.* Tout cela est d'un grand Homme, & qui réfléchit juste sur tout ce qu'il médite. Des Railleurs iroient nous chercher ici, que les plus habiles, & aussi habiles

les que Monſr. Bochart, ſont ſujets à nous en faire accroire, comme les autres. Mais le ſens le plus naturel eſt plûtôt, à mon avis, de croire qu'il a voulu dire qu'il faut, comme lui, examiner les plus habiles, qui ſont ſujets, comme les autres, à donner à gauche. Et, comme vous le voyez, il n'a pas tout à fait mauvaiſe raiſon.

THE'OPHILE.

As-tu fait toutes tes obſervations ſur cette Hiſtoire de Samſon?

MOLIERE LE C.

Ce que j'ai encore à ajoûter à cette remarque, c'eſt qu'il me ſemble, que puis que ce Miracle fut uniquement opéré, pour déſaltérer Samſon, il importe aſſez peu de ſavoir d'où ſortit cette fontaine, quoi qu'il ſoit plus naturel, au ſens des Interpretes, de Monſieur Bochart, & de l'Ecriture même, de la faire ſortir de la dent de la Mâchoire. Queſtion, comme vous voyez aſſez peu importante. Car que ce ſoit, ou de la dent, ou de la foſſe, cela n'eſt pas une queſtion fort conſidérable. Mais nôtre Phi-

Philosophe, plus amateur d'érudition, & même d'érudition de Mâchoire d'Ane, que de Miracle, trouve que cela est bien plus naturel, que ce soit de la fosse, & cela se raporte beaucoup mieux à sa droite Raison. Jugez par cette heureuse découverte la grande pénétration, & le solide des Remarques de nôtre Savant. Et je parie dix contre un, que jamais on n'auroit crû qu'un Savant pût étendre jusque-là son érudition, & son savoir.

THE'OPHILE.

Tu as beau dire. On avoit pourtant besoin de lui, pour aider au véritable sens des Interpretes. Mais où passe-t'il de l'Histoire de la Mâchoire d'Ane de Samson ?

MOLIERE LE C.

Il fait encore une question à la page 103. au sujet des 50000. hommes de Bethsemes, qui furent frapez, pour avoir regardé dans l'Arche. Et quoique Monsieur Bochart aproche assez du sens naturel, que l'on doit donner à ce pas-

paſſage, nôtre Philoſophe va encore bien plus directement au but, comme il nous le fait fort judicieuſement remarquer lui-même. Et il eſt incomparablement plus juſte dans ſes ſavantes conjectures. Avouons pourtant qu'il rend ici juſtice au mérite de Monſieur Bochart, à la page 104. au ſujet des 50000. Chariots que les Philiſtins avoient, pour aller contre les Iſraelites, ainſi que le Chapitre 13. du premier Livre de Samuel nous le raporte.

THE'OPHILE.

Que dis-tu de ſa découverte, au ſujet de David, qui ne fut point reconnu de Saül, quand il s'en alla attaquer Goliat?

MOLIERE LE C.

Sa découverte n'a rien de plus particulier que ce que nous ont raporté divers autres Interpretes, & les uns & les autres à cet égard ont des raiſons pour apuïer leurs ſentimens.

THE'O-

THE'OPHILE.

Mais que dis-tu des Cheveux d'Abſalon?

MOLIERE LE C.

Rien autre choſe qu'à nous en tenir à ce qui nous eſt raporté par les Interpretes. Et ſur cet Article au lieu de faire parade d'érudition dans un fait d'une tres-petite importance, par raport aux fruits qu'on en peut tirer, je pencherois bien plûtôt à entrer dans le ſentiment de Monſieur Bochart, qu'à nous en tenir à nôtre Philoſophe, lequel, ſelon ſes idées, nous va chercher des ômiſſions, ou des fautes de Copiſtes, en ce qui ne s'accorde pas avec ſes Préjugez.

THE'OPHILE.

Que dis-tu de ſes Obſervations de la page 116. 117. 118. & 119. de ſa Bibliotheque Choiſie?

MOLIERE LE C.

J'y remarque le Caractére d'un homme, qui fait connoître ce qu'il a fait en-

entrevoir dans la plûpart de ſes Ouvrages. C'eſt-à-dire d'un homme, qui, ſous ombre de pieté, plus feinte, ſi on l'oſe dire, que véritable, ſemble plus porté à nous faire naître au contraire des doutes, & des ſcrupules, en nous cherchant des fautes de Copiſtes, ou des ômiſſions, comme on vient de le remarquer, par le manque de jugement de ceux de qui nous les tenons. Et ſur ce fondement on conclurra ſans doute, que nous avons été de bonnes gens, faciles à donner croyance à des véritez, leſquelles, à bien des égards, ſont fort douteuſes. Mais comme nôtre Philoſophe ſent bien qu'il va un peu loin, il tâche de faire comprendre *la néceſſecité, où il a été de faire ces Remarques, leſquelles étant véritables, on ne pouvoit pas les ômettre, en traduiſant & expliquant le Texte Hébreu, puis qu'avant toutes choſes il faut fixer, s'il eſt poſſible, la véritable maniére de lire du Texte, & ſi on n'eſt pas en état d'entendre l'original, il eſt impoſſible de défendre l'Ecriture Sainte contre les objections des Libertins, qui y trouvent des contradictions & des difficultez qu'on ne peut ſoudre, qu'en reconnoiſſant qu'il s'eſt gliſ-*

gliſſé des fautes de Copiſtes, en divers endroits. Bonnes raiſons aſſûrément, & après ces Remarques Hiſtoriques de la Bible de nôtre Philoſophe, nous n'aurons plus du tout de Libertins, & ſon Commentaire leur va fermer la bouche. Que t'en ſemble Théophile? Ce grand Homme, dans les matiéres, car il faut mettre une grande différence pour le ſtyle, ne reſſemble-il pas aſſez bien à ſon Antagoniſte de Rotterdam, fort propre, comme lui, non ſeulement à nous raporter des choſes embaraſſantes, mais auſſi à nous en faire naître de nouvelles, comme on le voit ici? Et remarquez bien que dans tout ſon Extrait, vous y voyez bien les contradictions apparentes de l'Hiſtoire Sacrée, mais pas un petit mot de l'harmonie, qui ſe rencontre dans les ſublimes véritez qu'elle renferme. C'étoit cependant là une obſervation qu'il ne devoit pas ômettre, & par là nôtre Théologien Philoſophe auroit fait remarquer, combien il étoit pénétré de l'onction de ces ſublimes véritez, & on auroit après cela excuſé ſes recherches, plus curieuſes qu'édifiantes. Mais rien de tout cela.

THE'C-

THE'OPHILE.

Il ſemble que ce que tu raportes vient tout à point, pour le mettre en même rang que le Philoſophe de Rotterdam. Mais c'eſt bien lui faire tort.

MOLIERE LE C.

J'en doute. Mais continuons. A la page 120. il forme à peu près les mêmes difficultez, ſur le nombre des habitans de la Judée, & il trouve que les Copiſtes ont fait abus. Un autre auroit tâché ici, comme Monſieur Bochart, de faire quelque conciliation, en ſupoſant que le Royaume de Juda & d'Iſrael ſe pouvoient étendre davantage, que les Cartes d'aujourd'hui ne nous le répréſentent, ou qu'ils auroient étendu leurs Frontieres ſur les Etats voiſins, ou enfin que l'abondance de ce bon Païs, & l'induſtrie des habitans d'alors, donnoient lieu à y ſubſiſter commodément, comme on l'a déja fait remarquer. Mais nôtre Philoſophe, comme on vient de le dire, eſt auſſi propre à former des difficultez, que peu propre à nous donner le moïen de les aplanir.

THE'O-

THE'OPHILE.

Hé bien, Moliere, es-tu bien-tôt à la fin de ta Critique? Car assûrément je me lasse de te voir chercher à trouver à redire à tout.

MOLIERE LE C.

Encore un peu de patience, & puis c'est fait pour cette fois. A la page 122. Monsieur Bochart, selon nôtre Philosophe, donne encore à gauche, au sujet de l'Aire que David acheta d'Arauna, six cens sicles d'or. Et *il est plus naturel*, selon lui, de croire *que la longueur du temps a changé ici quelque chose; que de forcer l'usage de la Langue, comme fait Monsr. Bochart.* Mais notez que si la longueur du temps a pû changer ici quelque chose, le même peut bien aussi avoir été au sujet des Sicles, des Cheveux d'Absalon, dont on a déja parlé, ou des Talens d'or, ou d'argent, que nous verrons bien-tôt, & où il forme les mêmes difficultez.

THE'O-

THE'OPHILE.

Où passe la Bibliothéque Choisie de la Remarque d'Arauna?

MOLIERE LE C.

A Salomon, & il fait quelque Remarque au sujet de la mort d'Adonija. Il passe en suite à d'autres difficultez, & il s'arrête sur le peu de relation que les Rois d'Egypte avoient avec la Judée, dont ils étoient cependant voisins. Et comme nôtre Philosophe se range toûjours du côté des Savans, dont les idées ont du raport aux siennes, ou qui ont expliqué l'Histoire Sacrée, par raport à l'Histoire des peuples des Païs voisins. Il ne manque pas de faire venir ici Marsham & Spencer, pour appuyer son Systéme, *contre ceux qui expliquent l'Histoire Sainte par des idées Théologiques, qui ne sont fondées, que sur des conjectures de Systémes, au lieu que la méthode de ces habiles Anglois* (de la profonde érudition desquels on ne prétend pas douter,) *est fondée sur des faits certains, & sur une Histoire, à laquelle celle des Hebreux fait de perpétuelles allusions.* Remarque bien,

Théophile, les termes de cette phraſe, & les conjectures des Syſtémes de nos Théologiens, & les compare avec les Hiſtoriens d'Egypte, *ceux-ci, ou plûtôt leurs Traducteurs, ſont fondez ſur des faits certains*, ſelon nôtre Philoſophe, & nos Théologiens ſeulement *ſur des conjectures de Syſtémes*.

THE'OPHILE.

Par tout ce que tu raportes, il ſemble qu'il ne ſoit pas fort Orthodoxe. Mais aſſûrément tu te trompes.

MOLIERE LE C.

Oh ſans doute. Ce ſeroit lui faire tort que de douter qu'il n'eſt pas tout plein des véritez du Chriſtianiſme. Et pour bien connoître ſon Syſtéme, vous n'avez qu'à voir l'eſſai de Monſieur Menard.

THE'OPHILE.

Je trouve bien hardi ce Monſieur Menard, puis que tu y reviens encore, que d'oſer en venir aux priſes avec nôtre Illuſtre.

MOLIERE LE C.

Assûrément. Et notez, s'il vous plaît, qu'il est si hardi qu'il pousse des bottes à nôtre Philosophe, de maniére qu'il pourroit bien avoir assez de peine à parer aux coups, & pour moi, je crains que nôtre petit Homme, ne trouve pas tout à fait bien son compte dans ce nouvel Aversaire. Et dans ce que j'en ai vû il fait voir que s'il n'est pas tout à fait Frére Polonois, il y est au moins pour la moitié, ou pour les trois quarts. Et à mon sens, il ne découvre pas moins où vont ses sentimens, que Messieurs les Jesuites de Trevoux.

THE'OPHILE.

Mais nos Théologiens, comme les Philosophes, sont quelquefois gens à se fâcher, & à en venir assez souvent aigrement aux prises. Ce nouvel Antagoniste seroit-il de ce caractére ? Car je n'aime point les gens fâcheux.

MOLIERE LE C.

Non. Il ne se fâche point du tout, & traite au contraire fort honêtement nô-

tre Philoſophe. Et s'il ne va pas par des Démonſtrations Mathématiques, il va du moins par de ſi bons Argumens Théologiques, qu'aſſûrément il va fournir une nouvelle matiére à la Bibliothéque Choiſie. Et bien ou mal, il n'a qu'à ſe bien tenir.

THE'OPHILE.

Tu crois donc que ce nouveau Champion va fournir un nouveau ſujet à la Bibliothéque Choiſie?

MOLIERE LE C.

Aſſûrément. Car nôtre Philoſophe n'eſt pas homme à ſe laiſſer inſulter de la ſorte, ſans coup ferir.

THE'OPHILE.

Je ne ſai. Je croirois au contraire qu'il a pris le parti de tout ſouffrir en véritable Martyr de la Republique des Lettres. Et ſa haute reputation, étant auſſi bien établie qu'elle eſt, pour moi je croi, qu'il regarde à préſent tout ce que l'on peut faire contre lui, comme des Libelles tout à fait au deſſous de lui. Et aſſûrément, comme il nous inſinuë

lui-

Landesbibliothek · Universitäts- und Landesbibliothek Halle · Europäische Aufklärung

lui-même, il n'y a que l'envie des personnes mal-intentionnées, & *la Canaille*, qui soit capable d'oser insulter à sa haute reputation.

MOLIERE LE C.

Cela est vrai, & les grands Hommes comme lui, se distinguent d'ordinaire par la fermeté du Commun des hommes.

THE'OPHILE.

Mais pour en revenir à la Bibliothéque Choisie. Où passe nôtre Philosophe?

MOLIERE LE C.

Sa Remarque est sur les quarante mille Ecuries pour les chevaux des Chariots de Salomon. Et il fait connoître le sentiment de Monsieur Bochart, pour aplanir les difficultez de ce passage. De cette Remarque il passe à la Critique de Joseph, & de son Histoire, qui a été considérée, comme une des plus belles que nous ayons de l'Antiquité, à divers égards. Cette Histoire au jugement de nôtre Philosophe, n'est rien moins que

ce que l'on s'eſt imaginé. Et Joſeph n'eſt pas un Hiſtorien, dont on doive faire un ſi grand cas. Car ce qu'il nous dit des prétenduës Lettres de *Chiram à Salomon*, *& ſon renvoi aux Archives de Tyr*, *auſſi bien que le défigurement qu'il a fait des Livres Sacrez*, *ne doit pas nous donner lieu à le conſidérer comme un Hiſtorien fidéle*, *ſur lequel ou doive faire un grand fond.* La plûpart de nos Auteurs ſe ſont ſervis quelquefois de l'Autorité de Joſeph, pour faire voir la relation de cette Hiſtoire, qui ſembloit confirmer, à divers égards, les Loix de Jupiter. Mais nôtre Philoſophe nous fait connoître aujourd'hui, que le jugement que l'on fait de cet Auteur a été très-mal fondé, & que ſon Autorité eſt fort incertaine. Comment je vous prie accorder cela? D'un côté nôtre Philoſophe ſemble avoir en vûë de donner du jour aux grandes véritez de Jupiter, & de l'autre il ſemble qu'il prenne à tâche de nous les faire rendre douteuſes. Marsham & Spencer, que nous venons de citer, au ſujet des faits de l'Hiſtoire d'Egypte, ſont raportez comme fondez ſur des faits bien plus certains que les idées de nos Théogiens,

logiens, parce que ces faits ſont fondez ſur l'Hiſtoire. Et ici, tout au contraire, l'Aurorité de l'Hiſtorien Joſeph, parce qu'il ſemble en quelque ſorte confirmer l'Autorité des Sacrez Oracles, eſt fort douteuſe. Accordez-moi, ſi vous pouvez, ce raiſonnement avec ſon Orthodoxie. Joſeph a pû ſe tromper, & ſur les Lettres de Chiram & ſur les Archives de Tyr, & même dans quelques autres occaſions, & il n'eſt pas ſans défaut à divers égards, comme la plûpart des Auteurs. Cela doit-il pourtant porter un Auteur judicieux, & modéré, comme il le veut paroître en tant d'occaſions, à trancher net, & à vouloir inſpirer du mépris pour un Hiſtorien, pour lequel juſques ici on a eu aſſez de vénération. Mais c'eſt un défaut, & même un des plus conſidérables, de nôtre Philoſophe, de décider toûjours en ton de Maître. Un de nos Illuſtres, qui nous a donné depuis peu la ſuite de Joſeph, n'a pas fait, comme nôtre Philoſophe, ces ſavantes & curieuſes découvertes. Et même il ne ſe ſeroit pas donné la peine de nous donner la ſuite de cette Hiſtoire, s'il n'avoit pas

conçû une toute autre idée de Joseph.

THE'OPHILE.

Mais aussi, il y en a bien peu de l'Ordre, & du Caractére de nôtre Savant.

MOLIERE LE C.

Tu as assûrément raison.

THE'OPHILE.

Où passe-t'il de Joseph?

MOLIERE LE C.

Il passe à l'Histoire d'Elie, & il reprend Monsieur Bochart, qui n'étoit pas, selon lui, un savant Géographe, de prendre le Torrent de Kana, pour le Torrent de Cherith. Il pourroit bien être, à cet égard, que la contradiction ne vient uniquement que des différents Auteurs, qu'ils ont consultez l'un & l'autre, ce qui pourroit bien avoir causé cette différence. Faute que nous voyons arriver tous les jours à nos Géographes Modernes. Et pour ce qui regarde la circonstance de l'Histoire d'Elie,

lie, qui fut nourri quelque temps par des corbeaux, selon que l'Histoire Sacrée nous le raporte, nôtre Philosophe veut qu'il n'y ait point eu là du tout de Miracle, mais que de bonnes gens des environs, aparemment habillez tout de noir, comme des corbeaux, eurent soin de sustanter le Prophete. Et ainsi toûjours de nouvelles & de curieuses découvertes, selon nôtre Philosophe.

La Remarque qu'il fait à la page 134. au sujet de la Famine, qui arriva du temps du Prophete Elie, ne vaut absolument rien. Et tout ce qu'il nous dit sur ce sujet est pauvre, & ne sent point du tout le grand Homme. Pour moi, si j'avois été à la place de nôtre Savant, j'aurois plûtôt été d'avis, sans tant philosopher, de dire qu'il est aparent que la Famine, dont il nous est parlé dans cette occasion, ayant été générale, & à peu près, comme celle que nous voyons aujourd'hui, elle se fit sentir encore davantage en Israel. Quoi que les découvertes, que nous fait nôtre Philosophe sur ce sujet, paroissent peu importantes, il nous fait néanmoins remarquer, qu'elles ne lui ont pas moins

coûté de peine. En effet, si on y prend bien garde, ce n'est pas une petite affaire, que de trouver des dénouëmens si justes à de telles difficultez, & il faut pour cela un génie supérieur. Pour moi franchement, à ce qu'il me semble, l'Extrait de la Bibliothéque Choisie se seroit fort bien passé, & de cette Remarque, & de celle de la Sunamite, qui sont à peu près l'une & l'autre de pareille nature, & elle n'en auroit valu que mieux.

THE'OPHILE.

He bien, Moliere, es-tu bien-tôt à la fin?

MOLIERE LE C.

Encore un peu de patience. A la page 141. il fait, au sujet du Cadran d'Achaz, à peu près la même Observation qu'il a faite, au sujet du Soleil, qui fut arrêté par Josué, pour achever la défaite des cinq Rois. Ici c'est l'Ombre du Cadran d'Achaz, & tout le Miracle, selon lui, consistoit *dans le retour de l'Ombre toute seule, & non pas dans aucun changement, qui fût fait dans le*

le mouvement du Soleil. C'eſt encore ici une découverte Philoſophique, dont nous lui avons obligation.

THE'OPHILE.

Hé bien, que diras-tu de cette découverte?

MOLIERE LE C.

Ce que je dirai? Je dirai que dans ce fait, ſi je voulois déployer toute ma Philoſophie, je te ferois voir que nôtre Philoſophe, que nous ſupoſons n'avoir pas ſeulement la Foi des Miracles, nous fournit cependant ici de la matiére pour en former au moins demi-douzaine. Car, ſupoſons que le Miracle ſoit, comme il le dit, dans le retour de l'Ombre toute ſeule, ſans déranger le mouvement du Soleil, ou de la Terre, pour ne point donner atteinte à ſa Philoſophie. C'eſt déja là un Miracle, & même un Miracle, d'où je n'aurois pas de peine à te faire voir qu'il en reſultera encore deux ou trois autres. Car pour trouver le denouëment qui naîtra des difficultez de ce Principe, il faudra préſupoſer

que l'éguille du Cadran d'Achaz a eu quelqu'autre reverberation pour faire retrograder l'Ombre en arriére. Ou ſi le Soleil, au lieu de marquer l'Ombre du côté d'Orient, cette Ombre ait fait un demi-tour, & ait été de plein ſaut, ſe camper du côté d'Occident, & marquer l'Ombre à rebours, au côté opoſé. Tout cela, comme tu vois, Théophile, eſt une multiplication de Miracles, pour fournir matiére à raiſonner, & à philoſopher ſur un fait, dont les conſéquences ſont dans le fond de très-petite importance. Et aller encore ſur cela laſſer ta patience, ayant autant d'ennui que tu en as de finir cette matiére, je n'ai pas deſſein de t'y arrêter plus long-temps. Tu vois de là que nôtre Savant, au lieu d'aplanir les difficultez, qu'il ſupoſe, nous fournit au contraire, ſi nous l'en voulions croire, matiére à nous en faire naître de toutes nouvelles.

THE'OPHILE.

Et de cette Remarque où va nôtre Philoſophe?

MOLIERE LE C.

A la page 148. & 149. il nous forme encore diverſes difficultez. Mais notez bien que ſa Bibliothéque Choiſie ne ſentiroit rien, s'il n'y avoit bien des Rémarques, qui paruſſent ſavantes, & d'une profonde érudition. Celles qui ſont dans ces deux pages ſont de cette nature, ſur les Talens d'or & d'argent, que David laiſſa à ſon Fils Salomon, pour la Conſtruction du Temple. Le nombre des Talens, ſelon la valeur qu'il leur donne, & ſuivant la ſupputation de notre Philoſophe, eſt exorbitant. Et il y a là quelque choſe, ſelon lui, qui implique contradiction. Mais ſi les Talens, du temps de David, ont éte comme la reforme de la Monnoye de nos jours, ſujete à monter & à décendre, & que le Talent ait été de plus ou de moindre valeur, *que l'uſage du temps a pû changer*, comme cela auroit bien pû être, & par conſéquent ne donneroit pas lieu à regarder la choſe, comme tout à fait impoſſible. D'ailleurs l'Hiſtoire Sacrée nous faiſant remarquer les grandes richeſſes, que David avoit préparées pour

la

la Conſtruction de ce fameux Temple. Et la deſcription que nous fait Joſeph de ces grandes richeſſes, que nôtre Philoſophe a ſans doute oublié de refuter, nous doit aprendre que la ſomme en étoit immenſe. Et après un peu de réfléxion ſur ce que nous dit Joſeph, & qui nous eſt raporté par l'Hiſtoire Sacrée, nôtre Illuſtre, qui ne veut ſe rendre qu'à des choſes palpables, n'aura pas lieu de former des ſcrupules, ſur un fait, qui pourra bien être, & même être ſans Miracle.

THE'OPHILE.

As-tu encore quelqu'autre Obſervation? Car il faut finir.

MOLIERE LE C.

Je paſſe par deſſus pluſieurs autres aſſez conſidérables. Mais puis que tu veux mettre fin à nôtre Critique, je ne te tiendrai pas encore long-temps. Regarde aux pages 156. 157. 158. & 159. où il nous fait diverſes Obſervations, de la nature des précédentes, aſſez peu convenables à nous bien perſuader de la vérité des Loix de Jupiter. Mais afin de

de parer aux coups, qu'il prévoit que l'on lui pourroit porter à ce ſujet, il fait intervenir Meſſieurs Cappel & Bochart, pour tâcher à trouver un apui, & quelques Autoritez, qui le puiſſent mettre à couvert, en quelque maniére, de ſes hardies & ſavantes découvertes. On auroit moins lieu de ſe plaindre, ſi pour faire parade de ſon érudition, il n'avoit pas voulu paſſer plus avant que ces deux Illuſtres. Et quelques faits qu'il nous raporte de l'Hiſtoire de David, dans quelque endroit de ſon Commentaire, aprochent plus du Philoſophe de Rotterdam, que de Meſſieurs Cappel & Bochart. On veut bien convenir avec lui, & avec ceux qu'il nous cite, qu'il peut s'être gliſſé quelque faute de Copiſtes. Et pourquoi ceux du temps paſſé ſeroient-ils plus infaillibles que ceux d'aujourd'hui? Mais en vérité, un Théologien, plus diſcret & plus religieux, & qui auroit moins d'envie de faire parade de ſes découvertes en contradictions, chercheroit au contraire modeſtement à les réſoudre, en nous faiſant obſerver, que celui qui a inſpiré les Auteurs des Livres Sacrez, auroit pris

ſoin

ſoin de la conduite & de la main des Interpretes, qui ont aporté leurs ſoins, par l'inſpiration de Jupiter, à nous en donner la Traduction, pour ce qu'il y a de plus eſſentiel pour nôtre inſtruction, & pour l'afermiſſement de nôtre foi. Mais ce qu'il y a encore de plus, & qu'on ne peut paſſer ſans Critique, & ſans ſe plaindre, c'eſt ſon air déciſif, par lequel il nous fait preſſentir que les Bocharts, les Saumaiſes, & divers autres Savans, n'ont été, en matiére de Critique, que de petits écoliers, qui n'étoient pas, à beaucoup près, comparables à nôtre Philoſophe.

THE'OPHILE.

Mais, Moliére, nôtre Illuſtre s'arrête à une matiére, où il ſemble que la Critique demande à faire des réfléxions & des Remarques.

MOLIERE LE C.

Fort bien, Théophile. Mais ſais-tu bien que c'eſt la maniére de dire les choſes, & de les critiquer? Car il y a une fort grande différence, ce me ſemble, entre critiquer un Auteur, & cri-

critiquer l'Hiſtoire Sacrée, ſur tout à un Théologien, comme lui, qui a trouvé tant d'onction dans ſes ſublimes véritez. Regarde, Théophile, à la page 162. ce qu'il dit au ſujet de Mardochée, *on ne ſauroit*, dit-il, *s'empêcher de blâmer la hardieſſe & l'ambition de Mardochée; qui hazarda tout, pour ne vouloir pas ſaluer Haman, d'une maniére qui étoit en uſage parmi les Juifs, auſſi-bien que parmi les Perſans; qui accepta du Roi des honneurs exceſſifs, ſans craindre la jalouſie des Perſans; & qui ſe vengea aſſez cruellement des ennemis des Juifs, ſans ſe mettre en peine des ſuites, que cette vengeance pourroit avoir. On ne voit guere de modeſtie, ni d'humanité, ni de prudence en tout cela. Auſſi ne faut-il pas s'imaginer que Mardochée, qui n'étoit ni Prophete, ni Fils de Prophete, ſoit un exemple à ſuivre.* Tout ce diſcours eſt aſſûrément bien peu édifiant, & peu digne de nôtre Philoſophe. Car ſi c'eſt la Providence, qui a conduit tout l'évenement de cette Hiſtoire, comme il ſemble nous l'inſinuer à la fin de cette période, comme charitablement on le doit croire puis qu'il le dit. N'eſt-ce pas cette même

Pro-

Providence, ou plûtôt Jupiter lui-même, qui a permis tout ce qui eſt arrivé dans cette circonſtance? Et nôtre Théologien, au lieu de louër le zéle de Mardochée, pour la gloire de ce Souverain Auteur de la Nature, & pour le ſalut de ſa Nation, il nous inſinuë au contraire Mardochée, comme un homme vain & ſuperbe, & pour le moins, comme un autre Haman, qui ſemble d'humeur à tout ſacrifier à ſon ambition, & à ſa vengeance. Et le Caractére de Mardochée, ſelon lui, eſt le Caractére d'un cruel & d'un orgueilleux qui n'a ni modeſtie, ni humanité. Eh qui a dit à nôtre Philoſophe, que Mardochée ait accepté de bon cœur les honneurs qu'Aſſuerus lui voulut faire? Etant ſujet, n'étoit-il pas obligé d'obéïr aux ordres de ſon Prince? Et qui lui a encore apris qu'il ne prévit pas les ſuites de ce qui pourroit arriver de la mort de leurs Ennemis? Ces Peuples, ayant conjuré contre un Peuple que Dieu s'étoit choiſi, & qu'il vouloit conſerver, font retomber ſur leur tête le mal qu'ils avoient comploté contre les Juifs. Que peut trouver ici à redire nôtre Philoſophe, pour

pour blâmer si fort la conduite de Mardochée? A ton avis, Théophile, le discours qu'il nous fait de l'Oncle d'Ester sent-il bien le Théologien, persuadé des vérités des Anciens Oracles?

THE'OPHILE.

A la vérité je commence à en douter. Car à mon sens, il me semble que cela sent plus le Philosophe de Rotterdam, que le Théologien Supralapsaire. Mais cependant j'ai de la peine à abandonner les intérêts de ce grand Homme.

MOLIERE LE C.

Pour moi, il me semble que si j'avois été à la place de nôtre Philosophe, & si j'eusse voulu me mêler de faire des Notes sur l'Ancien & le Nouveau Testament, je m'y serois pris tout autrement que lui.

THE'OPHILE.

Eh qu'aurois-tu fait, Moliere?

MOLIERE LE C.

Ce que j'aurois fait? Tout d'abord je me

me ſerois bien examiné, pour ſavoir ſi j'étois bien perſuadé moi-même des véritez, que j'avois en vûë d'inſpirer aux autres. Mon but en ſuite, ſupoſé que je fuſſe Théologien, auroit été de donner l'explication, s'il m'eût été poſſible, des difficultez que j'aurois rencontrées dans mon chemin, pour les réſoudre, du moins les plus eſſentielles, & de chercher dans les Oracles de Jupiter de quoi éclaircir mes doutes, & de garder un modeſte ſilence, ſur ceux que je n'aurois, ni pû comprendre, ni réſoudre. Mais ſur tout, je me ſerois apliqué à tirer des conſéquences de Morale, conformes aux Loix de Jupiter, & convenables à mon Caractére. Par exemple, à l'égard du Commandement de Joſué, qui ordonne au Soleil de s'arrêter en Gabaon, pour achever la défaite des cinq Rois, dont nous avons déja parlé, j'aurois tâché, ſans déranger, ſi vous voulez, les Syſtémes de nos Philoſophes, les accommoder, s'il avoit été poſſible, avec les Oracles de Jupiter. Car enfin, que l'on s'arrête au Syſtéme de Ptolomée, à celui de Copernic ou de Deſcartes, on y trouvera toûjours, à peu

peu près, les mêmes difficultez. Car ſi on veut ſuivre celui de Ptolomée, qui nous paroît le plus conforme aux Loix de Jupiter, il faut que tous les mouvemens, ou tous les corps céleſtes, ſe ſoient arrêtez, ou du moins que la Sphére du Soleil, ou le Soleil lui-même, ait demeuré comme immobile, juſqu'à l'entiére défaite des cinq Rois. Ce que nous devrions croire, du moins ſuivant le Texte Sacré, qui nous fait à ce ſujet des remarques comme d'un fait tout ſingulier. Le Syſtéme de Copernic ou de Deſcartes, a ſi vous voulez, peut-être un peu moins de difficultez, par raport à la nouvelle Philoſophie. Il y en a cependant encore aſſez. Car ſi le Soleil eſt immobile, il faut, ſelon ce Syſtéme, que la Terre tourne, & qu'elle faſſe ſon tour en vingt-quatre heures. Et la faire arrêter au milieu de ſon chemin, ce n'eſt pas la penſée de nôtre Philoſophe. Et en effet il y aura toûjours, à peu près, les mêmes difficultez, puis que cela auroit laiſſé un jour entier, les Peuples Antipodes de la Judée, dans une fort longue nuit, qui n'auroit pas manqué, ce me ſemble, de les mettre fort en peine.

Mais

Mais à quoi bon à notre Philoſophe, de nous aller faire parade, dans ce fait, de ſon érudition aparente, & de nous chercher, toutes ces difficultez ? Il n'y a perſonne qui entende tant ſoit peu l'Aſtronomie, ſans même en avoir fait une longue étude, qui ne fût capable de dire, tout ce que dit ſur ce ſujet nôtre Philoſophe, Car, ſoit que l'on adopte un Syſtéme ou que l'on adopte l'autre, pour s'accommoder à nôtre Savant, il faudra toûjours que la refraction du Soleil, dans un Syſtéme, comme dans l'autre, ait eu beſoin d'intervenir, pour ne point déranger ſa Philoſophie, & la refraction dans l'un aura produit le même effet que dans l'autre. Si ce ſont encore des Anges, qui ont opéré, comme cela pourroit bien être, ſelon nôtre Philoſophe, ce que l'on ne peut, ni ne veut lui conteſter, ce ſera toûjours un Miracle. Et de même, que la Lune ait pris la place du Soleil, après ſon coucher, ce ſera encore ici un Miracle, du moins ſi la Lune a autant emprunté de clarté du Soleil, qu'en a ordinairement ce bel Aſtre. Je doute cependant que ce ſoit là la penſée de nôtre Phi-

Philosophe, lequel, à ce qu'il me semble, a toûjours beaucoup plus de penchant à suivre les choses qui se raportent à ses idées, que celles qui se devroient raporter à nôtre foi. Et je croirois au contraire, que sa pensée a été qu'un beau clair de Lune a produit, à peu près, le même effet que le Soleil, pour achever cette défaite.

Pour moi, encore une fois, sans chercher à accommoder cette Histoire à mes idées, j'aurois au contraire accommodé mes idées à cette Histoire, & j'aurois supposé que Josué, en fait d'Astronomie, en pouvoit peut-être autant savoir que Ptolomée, que Copernic, & que nôtre Philosophe lui-même. Et j'aurois plûtôt eu la pensée, sans m'aller embarasser, au sujet du mouvement des Orbes célestes, qui ne se seroient pas rencontrez tout à fait justes avec ma Philosophie. J'aurois, dis-je, mieux aimé, si je n'avois pas voulu m'en tenir aux Oracles de Jupiter, laisser le cours des choses de la Nature dans leur ordre naturel. Et j'aurois crû, sans me former tant de difficultez, pour accorder ces Systémes avec ma Philosophie, que si Ju-

Jupiter a bien fait intervenir les ténébres sur l'Egypte, en plein jour, il ne lui étoit pas plus difficile de faire resplendir la lumiére dans les ténébres, après le coucher du Soleil, sans nous aller chercher la reverberation, ou la refraction de ses rayons. Je dis plus, c'est qu'encore que le Soleil eût été arrêté, ou la Terre, & que Jupiter eût même dérangé toute la Machine du Monde, il lui étoit aussi facile de la rétablir en même temps, que de la déranger. Mais, comme ce sont toûjours des choses qui nous passent, quand nous les voulons accommoder à nôtre foible portée, il y a toûjours moins de témérité, & plus de prudence & de sagesse, à les croire qu'à les aprofondir, & à en vouloir pénétrer les causes. Nos lumiéres étant d'ailleurs si bornées, le plus sûr, selon moi, encore une fois, c'est d'adorer dans ce fait, comme dans une infinité d'autres, ce que nous ne pouvons pas comprendre. Car plus on veut faire le Savant & le Philosophe, dans des sujets de cette nature, plus on court risque de se tromper. Et le plus certain est bien plûtôt d'en tirer des raisons & des leçons de Mo-

Morale, pour nous instruire, que de Physique ou d'Astronomie, pour nous embarasser.

L'Histoire de Jephthé de même, sans nous raporter des remarques très-peu importantes, ou ce que d'autres ont déja fait avant lui, j'en aurois au contraire tiré des conséquences instructives. Le Vœu de Jephthé m'auroit fourni une occasion, pour aprendre de cette Histoire à ne jamais rien promettre en téméraire. Et d'ailleurs la soûmission de sa fille pour aquiescer avec tant de resignation au Vœu de son pere, pour aprendre de là à nous soûmettre avec humilité à la volonté de Jupiter. D'où j'aurois encore tiré plusieurs autres instructions de Morale, & ainsi d'une remarque à l'autre, j'aurois suivi cette méthode dans mes Notes, & en expliquant le Texte j'aurois fait connoître le fruit que nous en devons tirer. Et je me serois bien plus attaché à faire sentir la force de ces véritez, qu'à aller, comme nôtre Philosophe, faire une infinité de remarques, plus propres à nous porter au doute, qu'à nous en faire comprendre la certitude.

THE'OPHILE.

Continuë, Moliere, à nous donner tes remarques, afin de les opoſer à celles de nôtre Philoſophe.

MOLIERE LE C.

Si nous voulions aller d'une remarque à l'autre, nous en aurions pour long-temps, & je ſuis ſûr que nous pourrions faire un Commentaire auſſi gros que celui de nôtre Philoſophe. Mais comme je n'ai pas deſſein de te mener ſi loin, je veux bien encore te montrer le Plan que j'aurois tracé. L'Hiſtoire des Bethſemites, par exemple, m'auroit donné lieu de tirer des conſéquences, contre ces téméraires, qui veulent pénétrer trop avant dans des ſecrets, ou dans des myſtéres, que la Sageſſe Divine nous a voulu cacher. Les Bethſemites ont la curioſité de vouloir regarder dans l'Arche. Rien de plus innocent en aparence. Cependant ils en ſont punis par une ſévérité, qui doit faire trembler ceux qui ont l'audace d'outrepaſſer les bornes qui ſont preſcrites à leur curioſité. Si les habitans de Bethſemes avoient bien ré-

réfléchi, que si les Cherubins, qui étoient sur le Propitiatoire, se couvroient de leurs aîles, & en couvroient le Propitiatoire, ce devoit être une leçon assez forte, pour les porter à une respectueuse curiosité. Mais la joye du retour de l'Arche leur fait, comme à Husa, oublier les bornes de leur devoir, & leur attire un sévére châtiment. Ce qui m'auroit porté à faire connoître à des Philosophes, du Caractére des nôtres, à se renfermer dans les bornes de leur devoir, pour éviter une pareille peine. De même l'Histoire de Samson ne m'auroit pas fourni de moindres argumens, contre nos gens à Liberté, & à droite Raison. L'Esprit Divin saisit-il Samson, selon même le raport de nôtre Philophe ? Il bat les Philistins, & en fait des monceaux. L'Esprit Divin l'abandonne-t'il ? Ce n'est de Samson que foiblesse. Manque d'eau pour étancher sa soif, sa raison se perd ; il murmure. Et vous voyez dans cet homme la foiblesse & l'infirmité même. D'où nous devons aprendre d'un côté, que c'est l'Esprit Divin qui agit, & que sans ce sécours,

& cette grace, nous ne ſommes capables de rien par nous-mêmes.

THE'OPHILE.

Effectivement il me ſemble, qu'à meſure que nous nous enfonçons dans la Morale, tu deviens tout de bon Théologien. Mais encore qu'aurois-tu de plus pour remplir ton projet?

MOLIERE LE C.

Sans me ſervir, comme nôtre Philoſophe, d'Unité Numérique, Générique, Spécifique, ni d'Auteurs Gromatiques, & pluſieurs autres termes de cette nature de Logique, ou de Phyſique, la plus abſtraite, à l'imitation de ces Philoſophes, qui nous ont fait des diſputes ſur nos idées, j'aurois fait voir un beau Plan des préceptes des Loix Divines. Et ſans bannir ni nôtre Liberté, ni nôtre Raiſon, & en les accordant autant que nous le pouvons faire, mon unique objet auroit toûjours été d'inſpirer bien plûtot la pratique des Loix de Jupiter, que la Rhétorique de nos Philoſophes, & de fortement répréſenter l'amour qu'elles nous preſcrivent d'avoir

les

les uns pour les autres. La charité que nous devons avoir pour nos Prochains, la patience dans les disgraces, ou dans les afflictions, où nous pouvons être exposez. Bref mon but auroit toûjours été de porter les hommes à abandonner le vice, ou à y renoncer, & à les animer à pratiquer la vertu. Non à faire des Savans & des Philosophes, mais des gens de bien. Non de faire parade de mon grand Savoir, & de ma vaste Literature, mais sur tout j'aurois eu pour unique objet d'inspirer la vertu & une pieté solide. Voila, Théophile, mon Plan, si j'avois voulu faire le Théologien, & le Commentateur. Et j'ose me persuader, que tu le trouveras au moins aussi bon, aussi judicieux & aussi solide que celui de nôtre Philosophe.

THE'OPHILE.

Tout cela ne va pas mal, & ne me paroît pas hérétique. Mais allons, continuë tes leçons de Morale.

MOLIERE LE C.

J'aurois encore fait remarquer à nôtre Philosophe, que Jupiter & ses Ambassa-

baſſadeurs, ne nous ont pas propoſé ces véritez & ces Loix, dans la vûë ſeulement de les enſeigner, & de les faire comprendre à des Philoſophes, mais auſſi pour les rendre de la portée des plus ſimples. Et même pour nous enſeigner ces véritez ſublimes, il n'a choiſi, pour ainſi dire, que des perſonnes abjectes, & qui paroiſſoient les moins propres, à nous propoſer une œuvre ſi excellente, afin de nous faire connoître *que l'excellence de cette force étoit de Jupiter, & non pas de nous.* Et remarque bien encore, Théophile, que s'il a quelquefois choiſi des Savans, comme des Apollos, & des Diſciples élevez aux piés de Gamâliel, perſonnes au moins auſſi remplies d'érudition que nos Philoſophes, ceux-là, non plus que les autres, ne nous ont pas propoſé ces véritez avec une emphaſe, telle que nous enſeigne la Sapience mondaine, mais au contraire *comme la puiſſance de Jupiter en ſalut à tous croyans.* Ce myſtére eſt à la vérité folie aux mondains, & aux gens du Siécle, mais il eſt puiſſant & plein d'efficace à ceux qui le reçoivent avec un eſprit humble & ſoûmis.

THE'O-

THE'OPHILE.

Mais, Moliere, qui t'a apris que les véritez des Oracles de Jupiter, d'où tu tires ces leçons de Morale, ſoient bien parvenuës juſqu'à nous, ſans altération? Car tu vois que nôtre Philoſophe ſe plaint fort des Copiſtes.

MOLIERE LE C.

Il eſt vrai que ſi nôtre Philoſophe étoit plus fortement perſuadé de l'excellence de ces véritez, au lieu d'accommoder ces véritez avec ſa Raiſon, il les auroit au contraire accordées avec ſa pieté & ſon devoir. Du moins s'il avoit été bien perſuadé de leur Divinité, & de leur certitude, & il auroit peut-être fait plus d'effort, pour nous en faire ſentir la vertu & l'efficace.

THE'OPHILE.

Mais quelle eſt l'efficace de ces véritez?

MOLIERE LE C.

Leur efficace c'eſt de produire une pieté ſolide, & ſa Morale fait ſentir une

certaine perſuaſion, qui nous doit faire connoître qu'elle émane de Jupiter. Et ce qui nous doit inſpirer cette perſuaſion, c'eſt qu'elle n'a pour objet que de rectifier diverſes paſſions, qui ſont en nous, & que nous ſentons nous-mêmes être mauvaiſes. D'ailleurs c'eſt qu'elle n'a pour but que d'inſpirer des ſentimens, qui me paroiſſent louables, & qui n'ont pour unique objet que de nous porter à faire du bien, autant que nous le pouvons, à tous les hommes, à aimer nos Prochains, & à nous détacher de la terre, pour aſpirer à un bonheur futur, plus ſolide que celui de cette vie, qui eſt traverſé de mille chagrins & de mille inquietudes.

THE'OPHILE.

N'entre pas plus avant dans la Morale, car on te prendroit pour un dévot.

MOLIERE LE C.

Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas aujourd'hui fort à la mode la dévotion. Et auſſi je n'ai pas deſſein de t'en donner ici des leçons, ni fort preſſantes, ni fort ennuyeuſes. Car ce ſeroit juſte-

ment

ment le moïen de dégoûter la plûpart des Lecteurs. Et vous planter là une Hiſtoriete, tournée avec un peu d'art, réveille bien plus l'atention que des leçons de dévotion & de Morale.

THE'OPHILE.

Cela eſt vrai. Et la dévotion n'eſt bonne aujourd'hui que pour le Vulgaire. Mais la plûpart de ceux du premier Ordre, auſſi bien que beaucoup du ſecond, regardent la dévotion comme un ſujet aſſez bien inventé, pour occuper le Commun.

MOLIERE LE C.

C'eſt là à peu près la Réligion que l'on veut mettre à la mode. Pour moi, Théophile, tu connois à peu près mon Caractére. Je ſuis à la vérité un peu Comique, mais aſſez ſincére, pour dire les choſes comme je les penſe. Je ne veux point de dévotion affectée, & je me fierois bien moins à un faux dévot, qu'à une perſonne un peu libre ſur les matiéres de Réligion. Mais cependant il me ſemble auſſi qu'une pieté ſolide, & ſans faſte, ſied auſſi bien à ceux du premier rang qu'aux autres. Et mê-

me par des devoirs indiſpenſables, & les uns & les autres ſont également dans l'obligation de s'y apliquer. Le premier de ces devoirs eſt celui que nous devons rendre à cet Etre Supréme, qui nous a formez, & qui nous ſoûtient par ſa Providence, en ſuite à nos Souverains & à nôtre Patrie. Voila Théophile l'idée que j'ai conçûë de la pieté, & de nos devoirs de Morale, & de la maniére que l'on s'y doit prendre pour en inſpirer la pratique, & comme chacun s'en doit faire une tâche. Et ſans être ni Théologien, ni Philoſophe, les Loix de Jupiter, le bon ſens & la droite Raiſon, nous conduiſent là aſſez naturellement, ſans affecter de faire ni le Tartufe, ni le dévot.

THE'OPHILE.

Je commence à ſentir que tout ce que tu me dis me paroît très-judicieux. Je ne peux cependant ſi facilement abandonner les intérêts de nôtre Philoſophe. Mais comme en voici aſſez pour une fois, il eſt temps de finir nôtre converſation.

MOLIERE LE C.

Eh bien, Théophile, puis que tu ne peux abandonner le Parti de ton Ami, demeure attaché à ſes intérêts, & je ne te tiendrai pas plus long-temps, puis que tu veux mettre fin à nôtre converſation. Mais ſi tu avois eu le temps, j'aurois pû te faire un Volume de remarques ſur cet Extrait, auſſi gros pour le moins que ſa Bibliothéque Choiſie. Juge, Theophile, de ce petit échantillon, que l'on n'examine qu'en paſſant, du ſolide du grand Ouvrage, auſſi bien que de l'Extrait que nous en a donné nôtre Philoſophe.

SCENE IV.

Moliere & Mercure.

MERCURE.

EH bien, Moliere, as-tu commencé a répondre au déſir d'Apollon, & à travailler à la Critique des Ouvrages de nos Philoſophes?

MOLIERE LE C.

Sans doute.

MERCURE.

Par où as-tu commencé?

MOLIERE LE C.

Par où j'ai commencé. J'ai commencé par un grand & Savantissime . . . . . Eruditissimorum. . . . . .

MERCURE.

Mais encore, quel est ce Savant par lequel tu as commencé?

MOLIERE LE C.

Quel est ce Savant? Puis que vous avez tant d'empressement à le savoir, il faut vous le dire. C'est par l'Auteur à la Bibliothéque Choisie.

MERCURE.

Comment, Moliere, d'abord au Héros de la Republique des Lettres? Tu commences pour échouer tout incontinent.

nent. Car ce Philoſophe a aquis une réputation ſi bien, & ſi généralement établie, que ta Critique ne lui fera pas grand mal, & ne produira pas un grand effet ſur ceux qui ſont dans ton Parti. Et je crains même pour toi qu'il ne te donne la ramaſſe.

MOLIERE LE C.

Ce Héros ne me fait point du tout peur. J'ai lû quelquefois de ſes Ouvrages, ou du moins je les ai voulus lire, car aſſez ſouvent je n'ai pas été bien loin, & je ne ſai pourquoi je n'y ai pû prendre goût. Son ſtile materiel, diffus & embaraſſé, ſans le moindre agréable aſſaiſonnement me les a fait cent fois jetter au rebut de ma Bibliothéque. Comme le grand Ouvrage, qu'il vient de donner au Public, fait quelque bruit, j'ai voulu voir l'Extrait qu'il nous en donne, jugeant bien qu'il ne ſe ſeroit pas oublié lui-même dans ſa Bibliothéque Choiſie. Et je n'ai pû m'empêcher d'y faire quelques remarques. Et c'eſt par où j'ai commencé la Critique de nos Auteurs.

MER-

MERCURE.

As-tu vû ſon Extrait ſur les Ouvrages de Boëce ?

MOLIERE LE C.

Non.

MERCURE.

Il eſt cependant digne de ta curioſité. Et pour te le faire connoître, & t'en donner quelque idée, je te dirai que c'étoit un homme de qualité, & en même temps un célébre Philoſophe, qui vivoit, ſi je ne me trompe, ſous Théodoric, premier Roi des Gots en Italie, environ dans le cinquiéme Siécle.

MOLIERE LE C.

Je me ſouviens d'en avoir vû ſeulement le titre, ſans m'atacher à en voir l'Extrait, & j'ai trouvé que c'en étoit aſſez pour moi de celui des Livres Hiſtoriques des Loix de Jupiter, mais encore dequoi s'agit-il dans cet Extrait? Je ſuis plus curieux d'en ſavoir le ſentiment de Mercure, plûtôt que de me fa-

fatiguer moi-même avec nôtre Auteur à Bibliothéque Choisie.

MERCURE.

Pour te satisfaire, & pour donner une nouvelle matiére à ta Critique, il n'y a point de sujet plus propre que cet Extrait. Et pour t'en donner brievement une idée en passant, je te dirai que nôtre Auteur, dans le Préambule, après nous avoir parlé de divers Auteurs, qui nous ont donné la Vie de Boëce, & le Catalogue, ou l'Extrait de quelques-uns de ses Ouvrages, il vient à la traverse à ceux de nôtre temps, qui ont fait des fautes au sujet des Oeuvres de Baronius, qu'il fait invervenir dans son Extrait. Et après nous avoir raporté ler Anciens qui se sont trompez, au sujet de cet Auteur, il vient à tomber sur ceux d'aujourd'hui qu'il a l'honêteté de ne pas nommer, & qui n'ont fait que copier ceux qui les avoient précédez. *On a fait*, dit-il, en parlant des premiers, *des découvertes, dans l'Histoire & dans la Chronologie, qui ont fait remarquer des fautes considérables dans leurs travaux. Si je voulois faire*

re ici comme l'Auteur du Dictionaire Critique & Hiſtorique, je pourrois compter un grand nombre de fautes aſſez lourdes, dans les Auteurs que j'ai nommez, & que les derniers ont commiſes, après les premiers, qu'ils ont ſuivis, ſans rechercher eux-mêmes la Vérité. Mais il vaut mieux que je profite des lumiéres des habiles gens, qui ont remarqué ces fautes, ſans les reprocher à ceux, qui les ont commiſes. On me pardonnera peut-être, à cauſe de cela, plus facilement celles que je pourrois commettre moi-même. Nôtre Philoſophe n'a pas toûjours été ſi obligeant. Et voyez l'indulgence qu'il a ici pour les fautes de nos Auteurs Modernes, & ce qu'il pourroit faire s'il vouloit imiter Mr. Bayle, & s'il ne l'auroit pas paſſé cent & cent fois, étant un tout autre génie. La chûte de cette période ſent même qu'il ſe connoît un peu lui-même, & qu'il demande grace. Ce ſeroit peut-être là un des beaux endroits de nôtre Philoſophe s'il n'y avoit pas un peu d'affectation, du moins à divers égards, comme on a quelque lieu de le ſoupçonner. Croyons-le pourtant, ſi vous voulez, & qu'il le dit tout de bon. Mais le

mal

mal que je trouve à tout cela, c'eſt que ſouvent il s'oublie, & dans ce même endroit l'Auteur, ou plûtôt le Commentateur Moderne de Baronius, s'y rencontre, ſans le nommer, qui a ſuivi les autres, ſans les bien examiner.

MOLIERE LE C.

Voila juſtement nôtre homme à parade, & à érudition modeſte quelquefois, mais pourtant en aparence, & qui ſemble avoir tous les égards du monde pour les autres, dans la vûë de leur donner leur petit fait en paſſant, pour les ſuplanter, & pour ſe mettre, s'il lui eſt poſſible, à leur place, ou du moins pour faire ſentir qu'il faut des Savans de ſon poids & de ſa valeur, pour traiter les matiéres ſavantes & d'érudition.

MERCURE.

Mais pour revenir à Boëce, que la digreſſion de nôtre Auteur nous a fait quiter. Afin que le Public ait un Abregé de la Vie de ce Philoſophe de la façon de nôtre Illuſtre. Il commence par nous dire, qu'il va travailler à ce chef-d'œuvre. Ecoute, Moliere, comme

me il parle sur ce sujet. *Les Vies que j'ai données il y a long-temps, dans la Bibliothéque Universelle & dans celle-ci, ont été reçûës du Public, d'une maniére, qui m'encourage à en donner quelques autres, selon que je le pourrai faire commodément. Ces sortes de piéces coûtent plus de peine, que bien des gens ne pensent, sur tout lors qu'on ne veut rien dire, sans témoin, comme on le doit faire, en toutes sortes d'Histoires Anciennes.*

MOLIERE LE C.

Toûjours sur le même ton, quand il s'agit de lui-même. *Ces sortes de piéces*, remarque bien cela, *coûtent plus de peine que bien des gens ne pensent*. Assûrément, Mercure, cela me fait avoir envie de rire. A tout bout de champ nôtre Philosophe réfléchit, pense, & repense, & malheureusement après toutes ses méditations, il ne nous donne rien qui vaille. Jugez-en en nous donnant autant d'Ouvrages qu'il a faits, depuis 1693. selon l'énumeration qu'il nous en donne lui-même, le temps que cet heureux génie peut donner à ses méditations, sans compter celui qu'il donne à

ses

ſes Amis, & d'ailleurs trois ou quatre Tomes de ſa Bibliothéque Choiſie, tous les ans, méditée & réfléchie, comme il a toûjours fait tous ſes Ouvrages. Jugez, dis-je, du temps, qu'il peut donner à ſes méditations. Et après cela n'eſt-ce pas ſe moquer de nous, de nous venir dire, *que ces ſortes de piéces coûtent plus de peine que bien des gens ne penſent?*

MERCURE.

Mais ce qu'il y a encore de remarquable, c'eſt que cette Vie de Boëce, comme il l'appelle, n'eſt rien qui vaille. Car au lieu de nous entretenir de Boëce, il nous fait mille digreſſions, qui n'y viennent guére à point, & qui ne font que groſſir ce qu'il appelle la Vie de ſon Philoſophe. Et ſi les autres Vies qu'il a données, ou dans ſa Bibliothéque Univerſelle, ou dans la Bibliothéque Choiſie, ne valent pas plus que celle de Boëce, il faut aſſûrément que le goût ſoit bien dépravé pour y prendre plaiſir, & leur faire un ſi bon accueil. *C'eſt cependant le plaiſir que le Public y a pris qui a porté nôtre Auteur à nous donner encore la Vie de Boëce.*

MO-

MOLIERE LE C.

Mais voyons un peu brievement la matiére dont il s'agit dans cet Ouvrage.

MERCURE.

Ce Philoſophe étoit à peu près dans les ſentimens de nôtre Illuſtre, comme il n'eſt pas mal-aiſé de le remarquer. Et dans la plûpart des Extraits de ſa Bibliothéque Choiſie, il n'oublie pas de faire intervenir, le plus ſouvent, ceux qui ſont dans ſes Principes, comme il fait ici Boëce. Pour te donner toute l'ouverture, & les remarques néceſſaires ſur ſon Extrait, il faudroit au moins une Bibliothéque Choiſie. Mais on n'a pas deſſein d'aller ſi loin. On ſe contentera de faire ſeulement quelques remarques générales en peu de mots.

A la page 124. en parlant de la mort de Théodoric, qui mourut, ſi on en croit l'Hiſtoire, de la frayeur qu'il eut d'une tête de poiſſon, il en fait une alluſion ſatirique à un Prince, à qui cette Republique doit ſon affermiſſement. Ce n'eſt pas le ſeul endroit, où il regrete

grete ſon vénérable Vieillard, auquel nous n'avons garde de rien diminuer de ſes grands ſervices pour ſa Patrie. Mais enfin il eſt conſtant que le Prince qu'il a en vûë, avoit pour le moins autant mérité de la Republique, que ſon ſecond Héros. Et ces traits ſatiriques de ſa Bibliothéque Choiſie, dans cet Extrait, & dans quelqu'autre, où il nous les a déja raportez, ne conviennent point du tout à propos à un Savant, & à un Auteur prudent, diſcret & modeſte.

MOLIERE LE C.

Où paſſe en ſuite nôtre Philoſophe?

MERCURE.

Après nous avoir raporté le Catalogue de quelques-uns des Ouvrages de Boëce, & de quelques autres ſur des matiéres, qui y ont quelque raport, il paſſe enſuite à ceux de Théologie. Et c'eſt ſur ces derniers que l'Extrait eſt curieux, abſtrait & ſi guindé, que je ſuis ſûr que de cent perſonnes, qui le liront, il n'y en aura pas dix capables de le bien comprendre, & de nous donner le précis clair & diſtinct de ce qu'il nous veut dire. MO-

MOLIERE LE C.

Croi moi, Mercure, tu te trompes, & tu ne connois pas nôtre Philoſophe. Il eſt à la vérité un peu diffus, comme on l'a déja dit. Mais à cela près, il ſait où il va, & bien des gens qui liſent ſes Ouvrages, ne s'aperçoivent pas, le plus ſouvent, où il les mene. Peut-être auſſi, à dire la vérité, qu'il va lui-même quelquefois au rebours du but, où il a en vûë de tendre. Erreur, où tombent le plus ſouvent nos Savans, qui veulent voler trop haut, ſans beaucoup de réfléxion. Et comme il s'eſt guindé quelquefois juſque dans la Lune, pour faire des découvertes, on peut juger d'un tel éloignement, juſqu'où peuvent s'étendre ſes yeux perçans.

MERCURE.

Ho aſſûrément. Si dans d'autres Extraits il a été ſe placer juſque dans la Lune, pour celui de Boëce, il aura au moins été juſqu'au Soleil. Car cet Extrait eſt dans le dernier ſavant. Et les Unitez Numérique, Spécifique, & un infinité de grands termes de cette natu-

re,

re, en relevent le grand savoir. Et d'ailleurs il renferme une infinité de Phrases de tous les ordres. Quelques-unes où l'on voit le but de nôtre Philosophe; d'autres où il fait des écarts, qui le dérangent assûrément de son but, & d'autres enfin, dont il est assez difficile de donner le précis, bien clair & distinct de sa pensée. Et je suis bien fâché de ne pas avoir le temps de t'en entretenir. La matiére est comme tu vois fort différente de l'Extrait des Livres Historiques des Loix de Jupiter, & demande un peu plus de méditation. Peut-être aurons-nous occasion d'y revenir. En attendant tu remarqueras que si l'Ombre de Monsieur Bayle revenoit encore, comme elle a déja fait, & comme cela pourroit bien arriver, je suis sûr que l'on verroit beau jeu.

MOLIERE LE C.

Effectivement j'ai de la peine à comprendre où en sont logez nos Philosophes, d'aller s'embarquer dans des matiéres, où ils n'entendent absolument rien, & ne font nulle réfléxion sur ce qu'ils avancent. Ce qui me met dans le

le dernier étonnement, & qui fait que je ne comprens ni le travers de leur esprit, ni celui de leur Raison.

MERCURE.

Sais-tu bien d'où cela vient ? C'est que divers Savans, ou du moins qui ont la réputation d'être tels, ont servi à flater la vanité de nôtre Philosophe. Et d'ailleurs quelque érudition a leurré en partie le Public, qui va souvent comme on le mene, de sorte que plusieurs ont donné dans le panneau. Mais il est constant qu'en réfléchissant un peu juste, sur ce qu'il nous a donné, on y trouvera peu d'agrément, & de justesse de pensées, & souvent des mots entassez les uns sur les autres qui embarassent ses réfléxions. Et afin de t'en donner un exemple sensible, regarde un endroit, qui m'est tout d'abord tombé, à l'ouverture du Livre, sous les yeux, du même Tome XVI. de sa Bibliothéque Choisie, page 60. En parlant d'un beau projet, formé en Angleterre, & le plus digne qui ait encore paru, pour l'éclaircissement de l'Histoire. En louant ce beau dessein, qui auroit mérité un Extrait,

trait, pour le moins aussi étendu, que celui qu'il fait de son Ouvrage, il fait remarquer, *qu'il auroit été à souhaiter, que ceux qui nous ont précédez, nous eussent laissé de pareils monumens pour l'éclaircissement de l'Histoire Ancienne, pour faire succeder la vérité au doute.* Il nous dit donc sur cela, *que quand on ne peut pas trouver la vérité, on ne demeure pas parmi les Nations qui se piquent d'esprit & de savoir, dans une calme & tranquille ignorance; comme on le devroit, dans l'assûrance qu'une vérité, que nous ne pouvons pas savoir, n'est pas du nombre de celles, dont Dieu exige la connoissance de nous, puis que Dieu ne demande l'impossible de personne. On substituë, à force de conjectures, la vraisemblance à la Vérité, & peu à peu on les confond si bien, qu'on a beaucoup de peine à les distinguer.* Ne faut-il pas d'abord deviner, pour comprendre tout ce que cet entassement de mots veut signifier, & pour entendre ce qu'il veut dire, & on y est d'abord embarassé. Tout enfin se réduit à nous vouloir dire que quand on ne peut pas trouver la vérité, on lui substituë, à force de conjectures, la vraisemblance, & peu à peu on les

confond si bien, que l'on a beaucoup de peine à les distinguer. A quoi donc bon ce verbiage, qu'il nous va chercher, que l'on ne demeure pas parmi des Nations, qui se piquent &c. . . . Que l'on juge de cet échantillon de la composition de nôtre Philosophe. Et dans l'Extrait des Ouvrages de Boëce il y en a vingt de cette nature, qui vous arrêtent. Et après les avoir examinées, vous reconnoissez que la plûpart de ces grands termes ne renferment que très-peu de choses.

MOLIERE LE C.

Savez-vous bien, Mercure, d'où vient la bonne opinion que l'on a conçûë de ce Philosophe? C'est que plusieurs personnes, qui ont d'abord vû ses Ouvrages, & son stile abstrait & embarassé, comme on vient de le remarquer, & ayant quelque peine à le bien comprendre, ont crû bonnement, que le défaut de comprehension, venoit du peu de pénétration de leurs lumiéres. Au lieu que s'ils avoient réfléchi un peu plus juste, ils auroient reconnu, que leurs

leurs difficultéz venoient uniquement de ſes idées confuſes.

MERCURE.

Rien n'eſt ſi beau qu'un véritable Savant, lequel plus il aprend, plus il connoît combien ſont bornées ſes connoiſſances & ſes lumiéres. Et rien n'eſt ſi digne de mépris que ces Savans ſuperbes, qui croyent tout ſavoir, & qui s'atachent à critiquer les autres, ſans réfléchir eux-mêmes ſur leurs productions. Jamais un eſprit bien fait ne doit trouver mauvais qu'on lui faſſe connoître ſes défauts. Mais auſſi rien n'eſt ſi indigne que de tâcher à inſpirer du mépris pour les productions des autres. J'aime les Savans, je les honore, & je les révére; & rien n'eſt ſi digne de nôtre eſtime & de nôtre amour. Mais auſſi, je vous avouë que j'ai le dernier mépris pour les Savans vains, préſomptueux & ſuperbes.

SCENE V.

Théophile & Moliere.

MOLIERE LE C.

COmme il faut travailler à une reforme générale de la Republique des Lettres, ſelon les ordres d'Apollon, & que c'eſt le but de ce projet; & que d'ailleurs nous avons quantité de perſonnes, qui argumentent, & qui raiſonnent à peu près, ſelon les idées de nos Philoſophes, il faut tâcher de leur ouvrir les yeux, du moins s'il eſt poſſible. Car d'ordinaire nos préjugez ont tant de force, & nous aveuglent ſi fort, que nous avons de la peine à nous perſuader que nous ſoyons dans l'égarement. Et un bon nombre, qui ſont dans les Principes de nôtre Philoſophe, le regardent comme le Phenix, ou le premier Savant du Siécle. Et aſſûrément, ſelon leur jugement, ſi on ne le met au rang des Saints, du moins doit-il tenir la premiere place dans le Calandrier Romain, & le plus haut bout au Temple de Mémoire.

Mais

Mais comme les choſes humaines ſont inconſtantes, & peu durables & qu'elles montent juſqu'à de certains périodes de grandeur, il pourroit bien arriver que nôtre Illuſtre auroit atteint le plus haut de ſon Horizon, & il pourroit bien commencer à prendre le chemin de redécendre, car nôtre Monſieur Menard, dans ſon *Eſſai ſur le Socinianiſme*, ébranle très-fortement ſon Orthodoxie, & les Argumens de ſa Théologie, à mon ſens, valent bien aſſûrément ceux de nôtre Philoſophe.

THE'OPHILE.

Pour moi je trouve que Monſieur Menard n'a point du tout raiſon, & qu'il devroit être mis au rang de la Canaille. Et cela n'eſt point honête. Quoi? aller ainſi inſulter un ſi grand Homme? Encore ſi ce n'étoit que quelque diſpute de Literature, de la nature de quantité d'autres, qui ne l'ont pas mis fort en peine, comme cela arrive tous les jours parmi les Savans, paſſe. Mais ici l'aller dénoncer dans le Public, comme ayant des ſentimens pernicieux, cela n'en eſt point. Et il y a là quelque cho-

se de si désobligeant, que la Republique des Lettres, qui a tant d'obligation à nôtre Illustre, devroit condanner Monsieur Menard, comme un Perturbateur du repos public, du repos de la Republique des Lettres, & en particulier de celui de nôtre Philosophe.

MOLIERE LE C.

Monsieur Menard, étant dans des Principes opposez à ceux de nôtre Philosophe, s'est crû en droit de défendre les Loix de Jupiter, voyant que personne ne se mettoit en devoir de le faire. Et pour moi, selon son Systéme, je trouve qu'il n'a pas tout à fait tort.

THE'OPHILE.

Va va, il pourra bien s'en repentir, & tu ne sais peut-être pas encore que nôtre Philosophe, qui est un Prodige en fait de productions, a déja daubé ton Monsieur Menard de la bonne maniére. Il ne savoit pas, ce bon Monsieur, ce que c'est que de se jouër à son Maître. Et je me trompe s'il lui prend envie d'y revenir.

MOLIERE LE C.

Effectivement je viens d'aprendre, qu'au lieu de souffrir en Martir de la Republique des Lettres, comme je l'avois crû, il se défend au contraire en brave Champion. Il se détourne à la vérité un peu du but. Mais n'importe. Dans les Lettres, comme cela arrive quelquefois dans les Armes, il faut se servir de tous les Argumens bons & mauvais, que l'on peut opoſer à son Aversaire pour sa défense, & pour le surprendre. Mais franchement, il me semble qu'il n'y pense pas, de croire éblouïr le Public par des raisonnemens remplis d'invectives, qui ne conviennent nullement dans le fait en question. Comment, sous ombre qu'il a fait voir, dans quelque Ouvrage, que l'on ne doit point répondre à toutes les objections que l'on nous peut faire, dans de certaines circonstances, il croit par là éluder les Argumens de Monsieur Menard, pour ne lui point répondre? Il me semble que ceux, dont il est ici question, sont pour l'intérêt de la vérité, & pour l'honneur de nôtre Illustre, d'une telle

nature qu'elle demande bien de faire connoître au Public ſes ſentimens, & de ne lui point laiſſer de mauvais préjugez ſur ſon Orthodoxie. Et de tels Argumens, que ceux qu'il emploie pour ſa défenſe, ne ſont point du tout de miſe, & c'eſt aſſûrément nous prendre pour Dupes. Il s'agit de poſer des Argumens ſolides, pour opoſer à ceux de ſon Averſaire, & de nous faire voir clairement, ſi les explications des paſſages, que l'on lui opoſe, & dont il ſe ſert, ſont différents de ceux que les Averſaires de la Divinité du Fils de Dieu emploient, comme Monſieur Menard lui fait connoître. Mais cependant rien de tout cela. Mais c'eſt l'affaire de Monſieur Menard, qui ſaura bien ſans doute, à plus d'un égard, lui rendre le change, & lui faire connoître le foible de ſes Argumens.

THE'OPHILE.

Quoi? n'avoir pas plus d'égard pour une Perſonne auſſi illuſtre, ſi cherie, & ſi eſtimée de la plûpart des Savans, honorée de quelques-uns des premiers du Sacerdoce de ces Provinces, & des Etats Voiſins

sins, de qui il reçoit même quelquefois si nous en voulons croire la Renommée, de généreuses gratifications; visité, non s'il vous plaît de la *Canaille*, mais de ceux du premier rang. Tout cela demande assûrément qu'on inflige quelque peine à ceux qui osent troubler le repos de ce grand Homme.

MOLIERE LE C.

Ho assûrément il faut faire faire reparation à nôtre Théologien Anglois, de l'injure faite à nôtre Philosophe. Cependant je ne sai si dans la discussion de ce procès il gagneroit sa cause. Car comme je te l'ai déja dit, je ne vois dans nôtre Philosophe ni justesse de pensée, ni un jugement fort solide. Laborieux, si tu veux, autant qu'homme du monde, & aussi le plus habile de son Siécle à se faire valoir, comme je te l'ai aussi déja dit, à ceux qui n'ont examiné, que la superficie de ses Ouvrages?

THE'OPHILE.

Quoi donc? Tu es encore dans ce préjugé, que nôtre Philosophe n'est pas le Héros de la Republique des Lettres?

Tu es assûrément plaisant d'avoir une telle pensée. Son mérite est trop bien connu, pour que qui que ce soit lui puisse porter la moindre atteinte. Et tu te ferois siffler, si on croyoit que tu eusses seulement la pensée que quelque Satire que l'on pût faire contre lui fût capable, le moins du monde, de donner atteinte à sa haute réputation.

MOLIERE LE C.

Non, Théophile, je n'ai garde de trouver à redire à tout ce qu'il nous donne. Et comme il y a d'honêtes gens par tout, il y a aussi quelquefois de bonnes choses dans ce qu'il nous dit, par exemple, en nous parlant des autres, ou en les faisant parler. Cela est assez passable. Mais quand il nous débite ses pensées & ses réfléxions, *& qu'il veut faire usage de sa droite Raison*, c'est là où il n'est plus, & où il fait des écarts, qui ne sont point pardonnables. Tu vois, Théophile, que dans ce qu'il y a de bon & de mauvais, on lui rend justice. Mais il est juste aussi de dire la vérité, comme elle est, pour ne point exposer sa réputation & son honneur.

THE'O-

THE'OPHILE.

Ton flegme ſatirique met aſſûrément ma patience à bout. Tu es encore un habile homme, & d'un diſcernement ſi juſte, qu'il me ſemble que l'on te fait injuſtice, que de ne te pas mettre à la tête des Savans de la Republique des Lettres.

MOLIERE LE C.

Raille-toi tant que tu voudras. Mais tu te trompes, ſi tu me crois prévenu contre ton Philoſophe. Et ſi je te diſois qu'il a oublié juſqu'aux premiers rudiments de ſon Latin, tu ſerois bien étonné.

THE'OPHILE.

Sans doute.

MOLIERE LE C.

Cela eſt cependant à la lettre, ſi nous en croyons Monſieur Burman, qui nous va faire voir, s'il ne l'a déja fait, dans ſes Remarques ſur Petrone, ſi je ne me trompe, que nôtre Auteur à Biblothéque Choiſie, n'entend pas ſeulement les

Regles de la Grammaire. Et ainſi du plus grand Homme de nôtre Siécle, il ſemble que l'on ait pris à tâche d'en faire le plus petit écolier.

THE'OPHILE.

Encore un autre après nôtre Illuſtre. Hé qui eſt ce Monſieur Burman, qui oſe bien attaquer nôtre Philoſophe ? Il ne le connoît pas ſans doute.

MOLIERE LE C.

Qui eſt ce Monſieur Burman ? C'eſt un Profeſſeur d'Utrecht, & qui connoît bien nôtre Illuſtre.

THE'OPHILE.

Et ſur quoi eſt fondée ſa Critique ?

MOLIERE LE C.

Pour t'aprendre ce qui a donné lieu à brouiller ces deux Savans, puis que tu es curieux de tout ſavoir, & que je veux bien te ſatisfaire. Tu ſauras que comme nôtre Philoſophe n'a point ſon pareil, & qu'il eſt comme l'Homere, le Virgile, l'Horace, ou ſi tu veux encore le Corneille de nôtre Siécle, en fait

fait de Poësie, comme en fait de Prose. Il a sû remplir quelques vers de . . . . que Messieurs Scaliger & Heinsius, si je ne me trompe, avoient laissez imparfaits, & ausquels ces deux Savans n'avoient osé toucher. Nôtre Philosophe, à qui rien n'est impossible, & qui sait trouver des expédiens à tout, à sû, comme un autre Alexandre, (j'entens un Alexandre de la Republique des Lettres,) couper le nœud Gordien, & sans tant de façon, a achevé d'un coup de plume, ce que ces deux Illustres n'avoient osé entreprendre. Mais malheureusement la fatalité s'étant mise de la partie, il n'a pas rempli le vuide aussi dignement que le sujet le demandoit. Et c'est ce qui a donné lieu à Monsieur Burman, qui s'y connoît un peu, à faire sur cela un petit Dialogue Latin, fort curieux, où nôtre Philosophe est un des Acteurs.

THE'OPHILE.

Si on le fait parler comme on doit, je suis sûr qu'il aura bien taillé de la besogne à son homme, & qu'il lui aura bien rendu le change.

MOLIERE LE C.

Sans doute. Mais, comme on fait dire au papier tout ce qu'on veut, de même Monſieur Burman, en faiſant parler nôtre Philoſophe, lui fait dire, en ſe raillant un peu, comme tu peux croire, qu'il ne faut pas toûjours preſſer de certaines choſes, qui demandent un peu d'indulgence, & où l'on doit paſſer un peu par deſſus. Mais qu'aller de ſi près critiquer ſa Poëſie, comme par exemple Monſieur Menard a fait ſa proſe, dans je ne ſai combien de paſſages du Nouveau Teſtament, cela n'en eſt point. Il faut, ſelon lui, avoir quelquefois de certains égards pour des Savans, & ſur tout pour des Savans du mérite de nôtre Philoſophe. Car aſſûrément il n'y a point de plaiſir avec des gens qui ſont ſi rigides.

THE'OPHILE.

J'enrage, & cela me met au déſeſpoir, de voir pouſſer ſi loin la raillerie. C'eſt un grand malheur, & bien mal payer les ſervices, qu'un ſi grand Homme a rendus à la Republique des Lettres.

tres. Car jamais homme ne mérita plus du Public, & jamais homme n'en fut plus mal recompensé. Et au lieu d'ériger des Monumens à sa gloire, il semble au contraire que tout se déchaîne contre lui, pour lui faire outrage, & pour l'insulter. Que je te plains, cher Philosophe! Mais j'espére que ta constance te fera glorieusement tout surmonter.

MOLIERE LE C.

Il n'en faut pas douter. Les grands Hommes sont au dessus des coups de la Fortune. Et c'est dans ces occasions, où leur grandeur, & leurs vertus brillent avec plus d'éclat. Les Philosophes sur tout, sont au dessus des plus rudes coups qu'elle peut porter, aussi bien que des disgraces, qui ébranlent le Commun des hommes. Et nôtre Philosophe, s'étant fait distinguer parmi les plus considérables, le fera encore sans doute dans cette occasion, par sa constance, & par son grand courage. Et j'espére que c'est par là qu'il couronnera ses glorieux travaux.

THE'O-

THE'OPHILE.

C'eſt aſſûrément pouſſer à bout la patience. Et je te déclare que je romps avec toi. A Dieu, Moliere, tu me forces par tes railleries à cette rupture.

MOLIERE LE C.

Encore un petit mot, Théophile, mais ſans ſe fâcher. A propos de la Poëſie, ou des Vers de nôtre Philoſophe, cela me fait encore reſſouvenir de ſa Proſe. Et j'aurois encore bien des jolies choſes à te dire à cet égard, ſur ſon érudition. Mais comme toutes les véritez ne ſont pas toûjours bonnes à dire, & qu'il n'eſt pas toûjours permis de dire tout ce que l'on penſe, il en faut demeurer là. Son ſtile d'ailleurs ne nous fourniroit pas de moindres réfléxions.

THE'OPHILE.

Et qu'aurois-tu encore à dire ſur ſon ſtile? Ne nous en as-tu pas déja dit aſſez? Faut-il encore y revenir? Il dit les choſes bonnement, comme il les penſe, & ſans chercher tant de façon. Eſt-

ce

ce pour cela que tu le trouves embrouillé, comme tu nous as déja dit ci-devant? Tu voudrois aparemment trouver en lui un autre Rabutin, ou tout le choisi des Messieurs de l'Académie Françoise. Cela n'est pas possible; mais l'érudition, l'érudition.

MOLIERE LE C.

Ho franchement il est éloigné de plus de cent piques du stile de Rabutin. Et pour te dire ingenuëment les choses comme je les pense à cet égard, je te dirai que son stile, & sa composition est du pain bis, ou du gruau tout pur; & assûrément c'est le stile le moins travaillé, le plus pitoyable, & le moins raisonnable pour un Savant, qui est dans le Systéme à Raison, que j'aye jamais vû. Selon lui cependant, un Auteur doit, pour le moins faire *autant usage de sa Raison que de ses lectures*. Et moi je pose en fait que jamais Auteur n'a fait un aussi mauvais usage de sa Raison que lui. La Philosophie, les Belles Lettres, & la Théologie, ont fait encore ses principales occupations, à ce qu'il nous dit quelque part lui-même. Mais il est constant

tant que les idées qu'il a de ces belles connoissances, sont si confuses, & si embrouillées dans son cerveau, que vous n'allez pas loin, pour peu que l'on y fasse attention, avec des réfléxions un peu sérieuses, sans y remarquer un égarement qui vous passe. Ce n'est point, Théophile, la prévention que j'ai contre ce Philosophe, qui me porte à t'en dire mon sentiment, selon les remarques, & le peu de réfléxion que j'ai pû faire sur ses Productions. Mais il est constant qu'en prenant trois ou quatre de ses Ouvrages, pour examiner les propositions qu'il avance, dans l'un vous n'irez pas loin sans rencontrer une infinité d'Argumens qui détruisent, & qui renversent entiérement les autres.

THE'OPHILE.

Ne sutor ultra crepidam, que chacun se mêle de son métier. Hé quelle pitié de voir qu'un homme, qui a aquis une si belle réputation parmi la plûpart des Savans d'Allemagne, d'Angleterre, & de France, soit cependant si maltraité par un Auteur qui ne fait que de naître? C'est là où l'on voit l'égarement de la Raison. Quoi? les Journaux d'Allemagne,

magne, & de divers autres endroits, font un si bel éloge de sa vaste Literature, & tu viendras à la traverse trouver à redire à tout?

MOLIERE LE C.

Je ne sai pas ce que quelques-uns des Savans d'Allemagne, & la plûpart des autres, ont dit de nôtre Philosophe. Et ces Messieurs s'y pourroient bien tromper, comme beaucoup d'autres. J'en connois à la vérité quelques-uns, à peu près du Caractére de nôtre Philosophe. Mais j'en connois aussi plusieurs qui n'ont pas, si vous voulez, tout le brillant, que l'on remarque dans les Auteurs de quelques autres Etats de nôtre Europe. Mais s'il y a moins de brillant, il n'y a pas pour cela moins de solide. Et je ne sai même, si en fait de jugement & de réfléxion, on ne doit pas leur donner le premier rang parmi tous les Savans de l'Europe. Et si quelques-uns sont entrez dans les intérêts de nôtre Philosophe, je doute fort de la plus grande partie des autres. Je sai bien que si on en veut croire nôtre Savant, & quelqu'un de ses amis, plusieurs Ecclesi-

siastiques du premier Ordre, de France & de la Grande-Bretagne, ne sont pas moins dans ses intérêts, & dans ses sentimens, que quelques Savans de l'Empire. Mais franchement, pour moi j'en doute fort, & j'en connois au contraire, même assez bon nombre, qui n'ont pas de si grandes idées de son érudition, & de son savoir. Et je sai de plus encore que quelques Savans de delà la Mer, après quelque conférence avec nôtre Philosophe, rabatirent beaucoup de la haute idée qu'ils avoient conçûë de son érudition. Voila, Théophile, comme on se trompe le plus souvent, & comme on se laisse prévenir, quand on ne réfléchit pas assez sur ses lectures. Et assûrément quelque petit nombre de nos Savans d'Allemagne pourroient aussi-bien s'y laisser tromper, que plusieurs autres. Je t'ai dit fort ingenuëment ce que j'ai pû remarquer en parcourant ses Ouvrages. Et je n'ai remarqué dans toutes ces Productions de son cru aucun raisonnement solide. Et très-souvent, comme je l'ai déja avancé, il détruit d'un côté les propositions qu'il avance de l'autre. Je le repete encore une fois, quand

quand tous les Savans de l'Europe seroient dans son Parti, je n'en démordrois pas d'un petit jota, & je n'aurois pas pour cela une plus haute idée de son savoir. Et encore même qu'il nous citât tous les Poëtes, tous les Philosophes, & tous les Historiens, Grecs & Latins, & qu'il eût tous leurs Originaux dans sa Bibliothéque, & leur érudition sans ordre & sans choix dans sa tête, je n'aurois pas pour cela une idée plus avantageuse de nôtre Savant. Je veux absolument dans un Auteur, comme je l'ai déja dit, de l'ordre, du discernement, & du bon sens, & même de la droite Raison. Et franchement c'est ce que je ne vois pas toûjours dans nôtre Philosophe.

THE'OPHILE.

Mais seroit-il possible qu'il n'y eût que toi, capable de voir clair, & de juger du bon & du mauvais de ses Productions?

MOLIERE LE C.

Je n'ai pas cette pensée, & je suis persuadé, que plusieurs personnes au contraire

traire en connoiſſent infiniment mieux que moi le mauvais & le ſolide. Et je n'ai pas aſſez d'amour propre, pour me croire avoir les yeux plus perçans que les autres. Chacun ſur cela a la liberté de ſon jugement, & de conſulter ſes Ouvrages, pour examiner ſi je me trompe. Le peu que j'en ai raporté ſemble ſuffire, pour juſtifier ce que j'avance. D'ailleurs j'ai aſſez bon nombre de Savans dans mes intérêts. Et ſans Monſieur Menard, & quelques autres, qui ſont venus des derniers, on pourroit encore en citer à Mitre & à Croſſe, ainſi que des Journaliſtes, & une infinité de perſonnes d'érudition, qui connoiſſent bien aſſûrément ce que vaut nôtre Philoſophe, & le prix de ſes Productions. Et le regarder après cela comme un grand Homme, comme on voit aſſez de perſonnes qui le font, cela me paſſe. Et aſſûrément il faut que les hommes une fois prévenus ſoient bien peu capables & de réflexion & d'un juſte diſcernement, pour s'en laiſſer impoſer, d'une maniére, qui fait connoitre le peu de réflexion & de goût du Siécle, & combien il eſt rare de

trou-

trouver dans la plûpart des hommes un choix judicieux & solide. Et il est étonnant que parmi un si grand nombre, de ceux qui s'y sont laissez prendre, il y en ait si peu capables de faire une juste distinction de l'érudition apparente d'avec la solide.

THE'OPHILE *en se retirant.*

Je me vois forcé à rompre avec toi, Moliere, & je ne peux souffrir davantage argumenter contre ce grand Homme, ni abandonner ses intérêts. A Dieu.

MOLIERE LE C.

Quoi? si brusquement? Assûrément les hommes sont bâtis d'une étrange maniére. Et quelle pitié pour les ramener de leurs égaremens! Car il semble que ni la Raison, ni même les Démonstrations les plus évidentes ne soient pas capables de les fraper. Et après cela parlez-moi des gens à Raison. Laissons-les là puis que nous voyons qu'il n'y a rien à gagner avec eux. Assûrément s'ils étoient tous faits comme Théophile, j'aimerois autant avoir affaire aux Hyrons ou aux Iroquois, & si je passois dans cette re-

region, je m'assûre que je tirerois plus de raison de ces Peuples Sauvages. Mais comme il y en a encore assez bon nombre, qui ont assez de discernement & de lumiére, pour juger plus équitablement, restons avec ceux-là, sans nous décourager. Si les autres s'égarent tant pis pour eux, c'est leur faute, & je ne désespére pas encore tout à fait que Théophile, & plusieurs autres frapez de ce qu'on leur a répréſenté, ne fassent quelque réfléxion, & ne reviennent enfin de leur égarement.

SECOND

SECOND ACTE.

SCENE I.

Théophile, & le Philosophe à Bibliothéque Choisie.

THE'OPHILE.

JE vous avouë, Monsieur le Philosophe, que j'avois quelque impatience de vous voir, & de vous assûrer combien je suis dévoué à vos intérêts.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Les preuves, que vous m'en avez données en diverses occasions, m'en ont très-fortement persuadé.

THE'OPHILE.

Mais vous ne croirez peut-être pas, que la vûë de m'attacher à vos intérêts, comme à ceux d'un Ami fidéle, par la grande considération que j'ai pour vôtre mérite, & pour vôtre grande érudition,

m'a fait rompre en partie avec quelqu'un de mes bons Amis.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Que vous eſt-il arrivé, Théophile? Je ſerois le plus fâché du Monde d'être cauſe de vous porter à avoir quelque démêlé avec le moindre de vos Amis, & j'en aurois le dernier déplaiſir.

THE'OPHILE.

Cela eſt pourtant à la lettre. Vous connoiſſez Moliere, qui a joué la Cour, tous les Ordres, & tout le Public. Il revient encore pour jouër un autre Rôle, & à ſon compte il veut reformer une partie des abus de la Republique des Lettres, ſelon les ordres qu'il dit en avoir reçûs d'Apollon. Ayant d'abord débuté par les Savans du premier Ordre, & vous ayant mis ſur les rangs, je n'ai pû ſouffrir de vous voir inſulté ſans prendre très-fortement vos intérêts. Et c'eſt ce qui a ſi fort altéré mon amitié avec ce Critique, que j'ai réſolu, quelque bons Amis que nous ayons été, de rompre entiérement, & je l'ai quitté aſſez bruſquement.

LE

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Je suis fâché de ce différent. Vous connoissez Moliere, & son Caractére, homme propre à jouër tout le Monde, & même ses meilleurs Amis, ainsi vous ne perdrez pas beaucoup. Mais comme il ne s'est pas trop bien trouvé de s'en être pris aux Médecins, il pourroit bien ne pas mieux trouver son compte de s'en prendre aux Auteurs, & sur tout à la Republique des Lettres, lesquels assûrément lui rendront bien le change. Mais encore, Théophile, quel est le sujet qui a causé vôtre démêlé?

THE'OPHILE.

C'est la matiére à Liberté ou à Libre Arbitre, matiére à la mode, comme vous savez, & aussi la Critique de vôtre dernier Commentaire sur les Livres Historiques des Loix de Jupiter.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Quoi? Moliere le Comique veut entrer dans les Matiéres? Faire le Philosophe, & peut-être le Théologien? le Profane! Il sera assurément bien venu, & il

mérite bien la ramasse de sa témérité. Et sans doute qu'il nous a daubé comme les autres.

THE'OPHILE.

Vous pouvez bien vous y attendre. Comme il n'a épargné personne, vous en avez vôtre bonne part, & pour le moins autant que les autres.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Je lui pourrai aprendre son devoir, & ce que c'est de s'en prendre à un homme de mon Caractére.

THE'OPHILE.

Assûrément vous ferez bien. Car il m'a bien fait enrager. Et comme vous savez que c'est son fort que la Satire, il lance quelquefois, & de temps en temps, des traits, qui m'ont été fort sensibles. Mais je croi cependant, si vous m'en vouliez bien croire, que le meilleur seroit de tout soufrir patiemment, pour ne pas donner lieu à d'autres, de se mettre encore de la partie. Et à mon avis il vaut mieux se mettre au dessus du qu'en dira-t'on.

LE

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

A la vérité très-souvent il vaut mieux se taire, que se commettre avec des personnages, qui n'ont aucun Caractére, & qui n'ont pas étudié les Matiéres. Et d'ailleurs qui n'ont pas une grande connoissance des Langues, & par conséquent incapables de consulter les Originaux. Ainsi vôtre avis, Théophile, me paroît assez judicieux. Cependant, comme j'ai apris qu'il est un peu Satirique, j'aurai de la peine à m'empêcher de lui donner sur les doits. Mais je me consulterai encore sur ce sujet.

THE'OPHILE.

Vous en ferez ce que vous jugerez à propos, & selon vôtre prudence. A la vérité quelquefois il n'y a point du tout de plaisir à se commettre avec tout le Monde. D'ailleurs Moliere est un Satirique, avec lequel il n'y a point du tout de plaisir à avoir affaire.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Je me doute, à peu près, comme je connois l'homme, jusqu'où il aura pous-

ſé ſa Satire. Mais il faut en Philoſophe ſe mettre au deſſus de tout cela. Et c'eſt, Théophile, le parti que j'ai pris. Mais encore, qu'a-t'il avancé ſur mon Commentaire ſur les Livres Hiſtoriques?

THE'OPHILE.

A ſon compte, il veut vous faire paſſer pour une perſonne très-peu perſuadée des véritez des Loix de Jupiter. Et de la maniére qu'il le fait connoître, & comme vous en parlez, je ne ſai bonnement où j'en ſuis. Car à ſon compte, vous allez vous attacher uniquement à faire douter de bien des choſes, que nous avons toûjours crûës être des véritez très-certaines. Et cependant de la maniére que vous en parlez, il ſemble que vous n'en étes pas auſſi perſuadé que vous en faites le ſemblant. Et de vôtre raiſonnement il tire des conſéquences, qui ſemblent nous mener là.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Cela eſt étrange. Du moment que vous ne dites pas juſtement, comme les autres, voila que tout d'abord on crie

à

à l'Hérétique. On ne sait assûrément comment se gouverner avec le Public. J'ai dit ma pensée, & je me suis apuyé sur l'Autorité de divers Savans, & j'ai suivi, à peu près, leurs sentimens. Et justement s'il y a quelque chose, qui se dérange tant soit peu, voila que tout retombe sur le dos du pauvre Philosophe. Et d'ailleurs, quand j'aurois avancé quelque chose différente des autres, voila une belle affaire, pour en faire tant de bruit. Est-il donc défendu d'expliquer le Texte, & de donner le sens des Originaux? C'est sur cela que j'ai avancé mes conjectures. Que d'autres fassent, s'ils peuvent, d'autres découvertes meilleures que les miennes, à la bonne heure. Mais il me semble qu'au lieu de critiquer, & de trouver à redire à tout, on me devroit quelque reconnoissance, pour un travail, qui m'a coûté tant de peine.

THE'OPHILE.

Le malheur du Siécle, c'est que nous avons affaire à des gens si pointilleux, qui n'ont pas l'honêteté de vous rien passer. Et d'ailleurs encore, c'est que

l'envie, qui s'attache toûjours à contrôler les actions des perſonnes de mérite, vous attire toûjours mille affaires ſur les bras. Et outre le dépit que m'a cauſé nôtre Auteur Satirique ſur vôtre Commentaire, il m'a encore fait enrager, avec le démêlé que vous avez eu avec Monſieur Burman, par une raillerie, qui aſſûrément mériteroit bien de lui rendre le change.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Diable ſoit du faquin, d'aller encore chercher Monſieur Burman. Effectivement aujourd'hui, plus que jamais, on ne ſait plus comment ſe gouverner avec le Monde. Et d'abord le moindre faux pas que vous faites, vous voila tout auſſi-tôt relancé. Malheureux les Auteurs, d'avoir affaire à un Public ſi ingrat, lequel au lieu de reconnoiſſance, ſemble prendre à tâche au contraire de ternir l'honneur & la réputation de ceux, qui emploient toutes leurs veilles, & leurs ſoins, pour travailler à leur avantage, & à leur inſtruction! Et je vous aſſûre, Théophile, que ſi la Philoſophie ne venoit au ſecours, & ne nous

nous aprenoit à tout prendre en Philosophe, il y en auroit assez, pour y succomber. Mais j'ai apris à répondre dignement à l'honneur de mon Caractére.

THE'OPHILE.

J'en suis très-fortement persuadé, & aussi je lui ai très-bien fait sentir, que vôtre constance dans les disgraces est fort au dessus des coups de la Fortune.

SCENE II.

Le Philosophe, Moliere, Mercure, Théophile.

LE PHILOSOPHE.

OSez-vous bien, Monsieur le Censeur, vous présenter devant moi? J'ai sû de Théophile que vous voulez encore vous attaquer à la Republique des Lettres, & la jouër comme vous avez fait tout le Public, & même vous en prendre à moi. Il me semble que vous devriez avoir plus d'égard pour un Corps aussi Illustre, pour lequel vous devez avoir du respect, de la

déférence, & même de la vénération.

MOLIERE LE C.

Pour du reſpect & de la vénération pour cet Illuſtre Corps, je n'en manque pas. Mais à vôtre égard, Monſieur le Philoſophe, vous ne gagnerez rien à vous fâcher contre moi. Et ſi vous m'en voulez croire, ſoyons bons Amis. Comment, après avoir joüé la Cour, la Robe, & le Tartufe, en grand & en petit colet, vous croyez que l'on auroit grand tort de jouër auſſi les Pédans de la Republique des Lettres? Croyez-moi, on leur fera par là plus de bien que vous ne penſez. Et comme à bien des égards nôtre Critique a autant fait de bien que la Morale de bien des Prédicateurs, j'eſpére auſſi qu'elle fera le même effet envers nos Pédans. Et ſi vous m'en voulez croire, ſoyons bons Amis.

THE'OPHILE.

Hé bien je me ferai plaiſir de renouër nôtre ancienne amitié, que ta Satire contre Monſieur le Philoſophe a ſi fort al-

altérée, à condition de reparer l'injure que tu lui as faite.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Je me ferai, Théophile, un fort grand plaisir de te satisfaire. Et même pour te rendre content, & afin que nous soyons bons Amis, j'ai resolu de composer une jolie Piéce à ton honneur, afin de rétablir par là, s'il est possible, nôtre ancienne amitié.

THE'OPHILE.

Tu feras bien, car tes railleries sur les remarques de Monsieur Burman, & sur son extrait sur son Commentaire, sur lequel tu as osé tant insister, est vanité toute pure. Et de plus c'est bien se jouër à son Maître que de s'en prendre à lui. Car tu sais qu'il a terrassé & culbuté de fond en comble ceux qui ont osé l'entreprendre; & je crains que toi, & les autres qui osent encore aujourd'hui s'émanciper de lui porter quelque estocade, je crains, di-je, qu'il ne leur en prenne pas bien, car avec un trait de plume, tourné avec art & élegance, il atterrera dans un instant tous ceux qui osent l'insulter. En un mot pour le stile, c'est presque un autre Fontenelle.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Ho, je le sai bien, & qu'il n'y a point du tout de plaisir à se jouër avec lui, & à l'insulter. Mais sur tout sur le Chapitre de l'érudition il n'entend point raillerie. Et sérieusement, je m'attens bien qu'il ne verra pas cette Piéce sans gronder, & sans des ruades dangereuses. Mais que faire à cela? A bon Chat bon Rat. Je ferai de mon mieux, (comme disent les Hollandois,) pour me défendre. Et même cela pourroit peut-être bien nous donner occasion de reprendre de jolis endroits de nôtre Illustre.

THE'OPHILE.

De le pousser encore sur son stile, c'est toûjours même chanson, & se rompre la tête de mêmes choses. Et ne déclare-t'il pas lui-même fort ingenûment, en divers endroits de ses ouvrages, qu'il ne se pique pas de bien écrire, & qu'il ne se croit pas un autre Conrard? Au contraire, comme il est Rondelet, il fait gloire aussi d'aller rondement, sans y chercher tant de façon.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Il a bien raison sans doute. Car je sai,

sai, & même je le sai de nos plus polis Ecrivains, que son stile n'est rien moins que poli, & qu'il n'est au contraire, tout au plus, que là là, & si j'osois te dire la comparaison qu'ils en font, d'où j'ai tiré mon allusion sur ce chapitre, tu serois bien étonné.

THE'OPHILE.

Mais quelle encore?

MOLIERE LE CRITIQUE.

Tu la trouveras peut-être peu convenable, & même au dessous des personnes d'érudition, de qui nous l'avons empruntée. Mais tu sais que tout ce qui sort de nos Savans n'est pas toûjours d'une égale force, comme on le peut remarquer dans nôtre Illustre. Mais ici c'est bien moins du défaut de nos Savans, que de la difficulté de trouver jour à caractériser son stile, qui est presque inimitable. Enfin quelque chose que tu y trouves peut-être à redire, je te dirai pourtant, sans barguigner davantage, que son stile, selon ces Messieurs, est à peu près comme une piéce de pain bis,

bis, qui tombe dans un sac, & qui fait ploque. Et assûrément jamais Illustre François n'a plus mal gâché, ni ne nous a donné une composition Françoise plus embrouillée. Et juge si la comparaison que j'ai employée de Gruau de Pain bis, ou de Rockembrod, si tu veux, n'est pas à peu près la même chose.

THE'OPHILE.

Il semble que l'un vaut à peu près l'autre. Mais sincérement son érudition, étant aussi bien établie, c'est des ruades en l'air, & dont on se mettra fort peu en peine, & je croi moi que son mérite est trop bien établi, & qu'il a pris un tel empire que tout cela ne lui fera pas grand mal. Et d'ordinaire ces sortes de disputes n'en font que tant mieux pour la reputation des Auteurs, & pour le profit du Libraire, & même à peine les Manuscrits sortent-ils de ses mains que les Libraires se battroient presque à qui les aura. Et il n'y a que les Amis qui en ayent, ou du moins ceux qui les payent en bonnes Pistoles. Et ainsi, Moliére, compte que ta Critique

tique va encore augmenter sa reputation, & même qu'il va passer pour le premier homme de son Siécle. Et aussi assûrément il doit tout au moins avoir la charge de premier Préſident, & de marcher à la tête du Corps de la Republique des Lettres, & il n'y auroit point du tout de justice à lui disputer le pas.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Sans doute. Et aussi je prétens bien qu'il prenne le devant, & c'est bien le moindre des honneurs que l'on doit déférer à son mérite, & accorder de droit, & sans aucune difficulté, à ses glorieux travaux; car assûrément, s'il continuë, il nous va faire une autre Histoire Bisantine.

THE'OPHILE.

Tous tes traits sont du vent, & ne peuvent porter coup. Il semble à vous autres, Messieurs les Critiques, que tout vous soit permis, pour mordre où vous trouvez prise. C'est un mal où il seroit à propos de remédier, & de trou-

ver

ver moyen d'arrêter une telle insolence. Quoi? des esprits facetieux & malins viendront trouver à redire à tout, & battre la Campagne sans aller au fait, & sans poser argument contre argument, & cela d'une maniére Satirique, qui n'est point dans les regles, & ternir s'il leur est possible la reputation d'un Illustre? Il faut de nécessité remédier à un si grand mal, sans quoi assûrément cela va décourager tous les Auteurs. Et puis c'est fait de la République des Lettres. Car je vous prie, quel plaisir à travailler au bien & à l'avantage du Public, si ce Public est si ingrat, & s'il reconnoît si mal les services que l'on s'éforce de lui rendre? Quoi? un Auteur suera sang & eau pour l'instruction du Public, comme fait nôtre Savant, & on viendra l'insulter, au lieu de reconnoître ces services importans? Cela n'en est assûrément point; & j'ai peine à comprendre comment il est possible que l'on voye & que l'on soufre un tel dérangement.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Mais sais-tu bien, Théophile, qu'un Sa-

Savant, j'entens un véritable Savant, plus il aprend, comme on l'a déja dit, plus il eſt humble, plus il connoît qu'il ne ſait rien, & que ſes lumiéres ſont ſi bornées, comme je l'ai déja dit bien des fois, qu'il ne voit ſouvent que des nuages, & des lueurs qui le trompent, & qui l'égarent, où il croit ſouvent être bien pénétrant; & très-ſouvent il eſt obligé de reconnoître qu'il eſt aveugle, ou du moins qu'à bien des égards, ſes lumiéres ſont ſi incertaines & ſi bornées, qu'il eſt forcé de reconnoître ſa foibleſſe & ſon néant. Mais il me ſemble que nôtre Savant n'eſt point de ce Caractére, & qu'au contraire la préſomption, & la bonne opinion de ſes lumiéres l'entraîne beaucoup plus du côté de l'amour propre, que de celui de l'humilité. Et pour moi franchement, Théophile, il me ſemble que c'eſt faire plus de bien à nôtre Auteur, que de mal, que de le mettre un peu à la diſcipline, & de tâcher par là à lui faire un peu ſentir ſes défauts. Et comme dans la Morale les châtimens reveillent le zéle & l'ardeur de ceux qui en ont un véritable, les châtimens

de

de même dans l'érudition devroient produire à peu près le même effet. Et ſi ce Projet avoit le même ſuccès, je croirois, Théophile, n'avoir pas perdu tout mon temps. Juges-en par la comparaiſon qu'il fait d'un fils de Tailleur avec un Duc & Pair, en faiſant alluſion à Monſieur Menard. Y a-il là quelque choſe qui ſoit d'un grand ſolide ? Que les Argumens que l'on lui opoſe lui ſoient opoſez, par un fils de Tailleur, ou même, s'il veut, par un homme de la Profeſſion la plus abjecte, en doivent-ils pour cela perdre leur force ? Ce raiſonnement ſemble aſſez bien convenir à un eſprit vain & préſomptueux, du Caractére de nôtre Savant, de ſe former des préjugez ſi peu juſtes, & ſi abſurdes. A ce compte on préſumeroit preſque que l'eſprit & le ſavoir ſe doit auſſi produire avec les titres de Nobleſſe, & avec la qualité de Duc & Pair. Pauvre & foible raiſonnement ! Et voilà comme nôtre Illuſtre nous en donne ſouvent, auſquels beaucoup ne prennent pas garde. Il veut, ce Grand Homme, n'avoir à faire qu'à des Bocharts, des Grotius, des Saumaiſes,

ou

ou à des Savans du premier Ordre, auſquels encore il fait aſſez ſouvent des leçons pour les redreſſer. Mais pour ces petits Auteurs, qui veulent ſe produire dans le Monde, & s'aquerir de la reputation au brillant de nôtre Illuſtre, il ne ſera pas dit qu'il ira ſe commettre avec eux.

THE'OPHILE.

Tu continues toûjours ſur le même ton, mais aſſûre-toi que tu t'en repentiras, & déja nôtre Savant eſt aux trouſſes de Monſieur Burman, & je crains pour toi qu'il ne ſoit auſſi bien-tôt aux tiennes.

MOLIERE LE CRITIQUE.

A l'égard de Monſieur Burman, il a bien raiſon de ſe défendre, car aſſûrément il le traite en petit garçon, & en Hérétique, & pour le moins autant que Monſieur Bayle. Et de toutes les perſonnes, avec leſquelles il s'eſt brouillé, & s'eſt fait des affaires, & dont le nombre n'eſt pas petit, comme vous ſavez, au-

aucun ne l'a pouſſé ſi vivement par l'endroit qui lui doit être le plus ſenſible. Et pour moi il me ſemble que ſoit à l'égard de Monſieur Burman, ou de tant d'autres qu'il s'eſt attirez à dos, il auroit bien pû les éviter. Un peu moins d'amour propre & de préſomption eût évité ces mortifications.

SCENE III.

Moliere le Critique & Mercure.

MOLIERE LE CRITIQUE.

MAis, Mercure, que dites-vous de nos autres Philoſophes, qui ſont entrez dans la matiére de nôtre Liberté, du Libre Arbitre, & de la droite Raiſon?

MERCURE.

Comme ils ſont entrez bonnement dans la queſtion, on doit par conſéquent ſupoſer qu'ils ont eu les intentions droi-

tes,

tes, & ſur ce fondement il faut leur faire grace. S'ils ont fait des écarts, qui les ayent menez au rebours du chemin, où ils ont uniquement en vûë de tendre, ce n'eſt pas tout à fait leur faute. Le Théologien Scholaſtique, par exemple, quoi qu'il donne à gauche dans les Propoſitions Contingentes, ſur la Preſcience, ſur la Préviſion, & ſur nôtre Liberté, où il s'égare avec le Philoſophe de Berlin. Ce qu'il nous va chercher de la Liberté Morale, & de la Liberté Spirituelle, eſt un embrouillement, qui ne répond du tout point à la Théologie de Jupiter, ni à celle de ſes Ambaſſadeurs, qui nous ont donné des idées ſimples, naturelles & claires, & qui s'accordent parfaitement bien, & dans la derniere juſteſſe, avec nôtre Raiſon, & nos Lumiéres, du moins quand nous regardons ces véritez avec un eſprit humble & ſoûmis. Mais quand au contraire nous voulons faire les Savans & les Philoſophes, & que nous prétendons accorder ces véritez avec nôtre Raiſon, au lieu d'accorder nôtre Raiſon avec ces véritez, comme on l'a déja dit pluſieurs fois, nous n'y ſommes

mes absolument plus. Ce Savant a d'ailleurs, sans doute, les intentions droites, & d'un Théologien, qui tend assûrément à une heureuse fin. P. L. N. P. croyons-le aussi avoir le même but, & qu'il croit suivre un bon guide, en imitant quelquefois nôtre Philosophe, à cause sans doute de sa haute réputation. Mais cependant, faute de réfléxion, l'un & l'autre de ces Messieurs ne vont pas plus droit, que nôtre Philosophe, au véritable but, & ils font des écarts, qui les menent, sans y penser, comme bien d'autres, le chemin de nos Savans. Il faut cependant leur faire grace, & leur conseiller d'aprendre à réfléchir un peu plus juste, sur ce qu'ils auront à nous dire, & tâcher à les porter à réduire d'abord à un Systéme, simple & naturel, les questions dont il s'agit, afin de les bien comprendre, pour en suite les aprendre aux autres. Mais aller s'embaraſſer parmi des ronces & des épines, & des raisonnemens à perte de vûë, sur nôtre Liberté, ce n'est pas le moïen d'aller juste au but. La matiére, quoi que fort naturelle en elle-même, devient extrémément

abs-

abſtraite, ſelon les idées que ſe forment nos Philoſophes, & accommoder les idées de Religion, ſelon les idées de leur ſavoir, cela n'en eſt abſolument point. Mais pour ne s'y point tromper, il faut toûjours tenir la Bouſſole à la main, ce qui demande un eſprit fort juſte, & fort éclairé, dans les queſtions dont il s'agit, & dans la véritable Philoſophie. Car pour traiter cette matiére en Théologien Scholaſtique, comme nos Savans, on doit bien regarder à droit & à gauche, pour ne point faire d'écarts, parce que pour peu que l'on ſe dérange du droit ſentier, toute nôtre Philoſophie eſt en déſordre, manque de juſteſſe; & aſſûrément la plus ſimple & la plus naturelle, conformément à celle de Jupiter, ſera toûjours la meilleure, & la plus ſûre. Car avec tous nos grands raiſonnemens, nous courons riſque de tout gâter, & de faire naufrage. Et de grand Philoſophe, en tombant ainſi tout de ſon haut, on eſt tout étonné de ſe voir devenir bien mince & bien petit.

Mo-

MOLIERE LE C.

Mais afin de réduire la queſtion à quelque Principe plus naturel, & de la portée de tous les Mortels, donnez-moi encore, Mercure, plus d'ouverture ſur la queſtion, qui a donné lieu aux raiſonnemens de nos Philoſophes, afin de ſavoir, au moins, à quoi nous nous en devons tenir.

MERCURE.

Le Syſtéme le plus naturel, & auſſi le plus conforme aux Loix de Jupiter, eſt d'abord de bien comprendre UN DIEU CREATEUR, SOUVERAINEMENT JUSTE, ET SOUVERAINEMENT MISERICORDIEUX. Ce Principe une fois poſé, *& la certitude de la vérité des Loix de Jupiter*, diſſipe aiſément toutes les difficultez, qui ſe peuvent former dans nos eſprits. Car qui dit Créateur, comprend tout, & ce Créateur ayant tout formé dans le dernier dégré de ſageſſe & de perfection, il doit s'enſuivre de là, que ce qui paroît quelquefois contradictoire à nos foibles lumiéres, n'eſt pas tel, à divers égards, aux yeux de ce

ce Souverain Moteur de la Nature. Et ſi la portée de nos eſprits étoit capable, comme on l'a déja dit, de pénétrer & de comprendre tous les Décrets de ſa Sageſſe, nous verrions que tout ce qu'il fait eſt digne de cet Etre Souverain, quoi qu'il nous paroiſſe ſi contraire. Ayant ainſi bien établi ce Principe, un Théologien, qui fait le Commentateur, doit toûjours faire aboutir tous les Principes de ſa Théologie à ce but. Et ce n'eſt point du tout entendre ſa Profeſſion, que de nous aller débiter les Oracles de Jupiter en Philoſophe. Car, à une infinité d'égards, nos Savans s'y trouveront toûjours courts, & dans un terrible embaras. Rien n'eſt ſi naturel que les Oracles de Jupiter, & rien ſi clair, quand nous les recevons avec un eſprit humble & ſoûmis, & que nous prenons à tâche d'accommoder nos idées aux Maximes de ſa Morale, & dans la vûë de nous en inſtruire, & de la pratiquer. Et rien d'ailleurs de ſi embaraſſant, lors que nous voulons accommoder ſes véritez avec nos préjugez, & avec nôtre Philoſophie. Et aſſûrément, ſelon l'idée des Savans, auſquels nous avons à

faire, elle ſera toûjours bien plûtôt un ſujet de ſcandale & d'achopement que d'édification. Et après cela il n'y a point du tout de raiſon, ni de ſolide que d'aller s'embrouiller ſur nôtre Liberté, que nous n'avons abſolument qu'autant que Jupiter nous la donne, étant celui qui en dirige les premiers mouvemens, & les premiers reſſorts. Et avoir la préſomption de vouloir ſoûmettre cette Liberté à la volonté de l'homme, qui eſt la foibleſſe même, c'eſt faire des écarts, qui nous font égarer du droit chemin. Il en eſt de même, au ſujet de nôtre Raiſon, ſi nous poſons encore bien ce Principe, que nôtre Raiſon n'eſt qu'une Raiſon humaine, à moins qu'elle ne ſoit éclairée des lumiéres de la Grace, & conforme à ſes Loix. Ce Syſtéme une fois bien poſé il ne ſera pas facile de s'écarter du véritable but, où nous devons tendre, ſans y chercher tant de raiſonnemens & tant de Philoſophie. Mais ſur tout, afin de ne point faire d'écarts, c'eſt de nous bien connoître nous-mêmes. Car la Science du Salut, pour la bien comprendre, demande pour le moins autant d'hu-

d'humilité, que quelques-uns de nos Philoſophes ont de préſomption, ou qu'ils croient avoir de Science & de Savoir. Moliere, voila le Syſtéme auquel nous nous devons tenir pour ne nous point égarer.

SCENE IV.

Apollon, Uranie, Mercure, le Philoſophe à Biblioth. Ch. & Moliere.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

C'Eſt quelque choſe d'étrange de voir, que de quelque côté qu'on ſe tourne, on a de la peine à rencontrer des gens, qui entendent raiſon. Et ce qu'il y a encore de fâcheux, c'eſt que le moindre faux pas que vous faites, on a toûjours quelque mauvais ſoupçon ſur vôtre Orthodoxie. Et je voi que j'ai le malheur d'être tel dans l'eſprit de bien des gens, qui cherchent à tourner tout au rebours de vos penſées. Aſſûrément nous ſommes dans un Siécle, où l'on n'oſe pas le moins du monde expliquer ſes ſentimens. Car ſi

on demande, par exemple, pourquoi Jupiter a fait les choſes d'une telle ou telle maniére, à cauſe qu'elle ne s'accorde pas avec la Raiſon, vous voila tout d'abord dans des opinions dangereuſes, & l'on n'oſe point du tout dire ce qu'on penſe. Ha! je ne voïois pas ici Uranie & Mercure, qui ſont aparemment ici à m'obſerver.

MERCURE.

Comment donc, Monſieur le Philoſophe, vous perſiſtez toûjours dans vos Principes? Et ce n'eſt pas aſſez de vos Notes, ou de vos Commentaires, nous voïons encore par les Argumens que vous oſez avancer, vôtre peu de perſuaſion des véritez des Loix, & des Oracles de Jupiter. Et vous venez encore ici témérairement nous inſinuer ces mêmes Principes? Hé quoi donc? Les Mortels étant devant Jupiter moins que la menuë pouſſiére d'une Balance, & y ayant une diſtance infinie entre une vile créature, bornée & finie, & Jupiter, qui eſt le Souverain Créateur de toutes choſes, viendrez-vous encore ici l'inſulter? Comment peut-il être compre-

prehenſible que des foibles vermiſſeaux de terre, tel que vous, s'arrêtent à pouſſer à un tel dégré leur témérité, & leur audace, que de vouloir que Jupiter rende compte de ſa conduite? Et ne devez-vous pas au contraire admirer ſa ſouveraine Miſéricorde, & faire des efforts, pour tâcher de l'obtenir, ayant eu aſſez de bonté, dès la premiere chûte de l'homme de lui promettre un Liberateur, ce qu'il a auſſi effectué, ſelon ſes promeſſes, dans l'accompliſſement des temps? Et au lieu d'admirer ſon amour & ſa bonté, on a au contraire l'audace de lui faire des outrages, & de critiquer ſa conduite. Oüi, foible Mortel, Jupiter pouvoit tout former, ſelon la juſteſſe, ou plûtôt, ſelon tes foibles, & téméraires idées, & s'il ne l'a pas fait, c'eſt qu'il ne l'a pas trouvé à propos, par des raiſons dignes de ſa Sageſſe. L'ordre admirable des choſes que nous apercevons, & que nous voyons tous les jours, & que nous ne pouvons comprendre, nous en aprend aſſez, comme on l'a déja répréſenté, pour impoſer ſilence à nôtre curioſité, parce que ces choſes ſont au deſſus de

nos foibles lumiéres. Et pour peu que nous réfléchissions juste, sur la dispensation de ses Décrets, c'en est assez pour faire taire nôtre foible Raison, & pour nous porter par là à connoître *combien ses voyes sont incomprehensibles, & impossibles à trouver.* Et au lieu de nous élever avec orgueil & fierté, nous devons au contraire nous abaisser avec une humilité profonde devant sa Majesté adorable, pour adorer les conseils impénétrables de sa divine Sagesse.

LE PHILOSOPHE A BIB. CH.

Chose étrange! que les Messagers des Dieux, comme les autres ne puissent comprendre le solide de nôtre Systéme! Mais comme je vois qu'il n'y a rien ici à gagner, à Dieu, je me retire.

URANIE.

Le plus court, Mercure, c'est d'abandonner ces présomptueux Philosophes à leur propre corruption. Pour nous, ce qui resulte de tout ceci, & ce à quoi nous nous en devons tenir c'est de bien aprendre aux Mortels, selon le désir d'Apollon, qu'il faut adorer les Dé-

Décrets de Jupiter, qu'ils ne peuvent comprendre.

MERCURE.

C'est cela même; & de leur faire connoître que le grand savoir, s'il n'est accompagné d'humilité, & qu'il n'ait pour Regle les Loix de Jupiter, est un savoir, qui nous fait le plus souvent broncher, & pour peu que l'on s'écarte, on se trouve d'abord désorienté. Et ses Préceptes doivent être comme l'Etoile du Nord, qui nous doit servir de Fanal & d'adresse dans nôtre route, sans lequel à tous momens on se trouve hors du chemin. Heureux ceux à qui Jupiter fait la grace de la bien suivre & d'y persévérer avec constance!

APOLLON, *Protecteur des Muses.*

J'ai toûjours protegé les Savans, & les belles Lettres. Mais la vanité des uns, la présomption des autres, le peu de choix de ceux-ci, la négligence de ceux-là, demandent une grande reforme, qui doit faire le soin des Muses. Et c'est aussi, Uranie, ce que j'ai à

vous recommander, & aux autres Muſes, afin d'y mieux tenir la main. J'ai déja inſpiré cette Critique pour ſervir de leçon à ceux qui s'écartent de leur devoir, & qui abuſent de l'indulgence des Muſes. La réputation & l'honneur des belles Lettres demandent de nous ces ſoins. Il faut punir les uns, & châtier les autres. Mais ſur tout ces téméraires qui empietent ſur les Droits de Jupiter, & ſur les nôtres. Et d'ailleurs encourager ceux qui apportent leurs ſoins, pour tâcher à répondre à leur devoir, & qui ont pour unique objet de faire honneur à la Republique des Lettres.

URANIE, *une des Muſes.*

Nous aurons ſoin, Apollon, de répondre à vos déſirs, avec toute l'aplication néceſſaire. Et aſſûrez-vous que nous allons tenir plus fortement la main, afin d'inſpirer aux enfans d'Apollon de ſi juſtes devoirs, ſoit par raport à ce qu'ils doivent à Jupiter, & à ces Loix, ſoit par raport à ce qui concerne l'honneur de la Republique des Lettres.

MERCURE.

Et toi, Moliere ?

MOLIERE LE C.

Je tâcherai de faire mon devoir.

URANIE.

Je crains que le Philosophe ne se plaigne un peu de ta Critique, & de celle de Mercure.

MOLIERE LE C.

Je n'y puis que faire. A la vérité il la pourra trouver quelquefois un peu vive. Mais je vous assûre que je suis fâché, si cela donne occasion à nôtre Savant, & à quelqu'autre de se chagriner, puis que c'est en quelque sorte contre mon gré, que j'y ai été porté. Mais une chose, que j'ai apris même de nôtre Philosophe, & qui m'a en quelque sorte déterminé, c'est qu'un Auteur, selon lui, en écrivant, ou en reprenant les fautes des autres, doit toûjours avoir pour unique objet la vérité. Et selon ce Principe, que j'ai encore apris de lui-même,

c'eſt qu'il ne faut pas par foibleſſe, & par complaiſance, retenir cette vérité dans le ſilence. Et quand un Savant, comme un autre, nous avance des Propoſitions, qui ne ſont pas juſtes, on ne les doit pas recevoir; mais au contraire les cenſurer & les rejetter. Et par là on rend ſervice au Public, en lui donnant des avis, pour ſe donner de garde de tomber dans les fautes des autres. Pour vous convaincre de cette vérité, vous n'avez qu'à repaſſer ſes Ouvrages, & ſur tout ceux qui renferment les démêlez qu'il a eus avec divers Savans, & vous pourrez remarquer qu'en diverſes occaſions, & même dans l'Extrait ſur les Livres Hiſtoriques des Loix de Jupiter, qui a donné lieu à cette Piéce, vous verrez qu'en parlant de Monſieur Bochart, ſa Critique n'a eu pour objet que des fautes qu'il ſe ſentoit obligé de refuter, où ce Savant s'étoit trompé. Et auſſi il n'y avoit rien de ſi juſte. Et c'eſt auſſi, je vous aſſûre, le même but que je me ſuis propoſé, & je le repete encore, comme ç'a été l'objet de nôtre Philoſophe, ç'a auſſi été le mien. Et il ſemble même qu'il eſt auſſi généreux

de

de relever, ou d'attaquer les fautes des Vivans, que de s'aller attaquer aux Morts, qui sont privez de la liberté de se défendre. Et sincérement, pour finir par où nous avons commencé, je ne me suis porté à cette Critique, qu'uniquement par un Principe d'amour pour la vérité. D'ailleurs encore, c'est qu'il y a de la charité à redresser des personnes, qui nous semble dans l'erreur, & dans l'égarement, & à tâcher de les en retirer, s'il est possible.

Mais de plus, c'est qu'en défendant la cause de Jupiter, & ses Loix, je défens même la cause de nos Philosophes, du moins s'ils sont bien dans les Systémes qu'ils n'osent à mon sans, nous contester. Et ils ne peuvent désaprouver mes Principes, quoique je trouve si fort à redire aux leurs. Et si même j'avois voulu faire voir avec évidence, où tendent leurs Systémes, j'aurois pû aller plus loin. Mais c'est bien assez, & je souhaite que le reméde soit assez efficace pour n'y plus revenir, & pour faire rentrer nos Philosophes, qui s'égarent, dans le véritable Systéme, & bien réfléchir, où les menent des Prin-

cipes auſſi peu ſolides, que ceux ſur leſquels ils bâtiſſent; & en les voulant ſuivre, ils ſe trouveront toûjours dans un embaras, d'où ils ne ſe tireront jamais avec honneur.

CONCLUSION DE LA PIECE.

Théophile & Moliere le Critique.

THE'OPHILE.

HOla, Imprimeur, attendez un peu s'il vous plaît, j'ai encore quelque choſe à ajoûter ici, puis que j'aprens, & que je vois dans ce moment que Monſieur Burman eſt étrillé de la bonne maniére par nôtre Savant.

vant. Et sérieusement je ne sai comment il pourra se défendre, car nôtre Illustre met son érudition à une terrible épreuve, & je me trompe s'il ne se souviendra pas bien long-tems de son Petrone, & s'il n'aura pas ici besoin de tout son savoir faire, pour parer aux Argumens du Tome 19. de la Bibliothéque Choisie, & je suis effectivement assez en peine comment il se tirera d'un si mauvais pas. Belle leçon pour aprendre à Messieurs les Critiques à être plus retenus, & à ne pas se froter à un tel homme.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Monsieur Burman a choisi un fort mauvais sujet, & franchement il auroit pour le moins aussi bien emploié son tems & ses Notes sur Térence, ou sur Horace, que sur Petrone. Mais il n'est plus tems, & la chose est faite. Nos Savans sont des hommes comme les autres, & du moins aussi sujets à broncher, & Monsieur Burman est même un peu de ceux-là qui n'ont qu'un peu trop de bonne opinion d'eux-mêmes. Peut-être que s'il avoit à recommencer, il y penseroit

plus

plus d'une fois, & qu'il feroit peut-être un autre choix que de Petrone. Mais dans l'état où en ſont ces deux illuſtres Antagoniſtes, il n'y auroit point d'honneur à quiter la partie & à changer de Théſe. Et d'ailleurs Monſieur Burman eſt trop galant homme pour demeurer court, ſans rendre le change à ſon homme ; & ces Meſſieurs les Auteurs ne ſont pas ſi faciles à quiter priſe, & auſſi il n'y auroit point d'honneur pour celui des deux qui en demeureroit. C'eſt à preſent le tour à Monſieur Burman à jouër, & je me trompe ſi bien-tôt il ne renvoye très-fortement la balle à ſon homme. Les Partiſans de nôtre Savant croient, & le croient tout de bon, que cela eſt fait, & que nôtre Hercule, ayant ainſi terraſſé Monſieur Burman, le pauvre homme ne s'en relevera jamais. Pour moi, qui ne ſuis pas ſi facile à perſuader, j'en doute, & je croi au contraire, que nous allons voir le plus joli chamaillis, que l'on ait vû de long-tems dans la Republique des Lettres. Et effectivement, ſi j'étois à la place de l'un ou de l'autre de ces deux Meſſieurs, je ne quitterois jamais la partie.

Tu

THE'OPHILE.

Tu cherches encore à rengreger la quérelle. Mais prens bien garde, Moliere, que tu n'en ayes pas meilleur marché, & s'ils s'aviſoient de ſe mettre tous deux ſur ta friperie tu ſerois bien étonné.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Sans doute. Mais arrive ce qui pourra, j'ai pourtant encore la démangeaiſon de dire bien de jolies choſes ſur l'extrait de Monſieur Burman, quoique cependant ce ne ſoit pas une des plus méchantes Piéces de nôtre Philoſophe. Pour les Vers de Virgile, dont on a déja parlé, auſſi bien que ſur la Parabole du Serviteur jetté dans les ténébres de dehors, les défenſes qu'il met à la fin de cet extrait ſur ce ſujet, ne me paroiſſent ni fort juſtes, ni fort ſolides. Il confeſſe, à la vérité, ingenûment, qu'il s'eſt trompé pour les Vers, & qu'une ſillabe longue, pour une courte, l'a fait donner à gauche, & qu'il n'eſt pas auſſi bon Poëte qu'habile Rhéteur. Tout cela eſt d'un

d'un homme qui marche rondement. Pour la Parabole du Serviteur jetté dans les ténébres de dehors, du Ch. 22. de St. Mathieu, il me ſemble qu'il braiſe un peu d'avantage. Le ſens que nôtre Philoſophe cherche à donner à ce paſſage, comme à pluſieurs autres, que nous avons ci-devant raportez, fait entrevoir la perſuaſion qu'il a des véritez Evangeliques, par l'alluſion qu'il fait des coûtume des Juifs & des Romains, *& qu'on homme, qui eſt mis hors d'un repas, peut être dit jetté dans les ténébres de dehors.* Qu'on admire ici le génie & la profondeur de la pénétration de ce grand Homme. Nos Interpretes, bonnes gens, & qui s'atachent au ſens litteral, n'ont pas fait la découverte de nôtre Philoſophe, & la plûpart ont crû bonnement, que le ſens de cette Parabole, *être jetté dans les ténébres de dehors*, eſt être jetté dans l'étang de feu ardent de ſoufre, préparé aux méchans, comme ils ont crû que l'on doit l'entendre. Mais, ſelon nôtre Philoſophe, c'eſt ſeulement une maniére de parler, & comme être rejetté du feſtin, & vous planter à l'écart dans quelque coin de l'Apartement des nôces, apa-

rem-

remment ſans la moindre lumiére. Cette découverte n'eſt-elle pas fort docte, & bien curieuſement recherchée? Et dites après cela que nôtre Savant n'eſt pas un Prodige tout extraordinaire, & même d'une orthodoxie, qui va droit comme un I.

THE'OPHILE.

Aſſûrément on n'a jamais vû l'envie & la jalouſie s'acharner contre un Savant, comme on voit ces paſſions ſe déchaîner contre ce grand Homme, & à meſure qu'il terraſſe un ennemi, un autre vient encore inſolemment ſe mettre à la bréche, ou de la partie, pour le défendre, ou pour former de nouvelles attaques.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Non pas s'il vous plaît, & n'atribuez ni à l'envie, ni à la jalouſie, ce qui ne vient que de ſa propre faute; & nôtre Savant ſe ſeroit aſſûrément bien épargné ces mortifications par un peu plus de jugement, & plus d'égard pour diverſes per-

personnes d'érudition, qu'il traite souvent un peu cavalierement, ce qui lui a attiré souvent des rebufades. Monsieur Grevius, par exemple, s'est acquis une reputation assez bien établie, pour avoir de la vénération pour sa mémoire, & si en parlant de lui il avoit donné quelque louange à son bon choix, il lui auroit rendu justice. Car il me semble qu'il faut au moins autant de jugement à bien juger & à bien choisir de bonnes Piéces, qu'à les composer, & infiniment plus qu'à nous donner un nombre de Compositions nouvelles sans jugement & mal en ordre, comme a fait nôtre Savant, qui n'a pourtant pas cette opinion de ses Productions, qu'il met au contraire à un haut prix. Et à voir cet extrait, il semble donner à entendre que nôtre Republique & nos Souverains lui en doivent à cet égard beaucoup de reste, étant sans doute comme le plus bel Astre, qui ait jamais brillé dans nos Provinces & resplendi sur le Parnasse. Les matériaux ne nous manquent pas sur toute sorte de sujets, & nous n'en avons que de reste. Il ne s'agit que de bons Ouvriers pour les bien mettre en œuvre,

& les bien enchaſſer, c'eſt de quoi nous avons grande diſette. Et ſi à l'égard du choix nôtre Savant avoit rendu juſtice à Monſieur Grevius, on auroit pû excuſer un petit trait en paſſant, pour ce qui n'auroit pas été du goût de nôtre Illuſtre. Mais nôtre Savant qui ne fait grace à perſonne lui donne ſon fait, comme à bien d'autres, en Oracle, & de la maniére qu'il le traite, on croiroit preſque que ſon cerveau renferme tout le ſavoir & toute l'érudition, que tous les Savans poſſédent enſemble.

THE'OPHILE.

Mais qui t'a dit cela? & ſur quoi fondé ce préjugé?

MOLIERE LE CRITIQUE.

Tous ſes Ouvrages; & c'eſt cela qui lui a déja attiré Monſieur Bayle, Monſieur Burman, & quantité d'autres, & c'eſt encore cela même qui a porté ce dernier à défendre Monſieur Grevius, & je ne veux que ce manque de jugement pour me croire fondé en raiſon

pour

pour n'avoir pas une si haute idée de son savoir, & de sa grande literature. Il sait bien des choses à la vérité, mais il ne les sait que superficiellement. Il sait les Langues, si vous voulez, mais il lui manque l'esprit des Langues. De même sa Philosophie & sa Literature, comme on l'a déja dit, n'est que comme un gros composé sans jugement, sans discernement & sans choix. Sa composition de même n'est qu'un amas confus de matériaux entassez les uns sur les autres, qui n'ont ni ordre, ni justesse & accumulez pêle-mêle.

THE'OPHILE.

Ecoute, quantité de ceux qui ont voulu l'attaquer, ont dans la suite été obligez à filer doux, & tu pourrois peut-être bien faire la même manœuvre. Car par quel endroit que tu l'atrapes, je suis sûr que tu n'y trouveras jamais ton compte, car il sait bien ou mal parer de tous côtez, & de plus dangereux que toi se sont repentis & mordus les doits de l'avoir attaqué, & franchement, je crains pour toi. Et Monsieur Burman,

man, qui a osé entrer contre lui en lice, & s'y froter, se trouve aujourd'hui dans de beaux draps blancs, & daubé de si bonne maniére que c'est pour toi une belle leçon, & je crains que tu n'en sois pas quite à meilleur marché.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Au pis aller, c'est après nous être bien chamaillez, de faire comme les autres, & de le planter là.

THE'OPHILE.

Mais ce sera un bel honneur pour toi que de perdre la cause, & de demeurer capot; & il me semble qu'il n'est guere glorieux de s'embarquer dans la dispute pour ne s'en pas tirer avec honneur.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Je prétens bien m'en tirer pour le moins avec autant d'honneur que vôtre Savant.

THE'OPHILE.

Comment cela?

MOLIERE LE CRITIQUE.

Comment cela? Je n'aurois qu'un petit tous à prandre commc il a fait dans le Tome 18. de sa Bibliothéqu Choisie, au sujet de Monsieur Menard, & dire que l'on n'est pas toûjours obligé de répondre à tout. Sur ce pié, tu vois, Théophile, que je me saurai tirer d'affaires sans peine. Tu ne croiois peut-être pas que je pusse trouver jour à des expédients si propres à me débarasser, & a me tirer adroitement de la dispute. Je te promets que je t'en fournirai encore bien d'autres, du moins si on a occasion d'y revenir.

THE'OPHILE.

Tu as raison, & je te trouve habile à trouver des expédients. Mais enfin pour mettre fin à cette Critique, que dira-t'on de

de l'unité de ta Piéce, qui n'eſt point du tout dans les Regles, à divers égards.

MOLIERE LE CRITIQUE.

On en dira tout ce que l'on voudra; l'ayant faite à bâtons rompus, je n'ai pas pû me conformer à toutes les Regles de l'Art, & je n'ai point eu du tout deſſein, ni même je n'ai pas eu d'abord aſſez bonne opinion de moi, pour me croire capable de donner la forme à cette Piéce, & à devenir Comique, comme un champignon preſque en une nuit, & ſans y penſer: & tout de bon même je croi que ſi on étoit obligé d'y revenir, on pourroit peut-être en donner une qui ſeroit peut-être un plus dans les Regles, ou du moins reparer un peu les défauts de celle-ci.

THE'OPHILE.

Marche droit, car tu as affaire à un terrible Sire, qui ne pardonne rien, & même qui ne fait point de quartier.

MOLIERE LE CRITIQUE.

De maniére ou d'autre j'ai déja pris mon parti, je l'atens de pié ferme, & j'ai (comme tu vois) mes Argumens tout prêts.

THE'OPHILE.

Pour concluſion de cette Critique, & pour finir par où nous avons commencé, je voi, ſelon ton Syſtéme, qu'il ſera toûjours plus avantageux à nos Savans, pour leur propre intérêt, & leur honneur, de proportionner le choix des matiéres qu'ils voudront entreprendre à la portée de leur capacité, & de leurs lumiéres, que de s'embaraſſer dans ce qui les paſſe, & qu'à faire parade d'une érudition mal entenduë. Auſſi il ne faut point du tout de ſcience abſtraite, pour nous faire comprendre la Morale Evangelique. Elle eſt naturelle, elle eſt ſimple, même encore dans le dernier Sublime & au Philoſophe & à ceux-là même qui ne le ſont pas du moins quand on l'enviſage dans la beauté & la grandeur des

des sublimes véritez qu'elle renferme. Tâchons de profiter des enseignemens qu'elle nous propose; il y en aura assez pour nous rendre habiles gens, puisque la Science du Salut a plus pour objet de nous rendre gens de bien, que de nous faire de grands Philosophes. Et d'ailleurs la plûpart de nos Sciences sont si peu certaines, que le plus sûr, selon moi, est plûtôt de s'attacher à la plus solide, c'est à dire à la Piété, afin de bien vivre, pour aprendre à bien mourir, que d'aller chercher des questions, plus propres à nous former des doutes, que de bonnes preuves pour nous persuader de ces sublimes véritez.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Voila, ma Thése, Théophile, & où je trouve qu'il en faut demeurer, & si nos Savans s'étoient renfermez dans ces bornes, je suis sûr qu'ils s'en seroient beaucoup mieux trouvez. On auroit tort de blâmer une belle érudition, & même de ne pas avoir de la reconnoissance pour des Personnes, qui tâchent d'aporter

leurs soins à l'instruction du Public. Mais lors que les Principes ont pour objet l'ostentation, l'amour propre, la vaine gloire, & même quelque chose de pis, il est difficile de ne se pas opposer à des suites qui sont, à divers égards, très-dangereuses, & dont on aperçoit tous les jours les funestes effets. Et assûrément, à bien des égards, nôtre Siécle auroit besoin d'une bonne reforme, & si on n'y aporte du remède, je crains fort que les choses n'aillent de mal en pis. Et Apollon a bien raison de se plaindre, & les Muses à bien songer à y tenir la main, sans quoi nous courons risque de n'y plus rien connoître. Et il pourroit peut-être bien arriver, que ceux qui nous succederont, ne nous prenent pour dupes, ou du moins pour des gens faciles à s'en laisser imposer, de voir des Savans nous avancer mille Argumens si peu solides, & les prandre cependant comme des réalitez bien constantes. La plûpart des matiéres que nôtre Philosophe nous avance, & quelques autres, sont assez importantes pour y penser un peu sérieusement. Il est vrai

que

que la vérité étant toûjours la même, elle n'en peut pas beaucoup souffrir. Le devoir cependant de ceux qui sont établis pour défendre ces véritez, ou pour nous les proposer, les doit mettre dans l'obligation d'en prendre modestement la défense, ou du moins d'éluder des Principes, qui ont pour but, ou d'en altérer la force, ou de les revoquer en doute. Voila, Théophile, encore une fois, ma Thése, & où je croi que nous nous en devons tenir.

THE'OPHILE.

Pour moi, je vous avouë que je suis dans ces mêmes Principes, & franchement j'ai crû bonnement que nôtre Philosophe étoit à peu près dans le même Systéme. Mais je remarque & j'aperçois par vos observations qu'il biaise souvent, qu'il a un certain point de vûë qui n'est pas toûjours perceptible à ceux, qui ne réfléchissent pas avec attention & mûrement à ce qu'il nous avance.

MOLIERE LE CRITIQUE.

Dieu le faſſe plus homme de bien & nous auſſi, & ſi au lieu de ſe cabrer il veut faire un bon uſage de nos leçons, je ſuis ſûr que nos remarques lui ſeront ſalutaires. Et je ſouhaite que lui & les autres profitent de nos avis & de nos conſeils, qui ont toûjours eu pour motif un bon Principe, & l'on ſouhaite qu'ils ayent une même fin.

112298 a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44733/fragment/page=0248

S
M-112298a
X2828652
Dl 3951 f

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44733/fragment/page=0249

[Le Noble, Eustache]

MOLIERE

LE

CRITIQUE,

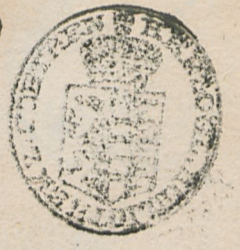
ET

MERCURE,

AUX

PRISES AVEC LES

PHILOSOPHES.



En HOLLANDE, en 1709.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44733/fragment/page=0251